RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES ET DU SERVICE DES RENSEIGNEMENTS

(SECTION SOCIOLOGIQUE)

VOLUME XXXI

KITAB EL-ISTIQÇA
LI-AKHBAR DOUAL EL-MAGHRIB EL-AQÇA
(HISTOIRE DU MAROC)

PAR

AHMED BEN KHALED EN-NACIRI ES-SLAOUI

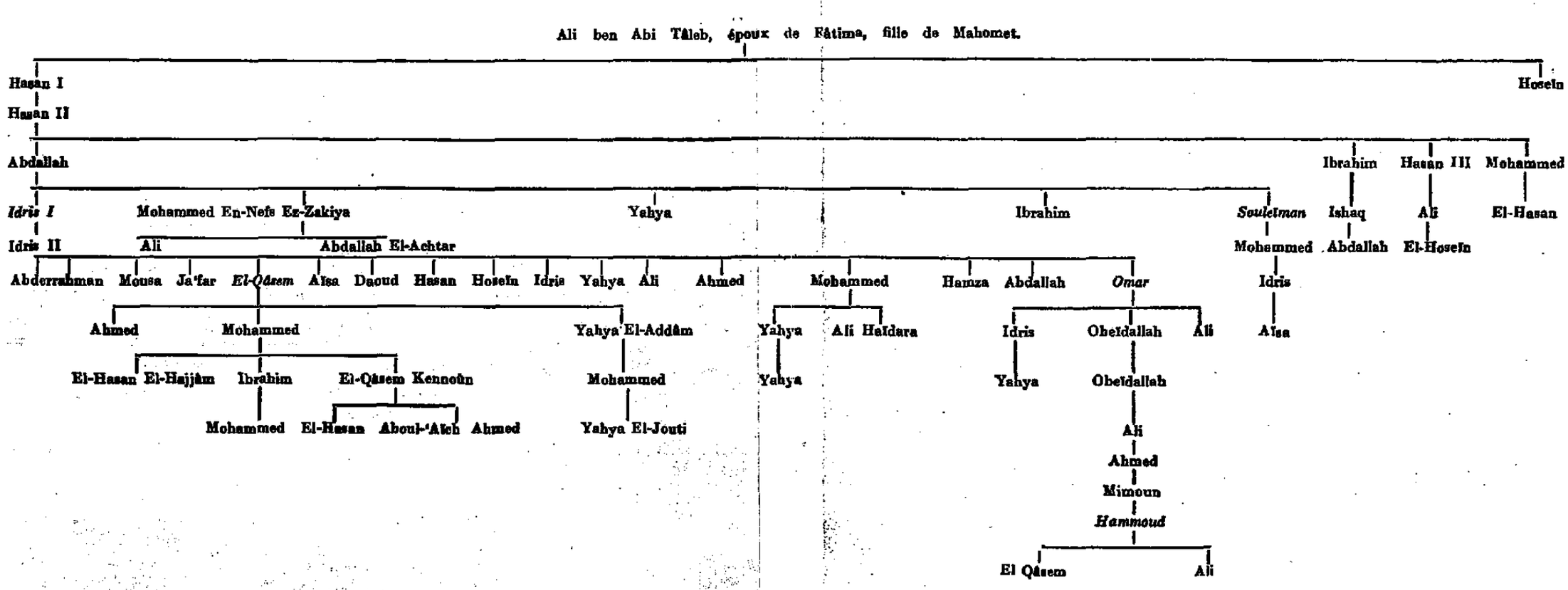
TOME DEUXIÈME

LES IDRISIDES, TRADUCTION DE A. GRAULLE
LES ALMORAVIDES, TRADUCTION DE G. S. COLIN

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, VIe

1925

GÉNÉALOGIE DES (ALIDES et) IDRISITES



PRÉFACE

La traduction des trois premiers volumes du Kitab El Istiqça *a été commencée par M. Graulle qui avait l'intention de la terminer.*

*Nommé Vice-Consul à Mersina, ses nouvelles fonctions ne lui ont pas permis de le faire. Nous avions espéré que les fils de l'auteur de l'*Istiqça, *Si M'hammed et Si Djafar, pourraient continuer eux-mêmes la traduction de l'ouvrage de leur père.*

Cet hommage rendu par ses fils à Sidi Ahmed ben Khalid En-Naciri aurait été une manifestation touchante de piété filiale, en même temps qu'une preuve matérielle de la rapidité avec laquelle les jeunes gens appartenant aux familles de savants Marocains se trouvaient en mesure de nous donner une utile collaboration.

Si M'hammed et Si Djafar avaient été séduits par cette perspective et nous avions presque une promesse, lorsque, malheureusement, des obligations professionnelles et administratives les ont empêchés de pouvoir donner suite à ce projet.

Pour le présent volume, la traduction a donc été continuée à partir de la dynastie Almoravide par M. Georges S. Colin, premier adjoint au Chef de la Section Sociologique.

Ed. MICHAUX-BELLAIRE.

DYNASTIE DES IDRISITES

PRÉLUDE DE LEUR AVÈNEMENT

Le droit d'accession au califat.

(*Page* 64.)

Il est établi par l'auteur du *Çahîh* que le Prophète a prononcé les paroles suivantes : « Le califat appartient aux Qoreïchites ; tant qu'ils serviront la religion, nul ne s'opposera à eux que Dieu ne le renverse sur sa face ! » Le même auteur rapporte ces autres paroles du Prophète : « Le califat appartiendra toujours aux Qoreïchites, tant qu'il en restera deux », etc.

« S'il n'y a pas de Qoreïchite, dit le docte Ibn Hajar, il reviendra à un Kinanite ou, à défaut, à un Ismaïlite, ensuite à un étranger à la race arabe [1] selon le *Tahdhîb*, à un Jourhoumite selon la *Tatimma*, enfin à un homme des Beni Ishaq [2].

1. *Adjami* : qui n'est pas de race arabe.
2. On distinguerait trois races chez les Arabes :
a) Les Arabes 'Ariba, ou arabes purs ; cette race était éteinte longtemps avant la venue de Mahomet ;
b) Les Arabes Mouta'arriba, ou arabisés ; ils descendraient de Yaqtan, fils d'Abar ; à cette race appartiendraient les Jourhoumites de l'Yemen, issus de Jourhoum ben Yaqtan ;
c) Les Arabes Mousta'riba, ou assimilés ; ils auraient pour ancêtre Ismaïl, fils d'Abraham ; ils engloberaient les Kinana, les Qoreïch, etc.
Les Beni Ishaq descendent d'Isaac, fils d'Abraham et frère d'Ismaïl ; ils sont considérés comme les ancêtres des juifs.

« Le calife doit être brave pour faire la guerre en personne, diriger les armées, conquérir les territoires et protéger l'œuf de l'Islam. Il doit être digne de gouverner, par la réunion des qualités suivantes : être musulman, être pubère, de condition libre, juste, de sexe masculin, être zélé dans l'application de la loi ; il doit posséder la raison, l'ouïe, la vue et la parole.

« La qualité d'Imam est établie par :

« La proclamation par les Oulama et les hauts personnages qu'il est possible de réunir et qui ont le droit de faire et de défaire ;

« La nomination d'un suppléant par le calife du vivant de ce dernier, suppléant qui le secondera durant sa vie et dont la nomination sera subordonnée à l'agrément du peuple, de façon qu'il puisse succéder au calife à la mort de ce dernier ;

« Le fait de s'emparer de l'imamat par la force des armes, en subjuguant le peuple avec des troupes, même si le vainqueur ne remplit pas les conditions voulues, comme une femme ou un enfant.

« Ces dispositions ont pour but de faire régner l'ordre dans les affaires musulmanes. »

Califes orthodoxes : Omeyyades et Abbasides.

Nous avons déjà parlé des quatre premiers califes qui ont succédé au Prophète et nous avons dit que les anciens s'accordaient à classer leur mérite suivant leur ordre d'accession au califat ; on n'a pas non plus oublié les démêlés d'Ali avec Moaouiya et on se souvient qu'il s'agissait entre eux d'une question d'exégèse et de recherche de la vérité et que le droit se trouvait du côté d'Ali : chacun sera rétribué selon ses œuvres.

Après l'assassinat d'Ali, l'Iraq proclama son fils El-Hasan. Moaouiya s'étant porté contre lui à la tête des

Syriens, celui-ci jugea qu'il ferait une œuvre méritoire et s'attirerait la bienveillance divine en retenant le sang musulman près de couler et en faisant l'unité musulmane; sacrifiant la vie d'ici-bas à la vie future, il abandonna le pouvoir à Moaouiya à des conditions bien connues. Par lui Dieu réconcilia deux énormes partis de musulmans, et ainsi se réalisa la prédiction de son grand-père le Prophète [1].

Moaouiya prit possession du califat et l'exerça sans conteste. Après lui ses descendants, les Omeyyades, se le transmirent successivement non sans avoir à soutenir contre les Hachimites et autres des luttes et des rivalités qu'il serait trop long d'exposer. L'opinion générale était que les droits des Hachimites au pouvoir étaient supérieurs à ceux des Omeyyades parce que les Hachimites constituaient la maison du Prophète et qu'ils étaient ses plus proches parents [2]; c'étaient des gens de science et de religion, marqués par la grâce et que Dieu avait choisis, préservés de la turpitude et purifiés; ils étaient donc les plus dignes de succéder au Prophète, à l'exclusion de tous autres. Cette opinion est juste; il ne s'agit pas là cependant d'une obligation de principe pour les Sunnites, mais d'une simple question de mérite et de priorité pour le cas où les conditions requises se trouveraient à la fois chez les Hachimites et dans d'autres familles de Qoreïch; sinon il faudrait reconnaître tout homme qui réunirait toutes ces conditions.

Les partisans d'Ali ben Abi Taleb réclamaient le califat exclusivement en faveur de ses fils, en vertu, prétendaient-ils, d'une recommandation que lui avait faite le Prophète, mais l'authenticité de cette recommandation n'est pas

1. Cf. Vol. I de la traduction, p. 144.
2. Hâchem, ancêtre des Hachimites, était l'arrière-grand-père de Mahomet.

considérée par les Sunnites comme suffisamment établie ; il n'y a pas lieu de donner ici les thèses nombreuses de ces Chiïtes sur la manière dont le califat revient à la descendance d'Ali.

Les descendants d'Ali s'agitaient fréquemment au début dans les diverses régions du territoire, à l'E. et à l'O., revendiquant partout leurs droits au califat, qu'ils contestèrent aux Omeyyades d'abord, aux Abbasides ensuite. Il serait déplacé de nous étendre sur ces agissements d'ailleurs bien connus.

L'Alide Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya.

Enfin parut un des membres de cette famille, Abdallah, fils d'El-Hasan El-Mouthanna, fils d'El-Hasan Es-Sebt, fils d'Ali, fils d'Abou Taleb, qui était alors l'un des principaux personnages de la maison du Prophète ; il avait plusieurs enfants, dont Mohammed, connu sous le nom d'En-Nefs Ez-Zakiya (l'âme pure), Ibrahim, Yahya, Souleïman, Idris...

Proclamation de Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya à Médine. — Lors des troubles qui marquèrent le déclin des Omeyyades, sous le califat de Mérouan-l'Ane, le dernier de cette dynastie, les gens de la maison du Prophète se réunirent à Médine pour se concerter sur le choix d'un calife et, s'étant mis d'accord pour élire Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya, fils d'Abdallah, ils le proclamèrent à l'unanimité. A la cérémonie d'investiture assistait Abou Jafar Abdallah ben Mohammed ben Ali ben Abdallah ben Abbas, qui proclama En-Nefs Ez-Zakiya en même temps que les autres personnages de la maison du Prophète : Abou Jafar n'est autre qu'El-Mançour [1] ; il convient en effet de re-

1. Le futur calife Abbaside.

marquer que cet événement se passait avant que le califat ne fût tombé aux mains des Abbasides. L'unanimité des voix en faveur d'En-Nefs Ez-Zakiya lui vint de la supériorité qu'on lui connaissait.

Lorsqu'il se produisit dans le Hijaz, dit Ibn Khaldoun, les deux imams Malek et Abou Hanifa soutinrent ses droits, les jugeant plus solidement établis que ceux d'Abou Jafar El-Mançour en raison du fait qu'il avait été proclamé le premier ; Abou Hanifa parlait de sa distinction et plaidait sa cause. Cette conduite leur attira des mésaventures sous le califat d'Abou Jafar El-Mançour : Malek finit par être frappé pour ses consultations sur le divorce par contrainte [1] ; Abou Hanifa fut emprisonné à cause des fonctions de cadi qu'il refusait.

Lorsque, après la chute des Omeyyades et l'avènement des Abbasides, le pouvoir était échu à Abou Jafar El-Mançour, la famille du Prophète avait été desservie auprès de ce calife, à qui on avait rapporté que Mohammed ben Abdallah projetait de se révolter contre lui et que ses partisans s'étaient soulevés dans le Khorasan. El-Mançour donna à son gouverneur de Médine, Rabbah ben Othman El-Mourri, l'ordre d'emprisonner Abdallah ben Hasan et ses proches de la famille d'El-Hasan ben Ali ben Abi Taleb.

Abdallah fut donc emprisonné avec tout un groupe de ses fils, frères et cousins ; d'après Ibn Khaldoun « avec quarante-cinq de leurs chefs. El-Mançour les emmena dans l'Iraq au retour d'un pèlerinage qu'il accomplit à Médine et les fit enfermer hors de Koufa au château [2] d'Ibn Hobeïra, où ils moururent en prison. Mohammed ben Abdallah En-Nefs Ez-Zakiya et son frère Ibrahim s'étaient cachés et n'avaient pas été arrêtés avec les autres mem-

1. Cf. Vol. I de la traduction, p. 265.
2. *Qaçr.*

bres de leur famille : El-Mançour les fit rechercher activement ».

En 145 (J.-C. 762) Mohammed ben Abdallah, cédant à des sollicitations diverses et ne pouvant résister au mouvement de l'opinion en sa faveur, se leva à Médine-l'Illuminée et exhorta le peuple à le proclamer calife ; les habitants de la ville demandèrent une consultation à Malek sur le fait d'une révolte aux côtés de Mohammed ben Abdallah : « Nous portons sur le cou, dirent-ils, le serment de fidélité à El-Mançour ! — Vous ne l'avez proclamé que malgré vous ! » répondit Malek. Et on s'empressa autour de Mohammed ben Abdallah, qu'on proclama.

L'imam Malek ne quitta plus sa maison. Faisant le prône sur la chaire du Prophète, Mohammed dit ce qu'il reprochait à El-Mançour, exposa ses projets au peuple et lui demanda de le suivre. Il prit le nom d'El-Mehdi. Quelques rares notables à peine s'abstinrent du serment d'investiture.

Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya refuse de se soumettre. — A la nouvelle des événements de Médine et de la révolte de Mohammed ben Abdallah, El-Mançour fut pris de peur ; il fit porter au révolté une lettre par laquelle il lui accordait l'*aman* et lui promettait ses faveurs en cas de retour à l'obéissance. Mohammed répondit par un refus. Il y eut alors entre les deux hommes un échange de correspondances sur la priorité et le droit d'accession au califat, correspondances qui sont reproduites dans le *Kâmil* d'El-Moubarrad et l'*Histoire*[1] d'Ibn Khaldoun.

Défaite des Alides. — En fin de compte El-Mançour dirigea contre Mohammed El-Mehdi son cousin Aïsa ben

1. *Târikh.*

Mousa El-Abbasi avec ordre de le combattre. El-Mehdi se prépara à la lutte et fit refaire autour de Médine le fossé creusé autrefois par le Prophète à la Journée des Coalisés [1]. Les troupes abbasides étant venues camper devant la ville, Mohammed ben Abdallah se porta contre elles à la tête de ceux qui l'avaient proclamé et une violente bataille s'engagea : Mohammed El-Mehdi y déploya la plus grande bravoure et tua soixante-dix hommes de sa main. Au plus fort de la lutte, devant les premiers indices de flottement, il se retira du champ de bataille, se lava et s'aromatisa (comme un cadavre) et fiten même temps les prières du dhohr et de l'açr ; il poursuivit alors sa route, alla brûler le registre sur lequel étaient inscrits les noms de ceux qui l'avaient proclamé, puis se rendit à la prison, où il tua le gouverneur d'El-Mançour à Médine, Rabbah ben Othman, ainsi qu'un groupe d'autres prisonniers qui se trouvaient avec lui. Revenant ensuite sur le champ de bataille, il s'aperçut que la plus grande partie de ses troupes l'avaient abandonné et qu'il ne lui restait plus qu'environ trois cents hommes : « Nous sommes aujourd'hui au même nombre que les combattants de Bedr », lui dit-on alors. Il rentra dans la mêlée et se battit jusqu'à la mort ; une blessure l'ayant fait tomber sur les genoux, il reçut à la poitrine un coup de lance porté par Homeïd ben Qahtaba. Celui-ci lui trancha la tête et l'apporta à Aïsa ben Mousa, qui l'envoya au calife El-Mançour.

Mohammed El-Mehdi fut tué au milieu de Ramadhan de l'an 145 (J.-C. décembre 762) ; à côté de lui tombèrent plusieurs de ses hommes et des membres de sa famille.

L'un de ses fils, Ali ben Mohammed, gagna le Send [2], où il mourut. Un autre, Abdallah El-Achtar, se cacha jusqu'à sa mort survenue au cours d'événements trop longs à raconter. Quant à Ibrahim ben Abdallah, son frère, il

1. Cf. Coran, ch. XXXIII.
2. Province du N.-O. de l'Inde, entre la Perse et l'Indus.

se révolte à Baçra à la suite de ces faits, groupa autour de lui plus de cent mille partisans et se fit proclamer ; il fut vaincu et tué à la fin de Dhoul-Qaada 145 (J.-C. février 763) par Aïsa ben Mousa, envoyé contre lui par le calife El-Mançour.

Nouvelle révolte des Alides à Médine.

Proclamation d'El-Hoseïn. — En 169 (J.-C. 786), sous le règne de Mousa El-Hadi ben Mohammed El-Mehdi ben Abi Jafar El-Mançour, se produisit à Médine la révolte d'El-Hoseïn ben Ali ben El-Hasan III ben El-Hasan II ben El-Hasan Ier ben Ali ben Abi Taleb ; avec lui se trouvaient plusieurs membres de sa famille, dont *Idris*, Yahya et *Souleïman*, fils d'Abdallah ben El-Hasan II et frères de Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya.

L'événement prit de l'ampleur : il y eut une bataille entre El-Hoseïn et le gouverneur d'El-Hadi à Médine, Omar ben Abdelaziz ben Obeïdallah ben Abdallah ben Omar ben El-Khattab ; El-Hoseïn, vainqueur, fut proclamé « sur le Livre de Dieu et la Tradition du Prophète comme étant l'agréé de la famille de Mahomet », en souvenir de l'Imam qui doit rester caché jusqu'au jour où il pourra faire triompher sa cause.

Après quelques jours de préparatifs à Médine, El-Hoseïn et ses hommes marchèrent sur la Mecque un samedi, six jours avant la fin de Dhoul-Qaada (J.-C. 28 mai 786) ; à leur arrivée un certain nombre de serviteurs [1] de cette ville se joignirent à eux.

Il se trouva que la même année plusieurs hauts personnages des Abbasides étaient venus en pèlerinage à la Mecque accompagnés de leurs troupes ; de leur nombre étaient Souleïman ben Abi Jafar El-Mançour, Mohammed

1. *'Abid.* Il s'agit sans doute des serviteurs qui sont attachés au temple de la Kaaba et qu'on appelle encore *'Abid el-Harm.*

ben Souleïman ben Ali et El-Abbas ben Mohammed ben Ali. Leurs contingents s'étaient grossis en route des caïds, avec leurs affranchis, qui se rendaient en pèlerinage.

Bataille de Fakhkh (169 = 786). — Ces troupes abbasides livrèrent bataille à El-Hoseïn le 8 Dhoul-Hidja (J.-C. 11 juin 786), jour où les pèlerins devaient boire l'eau du Zemzem [1]. L'armée d'El-Hoseïn fut battue, lui-même fut tué ; on alla présenter sa tête aux Abbasides : elle portait une blessure à la nuque et une autre au front. Les têtes de ses partisans furent ensuite rassemblées et dépassèrent le nombre de cent ; il y avait entre autres, dit-on, celle de Souleïman ben Abdallah ben El-Hasan II. Les fuyards se mêlèrent aux pèlerins et se dispersèrent de tous côtés.

L'endroit où furent tués El-Hoseïn et ses partisans porte le nom de Fakhkh et se trouve à trois milles de la Mecque ; on a déjà vu que cet événement s'est produit en 169 (J.-C. 786). Un poète de cette époque a dit :

« Je pleure en gémissant sur El-Hoseïn et sur El-Hasan,
« Ainsi que sur Ibn Atika qu'on a enseveli sans linceul.
« Ils ont été abandonnés un matin à Fakhkh dans un endroit indigne d'eux. »

Le Hasan dont il est parlé dans ces vers est El-Hasan ben Mohammed ben El-Hasan II ben El-Hasan Ier ben Ali ben Abi Taleb ; fait prisonnier à la Journée de Fakhkh, il eut la tête tranchée après la bataille. Par Ibn Atika, le poète veut désigner Abdallah ben Ishaq ben Ibrahim ben El-Hasan II ben El-Hasan Ier ben Ali ben Abi Taleb.

On porta au calife El-Hadi les têtes d'El-Hoseïn et des autres tués ; outré de ce qu'on lui eût fait apporter la tête d'El-Hoseïn, il se mit en colère et n'accorda aucune récompense.

1. Le jour de la *terouiya*.

IDRIS Ier

Idris ben Abdallah pénètre sur le territoire du Maroc.

Idris ben Abdallah.

(*Page* 67.)

Idris ben Abdallah, échappé de Fakhkh, arrive au Maroc avec son affranchi Rached (172 = 788). — On a vu plus haut [1] que Yahya et Idris, fils d'Abdallah, avaient assisté à la bataille de Fakhkh avec El-Hoseïn ben Ali.

Yahya s'enfuit du champ de bataille vers le territoire du Deïlem [2], du côté de l'E. ; il réussit à s'y faire proclamer calife et à étendre son autorité. Le calife Er-Rechid dirigea contre lui une forte armée sous les ordres du Barmécide El-Fadhl ben Yahya ; après un échange de correspondances, celui-ci lui proposa l'*aman* et s'offrit à lui accorder tout ce qu'il voudrait. Yahya ben Abdallah accueillit ces suggestions, mais il exigea d'Er-Rechid un serment de sauvegarde écrit de sa propre main et comportant l'attestation des chefs, ce qui fut fait. Yahya ben Abdallah alla donc à Baghdad se présenter au calife, qui le reçut avec des honneurs et lui octroya une grosse fortune. Arrêté ensuite, il mourut en prison [3].

1. Cf. p. 8.
2. Province de la Perse, près de la mer Caspienne.
3. Sur Yahya ben Abdallah, cf. *Al-Fakhrî, op. cit.*, trad. Emile Amar (*Archives Marocaines*, vol. XVI, p. 329-332).

Quant à Idris, il s'était échappé de Fakhkh et avait gagné l'Egypte [1].

La poste de ce pays était alors dirigée par un affranchi de Çaleh ben El-Mançour, Ouadheh, connu sous le nom d'El-Meskîn, partisan de la famille du Prophète. Apprenant la situation dans laquelle était Idris, Ouadhih alla le trouver là où il se cachait et, jugeant que le parti le meilleur était de le diriger vers l'Occident, il le fit partir avec la poste.

Idris arriva au Maroc, accompagné de son affranchi Rached ; il vint descendre dans la ville de Volubilis en 172 (J.-C. 788). Là se tenait alors le chef des Aouraba, berbères Branès, Ishaq ben Mohammed ben Abdelhamid. Ce chef le prit sous sa protection et le traita avec des égards ; il porta les Berbères à rejeter les Abbasides et à proclamer Idris et enfin il leva le voile.

Ouadhih paya de sa vie sa conduite envers Idris ; Er-Rechid le fit crucifier.

On lit dans le *Qirtâs* d'Ibn Abi Zara qu'après la destruction de sa famille à Fakhkh, Idris ben Abdallah s'enfuit et chercha à gagner l'Occident en se cachant dans les pays qu'il traversait. Accompagné d'un affranchi qu'il avait, du nom de Rached, il se rendit de la Mecque en Egypte ; ce pays était alors gouverné au nom des Abbasides par Ali ben Souleïman El-Hachemi. Tandis qu'ils suivaient les chemins d'Egypte, Idris et Rached vinrent à passer devant une maison dont la belle apparence les frappa et ils s'arrêtèrent pour l'admirer ; le propriétaire sortit et, après les avoir salués : « Que regardez-vous dans cette « maison ? leur dit-il. — Nous sommes émerveillés de la « beauté de sa construction ! répondit Rached. — Vous « êtes donc des étrangers ? Vous n'êtes pas de ce pays ? —

1. Idris ben Abdallah n'est pas mentionné dans le *Fakhrî, op. cit.* ; il en est de même de Souleïman, son frère.

« Tu as dit juste : nous sommes des étrangers. — D'où « êtes-vous ? — Du Hijaz ! — De quelle partie du Hijaz ? « — De la Mecque. — Vous êtes sans doute des Hasanites « échappés de Fakhkh ? » Idris et Rached nièrent, puis se ravisant devant sa figure empreinte de bonté : « Maître, « fit Rached, à la douceur de ton visage je vois que tu « es un homme de bien ; si nous te disons qui nous sommes, « le garderas-tu secret ? — Oui ! par le Seigneur de la « Kaaba, et je ferai tous mes efforts pour vous être utile ! « — Cet homme est Idris ben Abdallah ben Hasan, et « moi je suis son affranchi Rached ; je l'ai fait fuir de peur « qu'il ne fut tué. Nous allons vers les pays d'Occident. — « Rassurez-vous ! dit alors l'Egyptien : je suis un parti- « san de la famille du Prophète ; je serai le premier à « garder leur secret. Vous êtes en sûreté (chez moi) ! » Il les fit entrer dans sa maison et leur accorda la plus généreuse hospitalité.

L'arrivée des deux hommes n'avait pas échappé au gouverneur de l'Egypte, Ali ben Souleïman ; celui-ci fit dire à l'Egyptien qui les hospitalisait : « J'ai été avisé de la condition des deux hommes qui se trouvent chez toi. L'Emir des Croyants m'a envoyé l'ordre de rechercher les Hasanites ; il a dispersé ses émissaires sur les routes et organisé une surveillance aux frontières du pays : nul ne passe qu'on ne sache qui il est ni ce qu'il fait. Pour moi, il me répugne de faire verser le sang des parents du Prophète : je leur accorde l'*aman* ainsi qu'à toi. Va leur répéter mes paroles ; qu'ils évacuent mon territoire dans un délai de trois jours ! »

L'Egyptien prit les dispositions nécessaires pour les faire parvenir en Tunisie ; il alla acheter trois montures, l'une pour Idris, l'autre pour Rached, la troisième pour lui-même; puis il fit préparer des provisions de route. « Pars avec la caravane par la grand'route ! dit-il alors à Rached. Idris et moi nous allons prendre un chemin détourné que les

caravanes ne suivent pas. Nous nous retrouverons dans la ville de Barqa. »

Rached partit donc avec la caravane, déguisé en commerçant ; Idris et l'Egyptien atteignirent Barqa, en passant à travers la campagne, et attendirent l'arrivée de Rached. Dès que celui-ci les eut rejoints, l'Egyptien fit renouveler à ses deux hôtes les provisions de route, puis il leur fit ses adieux et repartit.

Idris et Rached, poursuivant rapidement leur route, arrivèrent à Kairouan, d'où, après quelque temps de séjour, ils repartirent en direction du Maroc. Rached était un homme énergique, résolu, pieux et de bon conseil pour la famille du Prophète : au départ de Kairouan, il s'approcha d'Idris, le revêtit d'un vêtement de laine grossier et d'un turban sans valeur et le fit passer pour son domestique, lui dictant ordres et interdictions ; il agissait ainsi par appréhension et pour le préserver de tout malheur.

Ils arrivèrent à Tlemcen ; après un repos de quelques jours, ils prirent la route de Tanger, traversèrent le fleuve de la Moulouïa, pénétrèrent dans le Sous citérieur [1] et enfin atteignirent leur but. Tanger était alors la capitale et la plus grande ville du Maroc ; ils y séjournèrent quelques jours, puis, comme Idris n'y trouvait pas ce qu'il cherchait [2], ils se remirent en marche.

Ils gagnèrent alors Volubilis, capitale des monts du Zerhoun ; c'était une ville fortifiée, de grandeur moyenne, aux eaux abondantes et entourée de plantations et d'oliviers ; elle était entourée d'un rempart colossal, de construction antique ; c'était, dit-on, la ville connue aujourd'hui sous le nom de Qçar Faraoun. Idris y descendit auprès du gouverneur, Ibn Abdelhamid el-Aourabi, qui s'avança au-devant de lui et lui montra des égards et de la bienveillance. Il se fit connaître et lui communiqua son

1. *Sous el-Adna.*
2. C'est-à-dire un milieu propice à ses projets.

secret ; le gouverneur approuva ses vues, l'installa dans sa maison, se mit à son service et entreprit de faire triompher sa cause.

L'entrée d'Idris au Maroc et son arrivée à Volubilis chez Ibn Abdelhamid eurent lieu le premier Rabi I de l'an 172 (J.-C. août 788).

Proclamation de l'Imâm Idris ben Abdallah.

(*Page* 68.)

Six mois s'écoulèrent depuis le jour qu'Idris ben Abdallah se fut installé à Volubilis chez le gouverneur Ishaq ben Mohammed ben Abdelhamid El-Aourabi.

Au commencement de Ramadhan de la même année (2 février 789), le gouverneur rassembla sa tribu des Aouraba et lui révéla l'origine d'Idris et sa parenté directe avec le Prophète ; il affirma publiquement sa distinction, sa piété, sa science ; il déclara qu'il réunissait toutes les qualités. « Loué soit Dieu qui nous a fait la gloire et la « grâce de l'amener au milieu de nous ! dirent-ils. Idris est « notre Seigneur et nous sommes à ses ordres. Que veux-tu « de nous ? — Que vous le proclamiez ! — Aucun de nous « ne s'y refusera ! »

Idris fut donc proclamé à Volubilis, le vendredi 4 Ramadhan de l'an 172 (J.-C. 5 février 789).

Ce furent les Aouraba qui le proclamèrent les premiers ; ils jurèrent obéissance à ses ordres et fidélité à sa cause ; ils s'engagèrent à le prendre pour modèle dans leurs prières et à s'en remettre à lui dans les expéditions et dans les affaires de gouvernement. Les Aouraba formaient alors l'une des plus puissantes et des plus nombreuses tribus berbères du Maroc ; leur geste à l'égard d'Idris fut suivi par les Meghila et les Cedîna, tribus descendant de Tamzit ben Dharri.

Après sa proclamation, Idris harangua les assistants : « Peuple ! dit-il après les formules de la louange à Dieu et de la prière pour le Prophète ; ne tendez pas le cou à d'autres que nous, parce que la justice que vous trouvez en nous vous ne la trouverez pas chez d'autres ! »

Les Zénètes se rendirent ensuite auprès de lui ainsi que toutes les tribus berbères du Maroc : Zouagha, Zouaoua, Sedrata, Ghiatha, Miknasa, Ghomara... Ces tribus le proclamèrent à leur tour et se placèrent sous ses ordres [1]. La situation d'Idris se trouva consolidée, son autorité s'affermit et sa puissance devint considérable.

Un de ses frères, Souleïman ben Abdallah, vint le rejoindre et s'établit chez les Zénètes, sur le territoire de Tlemcen. C'est du moins ce que dit Ibn Khaldoun, dans l'histoire des Idrisites ; d'autre part, dans l'histoire des Abbasides, le même auteur, d'accord avec Aboul-Fida, déclare que Souleïman ben Abdallah ben Hasan fut tué à la bataille de Fakhkh et que sa tête fut ramassée avec celles des autres morts. Dieu en sait davantage [2].

Campagne d'Idris au Maroc ; conquête du pays.

(*Page* 68.)

Idris ben Abdallah leva une forte armée d'élite chez les Zanata, les Aouraba, les Cenhaja, les Haouara, etc. Il fit une campagne dans la Tamesna, puis marcha sur le Tadla, réduisant repaires et forteresses. La plupart des habitants de ces régions pratiquaient le judaïsme et le christianisme ; l'islamisme y était presque inconnu : Idris les convertit tous à sa religion.

1. Idris ne fut pas reconnu spontanément par toutes ces tribus et il dut employer la force. Cf. ci-après.
2. Souleïman ben Abdallah n'est pas cité dans le *Fakhri*, *op. cit.*

Il revint à Volubilis victorieux, et son autorité affermie. Arrivé dans la ville vers la fin de Dhoul-Hijja 172 (J.-C. fin mai 789), il y passa Moharrem, premier mois de l'an 173 (J.-C. juin 789), pour faire reposer ses troupes.

Il repartit alors en campagne contre les berbères du Maroc, qui suivaient encore le paganisme, le judaïsme et le christianisme ; il en était resté en effet qui s'étaient retranchés dans les montagnes et dans des repaires et des forteresses presque inexpugnables. Idris ne cessa de les harceler et de chercher à les attirer hors de ces repaires que lorsqu'ils eurent embrassé l'islamisme volontairement ou par la force ; ceux qui s'y refusèrent furent détruits par le meurtre et la captivité. Cette campagne avait été dirigée contre les forteresses des Fendlaoua, des Mediouna et des Bahloula et contre les citadelles des Ghiatha et de la région du Fazaz.

Idris fut de retour à Volubilis, au milieu de Joumada II de la même année (J.-C. 9 novembre 789).

Campagne d'Idris en Algérie ; prise de Tlemcen.

(*Page* 69.)

Après la campagne de 173 (J.-C. 789), Idris et ses troupes se reposèrent à Volubilis pendant la fin de Joumada II et la première moitié de Rajab (9 novembre-8 décembre). Ils en repartirent au milieu de ce dernier mois pour une expédition contre Tlemcen et les tribus Maghraoua et Beni Ifren qui s'y trouvaient et allèrent dresser leur camp hors de la ville.

Le gouverneur de Tlemcen, Mohammed ben Khazr, de la descendance de Çaoulat El-Maghraoui, vint se présenter à lui, lui demanda l'*aman* et le proclama : Idris lui accorda l'*aman* et accepta son acte de reconnaissance ; il entra

ensuite dans la ville et donna l'*aman* à la population, ainsi enfin qu'à tous les Zenata.

Idris édifia et embellit la mosquée de Tlemcen ; il y fit construire une chaire avec l'inscription suivante : *Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Ceci a été construit par ordre de l'Imam Idris, fils d'Abdallah, fils de Hasan, fils d'El-Hasan, fils d'Ali, puisse Dieu les agréer !* C'était au mois de Çafar de l'an 174 (19 juin-17 juillet 790). « Le nom d'Idris, dit Ibn Khaldoun, est encore écrit sur le dossier de la chaire [1]. »

Idris revint ensuite à Volubilis, où il entra puissant et victorieux.

Mort d'Idris ben Abdallah.

(*Page* 69.)

La nouvelle de ces événements parvint au calife abbaside de Bagdad, Haroun Er-Rechid, quand la puissance et l'autorité d'Idris étaient déjà consolidées. Il apprit qu'Idris était arrivé au pouvoir, que sa puissance était devenue considérable, qu'il disposait de troupes nombreuses, qu'il s'était rendu maître de Tlemcen où il avait construit une mosquée, et qu'enfin il projetait une expédition en Tunisie.

Redoutant les conséquences de ces événements et connaissant la distinction d'Idris, en particulier, et l'amour du peuple en général pour la famille du Prophète, il craignit de se trouver dans l'impossibilité de redresser cet état de choses s'il ne le faisait immédiatement.

Dans son trouble, il consulta son vizir Yahya ben Khaled le Barmécide : « L'homme s'est emparé de Tlemcen, « lui dit-il : cette ville est la porte de la Tunisie ; or, qui- « conque est maître de la porte est près d'entrer dans la « maison. J'avais d'abord pensé à diriger contre lui une

1. Cf. *infrà*, p. 35.

« armée, mais la grande distance et les difficultés énormes « d'une expédition m'ont fait revenir sur ce projet. — « Emir des Croyants, répliqua le Vizir, il est préférable, à « mon avis, d'envoyer un homme artificieux auprès de lui « pour le tuer, et tu seras débarrassé de sa personne. » Er-Rechid approuva cette proposition ; leur choix se porta sur Souleïman ben Jerir, connu sous le nom d'Ech-Chammakh, qui était un affranchi d'El-Mehdi, le propre père d'Er-Rechid. Le Vizir fit venir cet homme, lui fit savoir ce qu'il voulait de lui et lui promit, pour l'assassinat d'Idris, la haute considération du calife ; il l'approvisionna d'argent et d'objets précieux pouvant l'aider dans l'accomplissement de sa mission ; Rechid lui donna, en outre, une lettre de sauf-conduit à l'adresse de son gouverneur en Tunisie, Ibrahim ben El-Aghlab.

Telle est la version d'Ibn Khaldoun et d'Ibn El-Khatib ; d'après ce dernier, toutefois, Ibn El-Aghlab n'avait pas, à cette date, le gouvernement de la Tunisie, qu'il ne devait avoir, comme on l'a vu plus haut [1], qu'en 184 (J.-C. 800).

Ech-Chammakh arriva chez le gouverneur de Tunisie, qui, au reçu de la lettre d'Er-Rechid, le dirigea sur le Maroc.

Il s'introduisit auprès d'Idris ben Abdallah en déclarant qu'il appartenait aux groupements arabes qui avaient rejeté l'autorité des Abbasides pour celle des Talèbites. Idris l'attacha à sa personne, le considéra avec des yeux satisfaits et lui donna une haute place dans son estime. Ech-Chammakh était plein de bonnes manières, de finesse et d'esprit de persuasion ; il connaissait les artifices du langage et, lorsque Idris donnait audience aux seigneurs berbères et aux chefs des tribus, il prenait la parole pour dire et redire la supériorité des membres de la famille

1. Cf. Vol. I de la traduction, p. 258.

prophétique et l'immensité de la grâce qu'ils attiraient sur la nation, et pour établir que l'Imamat revenait de droit à Idris, seul et vrai imam. Ce langage flattait Idris et produisait de l'effet. Ech-Chammakh prit sur lui un ascendant tel qu'il finit par devenir son ami intime et qu'il ne mangeait plus qu'avec lui. Rached, qui vivait également dans l'intimité d'Idris, veillait sur son maître, dont il se séparait rarement, dans l'appréhension de malheurs analogues à ceux qui s'étaient déjà produits, en raison de la multitude d'ennemis qu'avait alors la famille du Prophète. Ech-Chammakh, guettant une négligence de sa part, attendait l'occasion d'exécuter son projet à l'égard d'Idris.

Enfin Rached s'absenta un jour pour un motif quelconque. Ech-Chammakh alla auprès d'Idris, s'assit devant lui suivant la coutume, et il y eut entre eux un long entretien. Ne voyant plus Rached auprès de lui, Ech-Chammakh saisit l'occasion qui s'offrait d'exécuter son projet.

D'après une version, il tira (de sa poche) un flacon de parfum empoisonné qu'il portait sur lui et le plaça devant Idris en disant : « Voilà un parfum que j'ai apporté ; c'est un parfum des plus exquis et je sens que l'Imam en est plus digne que moi : c'est mon devoir de le lui donner ! » Idris le remercia ; Ech-Chammakh lui ayant présenté le flacon, il l'ouvrit et en respira le contenu : le poison monta par les narines et atteignit le cerveau. Idris tomba sans connaissance. Ech-Chammakh sortit aussitôt sous prétexte d'aller satisfaire un besoin naturel ; il alla chez lui, enfourcha un cheval rapide qui était toujours tenu prêt et partit en direction de l'E. Quand on se préoccupa d'Idris, on le trouva évanoui, ne parlant pas ; personne ne savait ce qu'il avait.

Une autre version prétend qu'Ech-Chammakh avait mis son poison sur un morceau d'écorce de noyer [1] et qu'Idris se

1. *Sanoûn*. L'auteur ajoute : « le *sanoûn*, de la forme grammaticale

plaignait de maux de dents et de gencives. Certains auteurs veulent qu'il l'ait mis dans une alose, d'autres dans une grappe de raisins qu'il lui offrit hors saison. Dieu en sait davantage.

A la nouvelle de ce qui était arrivé à Idris, Rached se rendit en hâte auprès de lui ; il le trouva sur le point de mourir, remuant les lèvres et prononçant des paroles inintelligibles. Stupéfait et ne comprenant pas ce qui était arrivé, il s'assit à la tête de son maître. L'état d'Idris resta stationnaire jusqu'au soir ; il mourut au début de Rabî' Ier 177 (J.-C. 16 juin 793).

Rached chercha Ech-Chammakh, mais, ne le voyant pas, il comprit qu'il avait tué Idris ; la nouvelle arriva ensuite que cet homme avait été rencontré à quelques milles du pays. Rached monta à cheval à la tête d'un groupe de Berbères et se lança à sa poursuite ; les cavaliers se dispersèrent dans toutes les directions et cherchèrent le fugitif toute la nuit, jusqu'au matin. Rached le rejoignit sur la Moulouïa, au moment où il traversait le fleuve ; il chargea contre lui le sabre tiré haut et lui porta plusieurs coups qui lui balafrèrent la tête et dont un lui trancha la main droite. Ech-Chammakh échappa à la mort ; le cheval de Rached, fatigué, ne put le rejoindre : Rached abandonna la poursuite. On raconte qu'Ech-Chammakh aurait été aperçu quelque temps après, à Baghdad, la main droite coupée.

Rached, de retour chez lui, s'occupa de la toilette funèbre et des funérailles de l'imam, fit sur lui les prières des morts et l'enterra dans la cour d'un sanctuaire [1] près de la porte de Volubilis, pour que son tombeau attirât les bénédictions sur le peuple.

çaboûr, est ce avec quoi en se frotte les dents ». Au Maroc, les indigènes se polissent les dents avec de l'écorce de noyer.

1. *râbita*.

Les Berbères après la mort d'Idris ben Abdallah.

(*Page* 70.)

On prétend que l'imam Idris ne laissa pour tout héritier, à sa mort, qu'un enfant encore dans le sein de sa mère, une servante berbère du nom de Kenza.

Après les funérailles, Rached rassembla les chefs berbères et les notables et leur dit : « Idris n'a pas d'enfant, mais il laisse sa servante Kenza, enceinte de sept mois. Demandez si vous croyez devoir attendre jusqu'à l'accouchement de cette servante ; s'il naît un enfant mâle, nous lui donnerons une éducation soignée et, arrivé à l'âge d'homme, nous le proclamerons pour soutenir le parti de la famille sacrée et nous attirer les bénédictions de la descendance du Prophète. S'il naît une fille, vous aviserez alors à ce que vous aurez à faire ! — Cheikh béni ! répondirent-ils ; nous n'avons d'avis que le tien : tu tiendras pour nous la place d'Idris, tu t'occuperas de nos affaires comme il le faisait, tu prieras avec nous et tu suivras avec nous le livre de Dieu et la tradition de son Prophète. Nous attendrons la naissance de l'enfant et nous ferons alors comme tu l'as dit ; toutefois, si l'enfant est une fille, sache que ta distinction, ta science et ta piété font de toi le plus qualifié de nous tous pour prendre la succession d'Idris. » Rached les remercia et leur adressa des vœux, et ils s'en allèrent.

L'affranchi d'Idris gouverna donc les Berbères jusqu'au jour où la grossesse de Kenza étant arrivée à son terme, elle mit au monde un garçon qui ressemblait entièrement à son père. Rached présenta l'enfant aux chefs Berbères : « C'est Idris en personne ! firent-ils après l'avoir regardé ; c'est comme si Idris n'était pas mort ! » Rached lui donna le nom de son père.

L'enfant grandit au milieu d'une éducation soignée, jusqu'à ce qu'il advint de lui ce que nous allons raconter.

IDRIS II

Son enfance.

(*Page* 70.)

Idris ben Idris ben Abdallah naquit le lundi 3 Rajab de l'année 177 (J.-C. 14 octobre 793).

L'affranchi de son père, Rached, s'occupa de lui, l'éleva avec le plus grand soin et lui fit apprendre le Coran : Idris sut le Livre par cœur à l'âge de huit ans. Rached lui enseigna encore les traditions prophétiques, la Tradition musulmane, la science en matière de religion et celle de la langue arabe : il lui fit apprendre les poésies et les proverbes arabes avec l'enseignement qu'ils comportent. Il lui apprit l'histoire des rois et celle des grands hommes ; il l'initia enfin à l'art de la guerre, l'exerçant à monter à cheval, à tirer les flèches, etc...

A peine arrivé à l'âge de onze ans, Idris ben Idris possédait à fond toutes ces sciences et se trouvait apte à prendre le pouvoir. Il fut donc proclamé par les Berbères, qui vinrent tous lui jurer obéissance et fidélité.

D'après Ibn Khaldoun, les Berbères proclamèrent Idris II alors qu'il était encore dans le sein de sa mère, puis quand il fut devenu un nourrisson, ensuite au moment du sevrage, enfin dès son adolescence ; sa proclamation à la mosquée de Volubilis eut lieu en 188 (J.-C. 804) ; Idris avait alors onze ans.

Meurtre de Rached.

Deux ans auparavant, en 186 (J.-C. 802), Rached avait été assassiné à l'instigation du seigneur de Tunisie Ibrahim ben El-Aghlab, qui avait soudoyé quelques berbères à cet effet et s'était fait apporter sa tête.

L'éducation d'Idris II avait alors été assurée par Abou Khaled Yézid ben Elyas El-Abdi, qui l'avait poursuivie jusqu'à la proclamation de l'enfant ; les Berbères épousèrent sa cause et renouvelèrent spontanément les titres de la royauté en lui renouvelant le serment d'obéissance.

D'après le *Qirtâs*, le meurtre de Rached aurait eu lieu l'année même de la proclamation d'Idris ben Idris, qui date du premier vendredi de Rabi' I 188 (J.-C. juin 804), alors qu'Idris avait onze ans et cinq mois : il lui serait antérieur de vingt jours. Cette version est celle de *Târîkh* d'Abdelmalek El- Ouarraq ; le même ouvrage place la naissance d'Idris II à une date différente de celle que nous avons donnée.

Sur le meurtre de Rached on cite entre autres ces vers adressés par Ibrahim ben El-Aghlab au calife Er-Rechid, auprès duquel il voulait se faire passer pour un homme de bon conseil et un serviteur parfait :

Ne vois-tu pas que par la ruse j'ai fait disparaître Rached et que par une autre je vais tuer le fils d'Idris ?

Mon esprit est tendu vers ce but malgré l'éloignement du Maroc, en lui donnant une mort dont celui qui a tendu les pièges sera favorisé.

Le frère d'Akki se vante du meurtre de Rached : j'étais là, mais lui était couché.

Par le « frère d'Akki » l'auteur veut nommer Mohamed ben Mouqatil El-Akki, gouverneur de la Tunisie.

Après le meurtre de Rached à l'instigation d'Ibn El-Aghlab, El-Akki s'était en effet attribué cet acte dans une lettre qu'il avait adressée au calife Er-Rechid. Mais une lettre du chef de la poste au calife rétablit la vérité des faits en précisant que l'instigateur et l'auteur du meurtre était Ibn El-Aghlab. Ainsi fixé sur l'imposture d'El-Akki et la sincérité d'Ibn El-Aghlab, Er-Rechid enleva au premier le gouvernement de la Tunisie pour le donner au second. Ibn El-Aghlab était avant cette affaire un sous-ordre d'El-Akki, au nom duquel il gouvernait une simple partie du territoire.

Ainsi parle l'auteur de *Qirtâs*. D'après ce même auteur, la substitution d'Ibn El-Aghlab à El-Akki au gouvernement de la Tunisie daterait de l'année 184 (J.-C. 800), deux ou quatre ans avant la mort de Rached, suivant qu'on adopte l'une ou l'autre des versions ci-dessus.

El-Bernousi et El-Bekri placent la mort de Rached après la proclamation d'Idris au Maroc ; ils disent également qu'Idris manifesta, à l'âge de onze ans accomplis, de telles qualités d'intelligence, d'éveil et d'éloquence qu'il s'imposait à l'admiration de tous, grands et petits. Rached le fit proclamer par les Berbères le Vendredi 7 Rabi' I de l'an ci-dessus (J.-C. 23 février 804).

Proclamation d'Idris II.

Idris monta sur la chaire et fit le prône en ces termes : « Louange à Dieu ! Je Le loue, Lui demande aide et assistance, m'en remets et me confie à Lui ; j'ai recours à Lui contre le mal qui me vient de moi-même ou que me procure autrui. J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et que Mahomet est Son serviteur et Son prophète envoyé en apostolat chez les créatures pour leur prêcher la bonne nouvelle, les appeler à Dieu et les éclairer d'une

lumière étincelante. Que Dieu répande Ses bénédictions sur lui, ainsi que sur les membres de sa famille, êtres purs que Dieu a préservés de la souillure et purifiés. Peuple ! Nous avons été investis de cette charge qui grandit la récompense pour l'homme de bien et le châtiment pour l'homme de mal. Dieu soit loué, nous poursuivons la justice : ne vous pliez donc pas à d'autre autorité que la nôtre, car le règne du droit que vous cherchez vous ne le trouverez qu'avec nous ! » Ensuite il exhorta le peuple à le proclamer et à reconnaître son autorité. Tout le monde fut émerveillé de son éloquence et de sa force d'âme malgré sa jeunesse.

Idris descendit alors de la chaire : on s'empressa de le proclamer et on se pressa en foule autour de lui pour lui embrasser la main. Il fut proclamé par toutes les tribus du Maroc : Zenata, Aouraba, Cenhaja, Ghomara et autres berbères ; son autorité fut reconnue du pays tout entier.

Peu après cette proclamation, son affranchi Rached mourut.

La cour et le Makhzen.

(*Page* 71.)

Des groupes d'Arabes viennent se former autour d'Idris [1]. — Lorsque l'autorité d'Idris ben Idris fut solidement établie au Maroc, que sa puissance y fut devenue considérable et que ses troupes et sa suite eurent atteint un effectif nombreux, des groupes d'hommes vinrent auprès de lui, des divers pays ; de chaque contrée on venait à sa cour.

Le reste de l'année 188 (J.-C. 804) s'écoula ainsi, avec l'arrivée de groupes et l'apport de richesses, au milieu des témoignages de respect des chefs et des hauts personnages.

Au début de l'an 189 (J.-C. 805) il reçut les groupes

1. Litt. : venues *ou* députations des Arabes auprès d'Idris ben Idris.

d'Arabes de Tunisie et d'Espagne qui optaient pour lui et venaient se mettre à son service [1] ; ces Arabes formèrent devant lui un groupe de cinq cents cavaliers environ, appartenant aux tribus de Qeïs, de Azd, de Madhhaj, d'Iahçoub, de Çadaf, etc... Heureux de leur arrivée, Idris leur fit distribuer des cadeaux, les rapprocha de lui, les admit auprès de sa personne à l'exclusion des Berbères, leur porta de l'affection et vécut dans leur voisinage parce qu'il était lui-même un étranger au milieu des Berbères.

Il prit l'un deux comme vizir ; c'était Omeïr ben Moçaab El-Azdi, connu sous le nom d'El-Meljoum (le Bridé) à cause d'une cicatrice que lui avait laissée sur le nez une blessure reçue dans un combat. Omeïr était un des plus grands seigneurs et des plus brillants cavaliers arabes ; son père Moçaab avait accompli des actions d'éclat en Tunisie et en Espagne et lors de la guerre contre les Francs.

Un cadi, Amer ben Mohamed ben Saïd El-Qeïsi, fut également choisi parmi eux. Amer était un homme de religion et de piété, doublé d'un homme de droit : il avait suivi les cours de Malek ben Anas et de Sofyan Eth-Thaouri et citait souvent ces auteurs. Parti d'abord en Espagne pour y faire la guerre sainte, il repassa la mer, débarqua au Maroc et vint se présenter à la cour d'Idris, où il se joignit aux autres Arabes ; il fut nommé cadi.

Idris prit encore un de ces Arabes pour secrétaire ; c'était Abou El-Hasan ben Malek El-Khazraji.

Devant l'afflux continuel des Arabes et des Berbères, la ville de Volubilis finit par être trop étroite.

Mécontentement des Berbères. — Ibn El-Aghlab apprit le degré de puissance auquel Idris était parvenu ; il résolut de lui créer des difficultés en divisant les Berbères et en les

1. Plus exactement : se constituaient en *leff* autour de lui.

soulevant contre lui. L'un de ces Berbères, Bahloul ben Abdelouahed El-Madghari, qui vivait dans l'entourage d'Idris et constituait l'un des principaux soutiens de sa puissance, écouta ses propositions et se laissa soudoyer ; s'éloignant d'Idris, il le fit déposer dans sa tribu et proclama Er-Rechid.

Idris voulut faire la paix avec lui ; il lui écrivit pour essayer de le ramener à l'obéissance au nom de sa parenté avec le Prophète, mais sa tentative resta sans résultat. On peut citer entre autre ces vers qu'il lui adressa :

Bahloul, que t'est-il advenu qui t'ait jeté de la bonne dans la mauvaise voie ?

Ibrahim t'a perdu malgré l'éloignement de sa maison et un beau matin, bien que sans licou, tu as été entraîné.

On dirait que tu n'as pas entendu parler de la fourberie d'Ibn Aghlab, ni des embûches qu'il a tendues partout dans chaque pays.

Sans que, de toi-même, tu aies jamais désiré de choses vaines, voici qu'Ibrahim veut t'engager dans des entreprises hasardeuses.

Idris comprit ensuite qu'Ishaq ben Mohamed El-Aourabi se détachait de lui pour se ranger du côté d'Ibn El-Aghlab ; il le tua en 192 (808). La situation s'éclaircit et l'autorité d'Idris s'affermit au Maroc. Dieu est tout puissant dans Ses œuvres.

Construction de la ville de Fès.

(*Page* 72.)

Volubilis ne contenait plus qu'avec peine les groupes de plus en plus nombreux d'Arabes et autres venus auprès d'Idris. Celui-ci résolut de construire une ville nouvelle, où il résiderait avec son entourage et les chefs de son empire. Il sortit un jour à cheval à la tête d'un groupe de cavaliers de son escorte pour chercher un emplacement.

Recherche d'un emplacement. — Arrivé sur le mont du Zalagh, il fut frappé de son élévation, de la fraîcheur de son air et de la bonne qualité du sol ; il traça le plan d'une ville sur le flanc méridional de ce mont et fit commencer les travaux. Quelques maisons et le tiers du rempart environ étaient à peine construits que des torrents d'eau dévalant du haut de la montagne les démolirent, emportant avec eux dans le Sebou toutes les tentes et les cultures qui se trouvaient aux alentours. Idris renonça à ce premier projet.

Quelque temps après Idris sortit une deuxième fois pour aller à la chasse et chercher un emplacement où il pût édifier la ville dont il projetait la construction. Arrivé au fleuve du Sebou, il remarqua l'endroit où se trouve de nos jours la source d'eau thermale de Khaoulan ; cet endroit lui plut à cause de sa proximité de l'eau et à cause de la source d'eau thermale qui s'y trouvait [1]. Idris décida d'y construire sa ville ; il en entreprit les fondations, prépara la chaux vive, fit couper des poutres et commença les travaux de construction. Mais son attention s'étant portée sur le Sebou, il réfléchit aux inondations et aux crues torrentielles du fleuve en hiver et aux catastrophes terribles auxquelles elles exposeraient les habitants : il renonça encore à son projet et retourna à Volubilis.

Il donna ensuite à son vizir Omeïr ben Moçaab El-Azdi l'ordre de partir à la recherche d'un emplacement pour y construire la ville. Omeïr partit avec une escorte de quelques hommes ; après avoir cherché dans toutes les directions, étudiant les divers endroits avec la qualité du sol et des eaux, il finit par arriver dans la plaine du Saïs. Cet endroit lui ayant plu, il alla descendre au bord d'une

1. Nous traduisons par « source d'eau thermale » le terme *hamma*, que l'auteur explique ainsi : « Le terme *hamma* s'applique, selon le Dictionnaire (*Qâmous*), à toute source donnant de l'eau chaude employée en thérapeutique. »

source dont l'eau coulait dans une prairie verte ; il y fit ses ablutions ainsi que la prière d'une heure avec les hommes de son escorte ; il demanda ensuite à Dieu de lui faciliter sa tâche. Puis, remontant à cheval, il partit seul, après avoir donné à ses hommes l'ordre de l'attendre sur place jusqu'à son retour.

La source porte depuis en son honneur le nom d'Aïn Omeïr, sous lequel elle est encore connue de nos jours [1]. Omeïr est l'ancêtre des Beni El-Meljoum, l'une des principales et des plus aristocratiques familles de Fès.

Il s'enfonça dans la plaine du Saïs et finit par arriver aux sources de l'Oued Fès, dont il aperçut plus de soixante ; il constata que les eaux coulaient dans une grande plaine et qu'autour des sources se trouvait un bouquet de tamaris, de *takhch*, d'*arar*, de gommiers, etc... ; il goûta l'eau et la trouva bonne. Jetant les yeux sur la campagne environnante, il la vit plus fertile que celle des bords du Sebou, et il en fut satisfait. Il suivit alors le cours de la rivière et finit par arriver sur l'emplacement actuel de la ville de Fès : l'étendue de terrain comprise dans la vallée, entre les deux monts, était couverte d'arbres et de sources et sillonnée de cours d'eau.

Les villages des Beni el-Kheïr et des Beni Irghech. — Sur l'un des côtés de cette forêt il y avait des tentes de poils qu'habitaient une tribu de Zouagha connue sous le nom de Beni el-Kheïr et une tribu de Zenata connue sous celui de Beni Irghech. Ces derniers professaient le culte du feu et leur temple [2] se dressait à l'endroit dit Chibouba. Quelques-uns professaient le judaïsme, d'autres le christianisme [3]. Les Beni el-Kheïr étaient campés à la Rive

1. Communément : *Aïn 'Amiyar.*
2. Litt. : la maison de leur feu (*bait nârihim*), c'est-à-dire le local où ils adoraient le feu.
3. Malgré la construction de la phrase arabe, on peut se demander si ces judaïsants et chrétiens n'étaient pas les Beni el-Kheïr ; on verra

des Qaraouiïn, les Beni Irghech à la Rive des Andalous. Il était rare qu'ils ne fussent en lutte entre eux en raison de la diversité de leurs sentiments et de l'opposition de leurs croyances.

De retour auprès d'Idris, Omeïr lui annonça le résultat de ses recherches : il lui décrivit la forêt qu'il avait découverte avec les habitants qui l'occupaient et lui expliqua comment son choix s'était fixé sur cet emplacement.

Idris se transporta sur les lieux pour les examiner. Les Beni el-Kheïr et les Beni Irghech étant justement en train de se battre, il les réconcilia : c'est lui qui les convertit à l'islamisme. Il leur proposa l'achat du terrain boisé et, le prix en ayant été convenu à six mille dirhems, il le leur versa : il fit dresser un acte de vente, qui fut rédigé par son secrétaire Aboul-Hasan Abdallah ben Malek El-Khazraji.

Les travaux de construction. — Idris fit alors commencer les travaux de construction aux Guerouaoua et se mit à édifier la ville. Il traça le plan de la Rive des Andalous le 1er Rabi I de l'an 192 (J.-C. 4 janvier 808) ; l'année suivante, c'est-à-dire en 193 (J.-C. 809), il traça celui de la Rive des Qaraouiïn, dont il fit bâtir les maisons et où il alla s'installer.

Les premiers travaux de construction portèrent sur la Rive des Andalous, qu'Idris entoura d'un rempart et où il éleva une mosquée de prône, la Mosquée des Chaikhs [1]. S'étant ensuite rendu à la Rive des Qaraouiïn, ainsi qu'on vient de le voir, il dressa sa tente à l'endroit dit El-Mqarmeda. Il se mit à bâtir une autre mosquée de prône, celle des Chorfâ [2], puis édifia son palais connu de

quelques lignes plus loin, en effet, que les Beni el-Kheïr et les Beni Irghech étaient en guerre par suite de l'opposition de leurs croyances.

1. *Jâma' el-Achiâkh.*
2. Mosquée cathédrale de Moulay Idris.

nos jours sous le nom de Dar el-Qeïtoun [1] et habité par ses descendants, les Chorfa Joutiïn. Ensuite il construisit la Qeïsariya, qui s'étendit jusqu'à la mosquée des Chorfa ; autour de cette mosquée il établit les marchés [2]. « Quiconque aura bâti ou planté sur un emplacement avant l'achèvement du rempart en aura la propriété ! » dit-il aux gens en leur ordonnant de construire ; et bâtisses et plantations s'élevèrent et crûrent nombreuses.

Il installa un groupe de Persans [3] venus auprès de lui sur un terrain boisé, près de la source dite encore Aïn Alloun. Alloun était le nom d'un esclave nègre qui hantait cet endroit, où il arrêtait les passantes, et on évitait son repaire en s'avertissant mutuellement de ce qui s'y passait. A cette nouvelle, Idris envoya des cavaliers à la recherche du nègre : arrêté et amené, Alloun fut tué par son ordre et crucifié sur un arbre, à côté de la source. La source reçut le nom de Aïn Alloun, qui lui est resté depuis.

Idris entoura ensuite d'un rempart la Rive des Qaraouiïn ; elle s'étendait d'auprès de Bab es-Selsala jusqu'au gouffre d'El-Jaouza.

Rive des Qaraouiïn et Rive des Andalous. — La ville de Fès formait anciennement, d'après Abdelmalek El-Ouarraq, deux agglomérations distinctes, entourées chacune d'un rempart et ayant chacune ses portes particulières ; elles étaient séparées par la rivière : l'une des deux rives fut appelée Rive des Qaraouiïn, parce que ce fut là que s'établirent les Arabes venus de Kairouan, soit trois cents familles, qui occupèrent des maisons bâties. L'autre rive prit le nom de Rive des Andalous parce qu'elle reçut les Arabes venus d'Andalousie : ils atteignaient un nombre

1. Cet édifice existe encore à Fès ; il sert de résidence aux femmes veuves de la descendance de Moulay Idris.
2. *Asouâq*, sing : *Saouq*.
3. Litt. : un groupe de Persans du pays de l'Iraq.

considérable, quatre mille familles dit-on, qui occupèrent également des maisons bâties.

L'émigration des Andalous à Fès fut provoquée par les événements suivants. L'Omeyyade El-Hakam ben Hicham, souverain d'Espagne, avait édité au début de son règne des mesures malheureuses qui avaient provoqué la révolte d'un groupe de puritains [1], parmi lesquels se trouvaient Yahya ben Yahya El-Leïthi, compagnon de Malek et le rapporteur de son *Mouatta*, Talout-le-Fqih et d'autres personnages. Ces puritains le déposèrent et proclamèrent à sa place un autre membre de sa famille ; ils habitaient le faubourg [2] Ouest de Cordoue. El-Hakam leur fit la guerre et les vainquit après avoir failli tout d'abord être écrasé sous leur nombre : il les livra trois jours au massacre et détruisit leurs maisons et leurs mosquées. Les survivants s'enfuirent, les uns vers la Fès du Maroc, les autres à Alexandrie en Egypte. Ceux qui se réfugièrent à Fès furent établis par Idris à la Rive des Andalous, à laquelle ils donnèrent leur nom. Quant à ceux qui gagnèrent Alexandrie, ils s'y révoltèrent quelque temps après : le gouverneur d'El-Mamoun ben Er-Rechid en Egypte, Abdallah ben Tahar El-Khouzaï, se porta contre eux, leur fit la guerre et les relégua dans l'île de Crête qu'ils occupèrent jusqu'au jour où elle leur fut enlevée par les Byzantins [3].

Fin des travaux. — On lit dans l'Histoire d'Ibn Ghaleb que, le premier vendredi après l'achèvement de Fès, l'imam Idris monta sur la chaire et prêcha le peuple ; à la fin du prône il étendit les mains [4] et dit : « O mon Dieu ! Tu sais que ce n'est ni la vanité ni l'orgueil qui

1. Litt. : des gens de piété.
2. *Rabdh.*
3. La Crête fut reprise sur les Arabes par Nicéphore Phocas en 961.
4. Ce geste consiste chez les musulmans à étendre les bras en avant, la paume des mains tournée vers le ciel.

m'a fait construire cette ville, non plus que le désir de la gloire ou la recherche des grandeurs. Je l'ai construite pour T'y faire adorer, pour y faire réciter Ton Livre et régner Tes Lois, les préceptes de Ta religion et la tradition de Ton prophète Mahomet, pendant toute la durée du monde. O mon Dieu ! viens en aide à ceux qui la peuplent et l'habitent, secours-les, pourvoie à leurs besoins contre leurs ennemis, répands Tes grâces sur eux, préserve-les des luttes intestines et des désunions, car Tu es tout puissant en tout ! » Les assistants répondirent à ses vœux en disant « Amen ! » La prospérité se développa dans la ville et les preuves de la grâce divine y apparurent.

Les merveilles de Fès. — L'une des particularités les plus remarquables de Fès est que la rivière la coupe en deux moitiés ; des dérivations multiples courent dans les demeures, les bains publics, les rues et les mosquées et font tourner les moulins : la rivière sort ensuite de la ville, dont elle emporte les impuretés en lui servant d'égoût. Il faut mentionner encore les sources qui jaillissent à l'intérieur même de la ville et sortent des maisons, si nombreuses qu'on ne peut les compter.

Le pieux lettré Aboul Fadhl ben En-Nahoui a chanté la ville en ces termes :

O Fès, c'est de toi que vient toute la beauté ! Que tes habitants jouissent paisiblement de ce que Dieu leur a donné !

Ta brise est une fraîcheur pour notre repos ; ton eau pure et coulant en cascades est comme de l'argent.

Les rivières pénètrent ton sol, passant jusque dans les sites de repos, les marchés et les rues.

Voici d'autres vers, écrits par le juriste et secrétaire Abou Abdallah El-Meghili, qui aimait Fès passionnément et qui avait été nommé cadi d'Azemmour :

O Fès, puisse Dieu vivifier ton sol par la pluie légère et t'arroser avec l'eau qui tombe des nuages !

O paradis de la terre, tu as vaincu Emesse par ton aspect élégant et magnifique !

Les étages se superposent ; et au-dessous coule une eau plus délicieuse que le vin du paradis.

Les jardins, en guise de brocarts, s'embellissent de rigoles semblables à des serpents qui rampent ou à des épées étincelantes.

La joie règne dans la mosquée Qaraouïn (que sa gloire soit éternelle !) ; lorsque je me la rappelle, une angoisse poignante s'empare de moi.

Le séjour dans le parvis de cette mosquée est plein de délices en été ; le soir, fais face au couchant.

Assieds-toi près de la vasque magnifique ; bois à même l'eau et désaltère-toi ! Je serai ta rançon.

Conquête du Sud du Maroc et de la région de Tlemçen.

(*Page* 74.)

Idris ben Idris soumet les deux Maghreb à son autorité. — La construction de Fès achevée, Idris prit la ville nouvelle pour capitale ; il y transporta son armée et y établit sa cour et les chefs de son empire. Il y séjourna jusqu'en 197 (J.-C. 812-813).

Il partit alors en campagne contre les Maçamida [1] : il pénétra sur leur territoire, s'en empara et entra dans les villes de Nefis et d'Aghmat ; le pays occupé par ces berbères tomba tout entier entre ses mains.

Revenu à Fès, il en repartit en Moharrem 199 (J.-C. août-septembre 814) pour aller combattre les Nefza, peuple du Maghreb central, et tous ceux des berbères de ce pays qui professaient encore le Kharéjisme. Il finit par les battre et entra dans Tlemcen : il examina la situation de la ville ; il y restaura le rempart et la mosquée, où il fit édifier une chaire.

« Je suis entré à Tlemcen en 555 (J.-C. 1160), raconte

1. Pluriel arabe de *Maçmouda.*

Abou Merouan Abdelmalek El-Ouarraq ; j'y ai vu, au sommet de la chaire, une planche fixée par des clous et qui provenait des débris d'une chaire ancienne ; elle portait l'inscription suivante : *Fait par ordre de l'imam Idris ben Idris ben Abdallah ben Hasan ben El-Hasan ben Ali au mois de Moharrem de l'an* 199 » (août-septembre 814).

On a donné plus haut une version tout autre ; Dieu sait mieux où est la vérité [1].

Idris passa trois ans à Tlemcen et dans les environs ; puis, toutes affaires réglées, il retourna à Fès.

La bravoure d'Idris II.

« J'ai participé à côté d'Idris ben Idris, raconte Daoud ben El-Qasem El-Jaafari [2], à une expédition contre les Berbères professant le kharéjisme çofrite ; lorsque nous les rencontrâmes ils se trouvaient trois fois plus nombreux que nous. Les deux armées s'étant rapprochées l'une de l'autre, Idris descendit de cheval, fit ses ablutions, pria en s'inclinant deux fois vers le sol et invoqua Dieu ; il remonta ensuite à cheval et s'avança pour combattre.

La bataille fut terrible : Idris allait frappant tantôt d'un côté tantôt d'un autre ; il combattit de la sorte jusqu'au lever du soleil. Il alla ensuite se placer devant son étendard et observa, debout, la bataille qui se déroulait devant lui.

« Je me pris à méditer et fixai mon regard sur lui, tandis qu'à l'ombre des bannières il excitait et encourageait ses soldats. Je fus frappé de son courage et de son impassibilité. « Daoud ! me dit-il en se tournant vers moi, « qu'ai-je donc que tu me regardes ainsi fixement ? — « O Imâm, répondis-je, ce qui m'étonne c'est de te voir

1. Cf. *suprà*, p. 17.
2. Le texte imprimé qui suit la version de l'auteur du *Qirtas* porte, par erreur, El-Aourabi.

« des qualités que tu es le seul à posséder aujourd'hui ! —
« Quelles sont-elles ? — Ton sang-froid et la sérénité de
« ton visage en présence de l'ennemi ! — Ce sont les effets
« de la grâce de notre ancêtre le Prophète, des vœux et
« des prières qu'il fait pour nous ; c'est également un héri-
« tage que nous tenons de notre père Ali, fils d'Abou
« Taleb. — Je te vois lancer des crachats abondants et
« moi je n'arrive pas à trouver la moindre salive dans ma
« bouche ! — Cela provient, Daoud, de la fermeté de ma
« nature et de mon sang-froid pendant la bataille : ton
« manque de salive est un effet de la fragilité et de l'affo-
« lement de ton esprit. — Je m'étonne encore de te voir
« te démener souvent sur la selle et de ne te voir garder
« presque jamais l'immobilité à cheval. — C'est de ma
« part une manifestation d'ardeur résolue à la lutte ; ne
« crois pas que ce soit de la peur ! » Et il se mit à réciter ces vers :

Notre père Hachem n'était-il pas un brave, qui recommanda à ses fils de combattre à la lance et de frapper ?
Nous ne sommes pas las de la guerre : c'est elle qui est lasse de nous ; nous ne plaignons pas notre sort.

Mort d'Idris II.

(*Page* 75.)

« Les Berbères et les Zénètes, dit Ibn Khaldoun, reconnurent l'autorité d'Idris ben Idris. Sous son règne le Kharéjisme tomba chez ceux d'entre eux qui se réclamaient de cette doctrine ; la suzeraineté abbaside s'écroula dans les deux Maghreb, du Sous ultérieur à la rivière du Chelif. Idris ne se crut plus tenu à aucune réserve envers Ibrahim ben El-Aghlab : celui-ci en effet lui avait fait du tort par ses menées et par ses tentatives de corruption des chefs, qui avaient fini par tuer Rached, et Idris en était arrivé à douter des Berbères. Un accord intervint entre les deux

hommes à la suite duquel Idris s'établit à l'O. du territoire d'Ibn El-Aghlab et frappa monnaie en son nom. Dans la suite les Aghlabites se trouvèrent incapables de récupérer le territoire perdu ; ils purent eux-mêmes se soustraire à la domination des Abbasides en invoquant des raisons quelconques.

« Le royaume du Maroc était définitivement fondé et Idris en devenait le souverain incontesté. Idris siégea jusqu'à sa mort dans sa capitale de Fès, récoltant les fruits de ses efforts ; il mourut le 2 Joumada II 213 (J.-C. 18 août 828), à l'âge d'environ trente-six ans. Il fut enterré dans sa cathédrale, près du mur Est. »

Suivant El-Bernousi, il mourut à Volubilis et fut enterré à côté de son père. Sa mort fut subite ; il fut étouffé en mangeant des raisins par un grain avalé de travers.

Il laissa, d'après le *Qirtâs*, douze enfants mâles : Mohammed l'aîné, Abdallah, Aïsa, Idris, Ahmed, Jafar, Yahya, El-Qasem, Omar, Ali, Daoud et Hamza ; à cette liste Ibn Hazm ajoute El-Hasan et El-Hoseïn.

Ce fut l'aîné, Mohammed, qui succéda à Idris.

LES SUCCESSEURS D'IDRIS II

Mohammed ben Idris II.

(*Page* 75.)

Partage de l'empire. — C'était en effet Mohammed qu'Idris ben Idris avait, avant sa mort, désigné pour successeur.

A son arrivée au trône, il partagea l'empire du Maroc entre ses frères, sur la proposition de sa grand'mère Kenza ; il distribua les commandements de la manière suivante :

El-Qasem reçut Tanger, Ceuta, le Qçar des Maçmouda, la citadelle de Hajar en-Nesr, Tétouan et les pays et tribus limitrophes ;

Omar eut Tiguessas et Targha, ainsi que les tribus des Cenhaja et des Ghomara, comprises entre ces deux points ;

A Daoud échurent les territoires des Haouara, des Tsoul et de Taza et les tribus intermédiaires des Miknasa et des Ghiatha ;

A Yahya revinrent Arzila, Larache, Baçra, le territoire de l'Ouergha et le pays intermédiaire ;

Aïsa reçut Salé [1], Chella, Azemmour, la Tamesna et les tribus qui en dépendaient ;

La part de Hamza comprenait la ville et la province de Volubilis ;

Celle d'Ahmed, la ville des Miknasa, celle de Tadla et les territoires intermédiaires du Fazaz ;

Celle d'Abdallah, Aghmat, le territoire de Nefis, les montagnes des Mçamida, les territoires des Lemta et le Sous ultérieur.

Les autres frères de Mohammed, encore jeunes, restèrent avec lui et leur grand'mère.

La province de Tlemcen resta aux mains des fils de son oncle Souleïman ben Abdallah ; on se souvient en effet que lors de son expédition à Tlemcen, où il séjourna trois ans, après avoir subjugué et réduit les Zénata à l'obéissance, Idris leur avait donné, par décret, le commandement de la province. A la mort d'Idris et lors du partage de l'empire entre ses fils, ce commandement revenait à Aïsa ben Idris ben Mohammed ben Souleïman ben Abdallah ; il ne cessa d'être exercé par cette famille jusqu'à l'arrivée des Obeïdites, qui la supplantèrent. C'est ce que dit Ibn Khaldoun.

Mohammed ben Idris demeura sur son trône à Fès, sa

1. Salé n'existait pas encore à cette époque. Cf. Vol. I de la traduction, p. 161, n. 2.

capitale administrative ; ses frères gouvernaient le Maroc, tenaient les frontières et maintenaient la sécurité des routes, suivant en cela une politique heureuse ; il en fut ainsi pendant quelque temps.

Luttes entre les fils d'Idris II. — Mais le frère de Mohammed ben Idris, Aïsa, se révolta contre lui, à Azemmour, répudia son autorité et revendiqua le pouvoir suprême.

Mohammed ben Idris s'adressa à son autre frère, El-Qasem, seigneur de Tanger, et lui fit porter l'ordre d'aller le combattre : Qasem refusa d'obéir. Il s'adressa alors à Omar. Le seigneur de Tiguessas exécuta l'ordre et marcha contre Aïsa à la tête de tribus berbères, renforcées de mille cavaliers Zénètes, envoyés par Mohammed ; il le battit et le chassa de son territoire, puis il fit porter à l'Emir la nouvelle de sa victoire. Celui-ci le félicita, lui donna le commandement du territoire enlevé à Aïsa, et lui enjoignit de se porter contre El-Qasem, qui avait refusé d'exécuter ses ordres.

Omar vint camper en vue de Tanger ; El-Qasem se porta contre lui, mais il fut battu après de violents combats. Omar joignit son commandement au sien ; son autorité s'étendit désormais sur tout le Rif du littoral, depuis Tiguessas et le territoire des Ghomara jusqu'à Ceuta et Tanger, c'est-à-dire sur le littoral méditerranéen ; de Tanger, les limites de ce commandement obliquaient vers Arzila, Larache, Salé, Azemmour et la Tamesna, longeant la côte atlantique.

A la suite de cette affaire, El-Qasem se retira du monde pour vivre dans la solitude ; il fit bâtir une mosquée près d'Arzila, à l'endroit connu sous le nom de Tahaddart, sur le bord d'une rivière, non loin de la mer ; il se consacra au culte de Dieu jusqu'à sa mort [1].

1. Un tombeau qui passe pour être celui de ce Qâsem se trouve à 11 kilomètres au S. du Cap Spartel, sur le bord de l'Atlantique. Trois mousems s'y tiennent chaque année, dont le plus important est celui de l'Ançera, au début de l'été.

Omar conserva jusqu'à la fin son commandement ainsi agrandi ; ses intentions à l'égard de son frère, l'Emir Mohammed, furent toujours pures. Il mourut sous le règne de ce dernier, en l'an 220 (J.-C. 835), à Fejj el-Faras, sur le territoire des Cenhaja. Son corps fut transporté à Fès et enterré à côté de celui de son père ; son frère l'Emir fit sur lui les prières des morts. Omar est l'ancêtre des Chorfa Hammoudites, qui ont régné en Espagne, après les Omeyyades. Son fils, Ali ben Omar, dont il sera parlé plus loin, lui succéda dans son commandement.

Quant à Aïsa, il serait mort chez les Aït Attab, tribu dans laquelle il aurait laissé une descendance. Dieu en sait davantage.

Mort de Mohammed ben Idris. — L'émir Mohammed ben Idris survécut sept mois à son frère Omar. Il mourut à Fès, en Rabi II 221 (J.-C. mars-avril 836), et fut enterré à l'intérieur et sur le côté Est de la mosquée de cette ville, à côté de son père et de son frère. Avant sa mort, il avait désigné comme héritier présomptif du trône, son fils, Ali ben Mohammed, connu sous le nom de Haïdara.

Ali ben Mohammed ben Idris.

(*Page* 76.)

A la mort de Mohammed ben Idris, le pouvoir fut donc reconnu à son fils Ali. Cet émir porte le surnom de Haïdara, qui est également celui de Ali ben Abi Taleb. Il est l'ancêtre des Chorfa Alamiïn du Jebel Alam, auxquels appartiennent les Mechichiïn, descendants de Moulay Abdessalam ben Mechich, et les Ouazzaniïn, descendants de Moulay Abdallah Ech-Chérif. Ces Chorfa sont de la postérité de Moulay Yamlah ben Mechich, frère de Moulay Abdessalam ben Mechich.

Ali Haïdara n'avait que neuf ans et quatre mois, le jour de sa proclamation. Le pouvoir fut exercé en son nom par les chefs arabes et berbères vivant à sa cour, qui firent preuve, à son égard, de dévouement et de fidélité. Son règne fut des plus heureux pour tous.

Selon Ibn Abi Zara, Ali ben Mohammed ben Idris montra une pénétration d'esprit et une supériorité égales à sa noblesse d'âme ; il marcha, dans la justice, sur les traces de son père et de son grand-père, et le peuple connut toujours la paix et la tranquillité.

Il mourut au mois de Rajab de l'année 234 (J.-C. février 849), après avoir désigné, pour héritier présomptif, son frère, Yahya ben Mohammed.

Yahya ben Mohammed ben Idris.

(*Page* 76.)

Prospérité de son règne. — « Yahya ben Mohammed ben Idris monta sur le trône ; son pouvoir grandit et sa puissance devint considérable. Il a laissé de magnifiques monuments.

« Fès connut de son temps une prospérité florissante : elle vit s'élever des bains publics, des hôtelleries pour le commerce, des faubourgs extérieurs ; on venait la visiter des confins les plus éloignés » (Ibn Khaldoun), « de l'Espagne, de la Tunisie et de toutes les régions du Maghreb » (Ibn Abi Zara).

Construction de la mosquée des Qaraouiïn, à Fès. — D'après Ibn Abi Zara, le sol sur lequel est bâtie la mosquée des Qaraouiïn était un sol dénudé, appartenant à un Haouari, sol dont le père de ce Haouari avait pris possession lors de la construction de Fès.

Au milieu des Arabes de Kairouan venus auprès d'Idris II, ainsi qu'on l'a déjà vu, il y avait une femme du nom de

Omar conserva jusqu'à la fin son commandement ainsi agrandi ; ses intentions à l'égard de son frère, l'Emir Mohammed, furent toujours pures. Il mourut sous le règne de ce dernier, en l'an 220 (J.-C. 835), à Fejj el-Faras, sur le territoire des Cenhaja. Son corps fut transporté à Fès et enterré à côté de celui de son père ; son frère l'Emir fit sur lui les prières des morts. Omar est l'ancêtre des Chorfa Hammoudites, qui ont régné en Espagne, après les Omeyyades. Son fils, Ali ben Omar, dont il sera parlé plus loin, lui succéda dans son commandement.

Quant à Aïsa, il serait mort chez les Aït Attab, tribu dans laquelle il aurait laissé une descendance. Dieu en sait davantage.

Mort de Mohammed ben Idris. — L'émir Mohammed ben Idris survécut sept mois à son frère Omar. Il mourut à Fès, en Rabi II 221 (J.-C. mars-avril 836), et fut enterré à l'intérieur et sur le côté Est de la mosquée de cette ville, à côté de son père et de son frère. Avant sa mort, il avait désigné comme héritier présomptif du trône, son fils, Ali ben Mohammed, connu sous le nom de Haïdara.

Ali ben Mohammed ben Idris.

(*Page* 76.)

A la mort de Mohammed ben Idris, le pouvoir fut donc reconnu à son fils Ali. Cet émir porte le surnom de Haïdara, qui est également celui de Ali ben Abi Taleb. Il est l'ancêtre des Chorfa Alamiïn du Jebel Alam, auxquels appartiennent les Mechichiïn, descendants de Moulay Abdessalam ben Mechich, et les Ouazzaniïn, descendants de Moulay Abdallah Ech-Chérif. Ces Chorfa sont de la postérité de Moulay Yamlah ben Mechich, frère de Moulay Abdessalam ben Mechich.

qu'après la chute des Idrisites, sous le règne de leurs successeurs les Zénètes. Ceux-ci entourèrent d'un rempart l'ensemble des deux Rives et apportèrent plusieurs agrandissements aux deux premières mosquées de Fès ; le prône ne fut plus fait à la mosquée des Chorfa ni à celle des Cheikhs, mais à la mosquée des Qaraouiïn et à celle des Andalous. C'était au commencement du IVe siècle (J.-C. début du Xe).

Après la mainmise du souverain d'Espagne Abderrahman En-Naçer sur Fès et sur le Maroc [1], Ahmed ben Abi Bekr Ez-Zenati El-Ifreni reçut le gouvernement de Fès ; il demanda à En-Naçer, qui la lui accorda, l'autorisation de transformer et d'agrandir la mosquée des Qarouiïn : l'émir lui fit même parvenir une somme d'argent prélevée sur le cinquième du butin de guerre. La mosquée fut alors l'objet d'agrandissements sensibles. Le minaret fut démoli et c'est d'alors que date le minaret actuel ; sur la porte, le gouverneur fit placer l'inscription suivante sur un carré de gypse et de lazulithe : *Bâti sur l'ordre d'Ahmed ben Abi Bekr Ez-Zenati (que Dieu l'assiste et le guide dans la bonne voie !) pour lui mériter la récompense et les grâces divines.*

Les travaux de construction du minaret durèrent du Ier Rajab 344 au mois de Rabi II 345 (J.-C. 21 octobre 955-juillet 956).

Au sommet, le gouverneur plaça le sabre d'Idris II, pour s'attirer les bénédictions de cet imam. Les descendants d'Idris se disputaient la possession de son sabre : « Voulez-vous me le vendre ? leur demanda l'émir Ahmed ben Abi Bekr, pour couper court à ces discussions. — Que veux-tu en faire ? — Je le placerai au sommet du minaret. — Si telle est ta volonté, nous te le donnons à titre gracieux ! » Ils le lui donnèrent et l'émir le fit placer au plus haut du minaret.

1. Cf. *infrà*, p. 68-69.

Le minaret était bâti en pierres de taille ; il était percé de trous où nichaient les pigeons, les étourneaux, etc., ce qui n'allait pas sans inconvénients pour la mosquée et pour les fidèles. Cet état de choses ne prit fin qu'en 688 (J.-C. 1289), sous le règne du sultan mérinide Yousef ben Yaqoub ben Abdelhaqq : le cadi Abou Abdallah Ibn Abi Eç-Çaber ayant alors demandé et obtenu l'autorisation de revêtir et de blanchir le minaret, il devint lisse comme une glace.

D'après Ibn Khaldoun, la mosquée des Qaraouiïn fut successivement agrandie par le seigneur d'Espagne, El-Mançour ben Abi Amer, qui la dota de la fontaine et de la chaîne de Bab el- Hofat [1], par le Lemtouni Ali ben Yousef et par les rois almohades et mérinides ; l'attention de ces rois s'étant portée sur elle, des constructions et agrandissements successifs y furent effectués. Elle finit par devenir le monument célèbre que les annales du Maghreb dépeignent comme attirant les visiteurs de tous les pays.

Un faux prophète se lève à Tlemcen. — En 237 (J.-C. 851-852), sous le règne que nous étudions de Yahya ben Mohammed, un individu exerçant les fonctions de muezzin se déclara prophète dans les environs de Tlemcen, se mit à interpréter le Coran d'une manière erronée et fit un très grand nombre d'adeptes dans la population de bas étage. Il prêchait notamment l'interdiction de se raser les cheveux, de se rogner les ongles, de s'épiler les aisselles, de se raser les parties, de rechercher la parure dans les vêtements ; il prétendait qu'il ne fallait rien changer à la créature de Dieu.

L'émir de Tlemcen donna l'ordre de l'arrêter, mais le faux prophète s'enfuit, alla s'embarquer au port de Honeïn et gagna l'Espagne. Là il reprit ses prédications avec un succès énorme chez les esprits simples. Appréhendé et amené devant le souverain d'Espagne, il refusa de se

1. Porte où on se déchausse.

repentir : il fut exécuté et crucifié, tandis qu'il disait : « Allez-vous tuer un homme qui dit que son Seigneur est Allah ? »

Yahya ben Yahya ben Mohammed ben Idris.

(*Page* 78.)

Dérèglement de la conduite de Yahya ben Yahya ben Mohammed ben Idris. — A la mort de Yahya ben Mohammed, sous le règne duquel avait été bâtie la mosquée des Qaraouiïn, le pouvoir échut à Yahya ben Yahya ben Mohammed ben Idrîs. Le nouvel émir suivit une politique mauvaise et mena une conduite des plus dépravées. S'étant un jour introduit dans une salle de bain [1], où se trouvait une jeune juive d'une grande beauté, il voulut la violenter ; mais elle se mit à crier en appelant au secours. On accourut et la foule s'attroupa autour de l'émir, menaçante et le désapprouvant ; elle était menée par Abderrahman ben Abi Sahl El-Joudhami.

Sur les conseils de sa femme, Atika, fille d'Ali ben Omar ben Idris, gouverneur du Rif et des côtes, Yahya se cacha à la Rive des Andalous, attendant l'apaisement de l'émeute. Il mourut de honte dans la nuit même, confus du malheur qu'il s'était attiré.

Abderrahman ben Abi Sahl s'empara du pouvoir à Fès. Atika fit porter la nouvelle à son père Ali, ajoutant que sa venue était désirée des chefs arabes et berbères et des affranchis. Celui-ci réunit aussitôt sa famille et son armée, se porta sur Fès et s'en empara.

La descendance de Mohammed ben Idris est écartée du trône.— La royauté cessa d'appartenir à la lignée de Mohammed ben Idris ; elle passa désormais tantôt aux descen-

1. *Hammâm.*

dants d'Omar ben Idris, l'ancien gouverneur du Rif, tantôt aux descendants d'El-Qasem ben Idrîs-l'Ascète.

Ali ben Omar ben Idris.

(*Page* 78.)

Le nouveau souverain est vaincu et détrôné par les Berbères. — Ali ben Omar fut proclamé souverain après son entrée et son installation à Fès; son autorité fut reconnue de tous et on fit le prône à son nom sur toutes les chaires du Maroc. Son règne ne fut brisé que par la révolte d'Abderrazzaq El-Fihri, Kharéjite-Çofri originaire d'Ouchqa en Espagne.

Cet homme se révolta sur les montagnes des Mediouna, dans la région de Fès, à une journée et demie de marche de la ville, suivi par une multitude de berbères Mediouna, Ghiatha et autres ; il bâtit sur une montagne des Mediouna une citadelle inaccessible à laquelle il donna le nom d'Ouchqa, en souvenir de son pays d'origine, et qui existait encore au temps d'Ibn Abi Zara. D'après cet historien, il se porta contre le bourg de Çafroun [1], l'emporta et s'y fit proclamer par toute la population berbère. De là il marcha sur Fès. Ali ben Omar ben Idris se porta à sa rencontre à la tête d'une forte armée ; de violents combats s'engagèrent. Vaincu enfin dans une bataille qui coûta de nombreux morts à son armée, Ali s'enfuit de sa personne sur le territoire des Aouraba.

Abderrazzaq entra à Fès ; il y régna seulement sur la Rive des Andalous, où on consentit à dire le prône à son

1. Ibn Abî Zara est l'auteur du *Raoudh el-Qirtâs*. En se reportant à son texte (p. 51), on lit *Çefrou* et non *Çafroûn* : Çefrou (Sefrou) est une petite ville à trente kilomètres au S.-S.-E. de Fès. Ibn Abî Zara vivait au VIIIe siècle de l'hégire (J. C. XIVe) ; son ouvrage arrive jusqu'à l'année 726 (J.-C. 1326).

Le *Raoudh el-Qirtâs* a été traduit en français par Beaumier ; malheureusement cette traduction est souvent infidèle et défectueuse ; le passage ci-dessus se trouve à la page 104-105.

nom ; le reste de la population, à la Rive des Qaraouiïn, refusa de le reconnaître et envoya un message au fils d'El-Qasem-l'Ascète, Yahya.

Yahya El-Addâm ben El-Qasem ben Idris.

(*Page* 78.)

Après la fuite d'Ali ben Omar et la mainmise d'Abderrazzaq eç-Çofri sur la Rive des Andalous, le peuple de Fès s'adressa donc à Yahya ben El-Qâsem ben Idris, connu sous le nom d'El-Addam [1], le proclama dès son arrivée dans la ville et le prit pour chef.

Yahya El-Addam est l'ancêtre des Chorfa Joutiïn de Fès, qui descendent, en effet, de Yahya El-Jouti ibn Mohammed ben Yahya El-Addam : l'ethnique Jouti donné à ce dernier vient d'un bourg du nom de Jouta qu'il alla habiter sur la rive Sud [2] du Sebou et où son tombeau est encore connu.

Dès son arrivée au pouvoir, Yahya ben El-Qasem entra en lutte avec Abderrazzaq et finit par le chasser de la Rive des Andalous, où il entra ; il y fut proclamé par la population ainsi que par tous les Andalous Rabadhiïn, du Rabadh [3] de Cordoue, qui étaient venus s'y installer. Il leur donna pour gouverneur un Rabdhi, du nom de Thaalaba ben Moharib ben Abdallah El-Azdi, qui appartenait à la descendance d'El-Mohleb ben Abi Çofra. Ce gouverneur resta en fonctions jusqu'à sa mort ; il eut pour successeur son fils Abdallah ben Thaalaba, connu sous le nom d'Abboud. Abdallah gouverna la Rive des Andalous également jusqu'à sa mort; ce commandement fut alors donné par l'émir Yahya à son fils Moharib ben Abboud ben Thaalaba.

1. Le texte imprimé porte, par erreur : *El-Aououam.*
2. *Odouat el-Janoubiya.*
3. Faubourg.

Yahya ben El-Qasem fit la guerre aux Çofrites, auxquels il livra plusieurs batailles. Il était toujours émir de Fès et de tout le pays quand il fut assassiné par Er-Rabi ben Souleïman en 292 (J.-C. 905).

ÉPHÉMÉRIDES
(253 - 285 = 867 - 898).

(*Page* 79.)

Les derniers règnes que nous venons d'étudier furent marqués par les événements suivants :

En 253 (J.-C. 867), le Maroc et l'Espagne furent éprouvés par une sécheresse extrême, qui fit tarir les eaux ; elle persista jusqu'en 260 (J.-C. 873-874).

En 254 (J.-C. 868), il y eut une éclipse totale de lune, éclipse qui dura toute une nuit, du soir au matin.

En 260 (J-C. 873-874), la sécheresse et la famine ravagèrent l'Espagne, le Maghreb, la Tunisie, l'Egypte et le Hijaz : les habitants de la Mecque durent même abandonner la ville pour se transporter en Syrie et il n'y resta que quelques personnes, avec les gardiens du temple sacré. Une terrible épidémie de peste suivit en Afrique du Nord et en Espagne, accompagnée de famine ; les vivres finirent par manquer et la mortalité fut énorme.

En 266 (J.-C. 879), il parut dans le ciel une lueur rouge intense qui persista toute une nuit et dont on n'avait jamais vu la pareille : c'était neuf jours avant la fin du mois de Çafar, dans la nuit du vendredi au samedi (10 au 11 octobre 879).

Le jeudi 22 Chaoual 267 (J.-C. 26 mai 881), un grand tremblement de terre se produisit, sans égal de mémoire d'homme : les châteaux-forts s'écroulèrent, les rochers dévalèrent du haut des montagnes ; les secousses du sol

furent d'une telle violence que les citadins s'enfuirent dans la campagne ; les terrasses et les murs des maisons tombèrent ; les oiseaux désertèrent leurs nids et tournoyèrent quelque temps en bandes dans les airs : cela dura jusqu'à la fin des secousses. Ce tremblement de terre se fit sentir dans les plaines et les montagnes de l'Espagne tout entière et dans tout le Maroc, de l'extrême Sud à la Méditerranée et de Tanger à Tlemcen ; par un effet de la bonté divine envers les créatures, personne n'y trouva la mort.

L'an 276 (J.-C. 889) vit la révolution éclater en Espagne, dans le Maghreb et la Tunisie.

En 285 (J.-C. 898), une famine terrible ravagea toute l'Espagne et tout le Maroc, au point qu'on se dévorait les uns les autres. Survint ensuite la peste, accompagnée d'une morbidité et d'une mortalité considérables ; la mort fit des ravages incalculables : on enterrait plusieurs cadavres dans la même tombe sans toilette funèbre et sans prières à cause de leur grand nombre et du manque de personnes pour s'occuper des funérailles.

A Dieu seul appartient la toute-puissance.

Yahya ben Idris ben Omar ben Idris.

(*Page* 79.)

Apogée de l'empire idrisite. — Après le meurtre de Yahya El-Addam à la date donnée plus haut, le pouvoir échut à Yahya ben Idris ben Omar ben Idris. Celui-ci fut proclamé par la population des deux Rives de Fès, où on fit le prône à son nom. Son pouvoir s'étendit sur toutes les régions du Maroc et son nom fut proclamé sur toutes les chaires du pays.

Son règne marque l'apogée de la dynastie idrisite ; il dépassa tous les souverains de sa famille par la valeur, sa justice et sa distinction ainsi que par l'étendue de sa

renommée et celle de son empire. Homme de science, connaissant les traditions prophétiques et doué d'une parole éloquente et claire, il joignait à ces qualités la bravoure, la fermeté, l'énergie, la réputation d'un homme de morale, de foi et de piété. « Il porta l'empire idrisite, dit Ibn Khaldoun, à un degré de puissance que ne connut jamais aucun autre souverain de sa dynastie ; il fut emporté avec lui, submergé par la vague obeïdite venue de Tunisie. »

DÉCLIN DES IDRISITES

Conquête du Maroc par les Chiïtes Obeïdites.

(*Page* 79.)

Le général Obeïdite Mçala ben Habbous arrive à Fès. — On a vu plus haut [1] dans l'histoire des gouverneurs du Maghreb qu'Ibrahim ben El-Aghlab, le dernier de ces gouverneurs, avait fondé en Tunisie un royaume, qu'il avait laissé en héritage à ses descendants ; sa dynastie se maintint jusque vers la fin du IIIe siècle (J.-C. début du Xe) : elle fut renversée par Abou Abdallah El-Mohtaseb, promoteur du mouvement obeïdite, qui procède du chiïsme.

Au cours d'un pèlerinage à la Mecque, El-Mohtaseb s'était joint dans cette ville aux pèlerins d'une tribu du Maghreb appelée les Ketama ; il s'était fait connaître d'eux et avait promis que le Mehdi surgirait de la famille prophétique avec leur aide, ce qui les porterait au pouvoir et amènerait leur règne. Les autres écoutèrent ses propositions ; il partit avec eux dans la direction de leur pays, leur imposa un gouvernement conforme à la religion et leur fit adopter le rite chiïte. Les Ketama le suivirent donc et se groupèrent autour de lui.

1. Vol. I de la traduction, p. 258.

Ils proclamèrent ensuite son affranchi Obeïdallah El-Mehdi premier calife obeïdite. Celui-ci s'empara de la Tunisie ; après cette conquête, dont le récit serait trop long, il résolut de s'emparer du Maroc et lança contre lui son général Mçala ben Habbous El-Miknasi, gouverneur de Tahart et du Maghreb central.

Mçala se mit en marche en 305 (J.-C. 917-918) ; il arriva devant Fès. Yahya ben Idris se porta au devant de lui à la tête des contingents arabes et berbères et des affranchis et le rencontra près de Meknasa : il fut battu et dut regagner Fès en fuyant. Mçala vint mettre le siège devant la ville ; il le maintint jusqu'au jour où, un accord étant intervenu entre lui et Yahya, celui-ci consentit à verser une certaine somme d'argent, à se désister du pouvoir et à reconnaître Obeïdallah El-Mehdi [1], ce qui fut fait : Yahya céda le pouvoir au Mehdi.

Partage du gouvernement du Maroc entre Yahya ben Idris et Mousa ben Abil-Afiya. — Mçala l'autorisa à demeurer à Fès, dont il lui laissa expressément le commandement ; il donna le reste du Maroc à son cousin Mousa ben Abil-Afiya El-Miknasi.

Ce Mousa gouvernait les Tsoul et la région de Taza ; il était le chef suprême des Miknasa au Maroc. Entré au service de Mçala, dès l'arrivée de celui-ci, il s'était fait remarquer de lui, lui avait offert des cadeaux et avait pris part à toutes ses campagnes dans le Maghreb ; la haute situation qu'il s'était de la sorte acquise auprès de lui lui valut de recevoir le gouvernement de tout le Maroc, à l'exception de Fès et de sa province, laissées à l'émir Yahya, comme on vient de le voir.

Le Maroc passa donc sous la domination des Obeïdites ; c'est sous leur règne que sombra la dynastie idrisite.

1. On peut également comprendre comme il suit : « Yahya s'engagea, contre l'acceptation d'une somme d'argent, à se désister du pouvoir... »

Rivalité entre les deux gouverneurs : Yahya se retire dans le Rif. — Après le départ de Mçala, Mousa ben Abil-Afiya fut submergé par le prestige personnel, la noblesse d'origine, la distinction et la piété de Yahya ben Idris et, chaque fois qu'il essaya de se révolter et de se rendre indépendant au Maroc, il vit ses projets contrecarrés par lui. Il en garda dans son cœur un ressentiment profond.

En 309 (J.-C. 921-922), lors de la seconde campagne de Mçala au Maroc, Mousa excita son animosité contre Yahya ben Idris en le desservant auprès de lui. Lorsque Mçala fut arrivé près de Fès, Yahya alla le saluer escorté d'un groupe de hauts personnages : Mçala le fit charger de fers et arrêta les personnages de son escorte ; puis il marcha sur Fès et entra dans la ville avec, auprès de lui, Yahya solidement attaché sur un chameau. Il le mit ensuite à la torture, confisqua ses biens et ses trésors et le relégua dans les environs d'Arzila.

La situation de Yahya devint critique et ses partisans se dispersèrent ; puis il alla passer quelque temps chez ses cousins du Rif, qui lui donnèrent de l'argent et ce qui lui était nécessaire pour rétablir sa situation. Mais il préféra les quitter pour se rendre en Tunisie : Mousa ben Abil-Afiya lui barra la route, l'arrêta et le fit emprisonner dans la ville d'Alkaï ; il ne le relâcha que près de vingt ans après.

Mort de Yahya. — On raconte que le père de Yahya, Idris ben Omar, avait demandé à Dieu de le faire mourir de faim sur une terre étrangère et que sa prière avait été exaucée. Au sortir de la prison de Mousa ben Abil-Afiya, Yahya partit pour la Tunisie dans le plus profond état de misère et de dénuement et arriva ainsi à Mehediya : la ville ayant été assiégée par le révolté Abou Yézid Makhled ben Kidad El-Ifreni, Yahya y mourut de faim et en étranger en 332 (J.-C. 943-944).

Tentative de restauration idrisite.

(*Page* 80.)

Révolte d'El-Hasan El-Hajjam ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris contre Mousa ben Abil-Afiya. — Après l'arrestation de Yahya ben Idris et la confiscation de ses biens, Mçala donna le gouvernement de Fès à Reïhan El-Ketami et retourna à Kairouan.

Reïhan conserva trois mois environ le gouvernement de Fès et de ses environs ; il eut alors à faire face à la révolte d'El-Hasan ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris, connu sous le nom d'El-Hajjam (le Poseur de ventouses).

Le surnom donné à ce dernier lui vint de ce que, au cours d'une guerre avec son oncle Ahmed ben El-Qasem ben Idris, il frappait toujours les cavaliers ennemis à l'endroit où le barbier pose les ventouses : il frappa ainsi une fois, deux fois, trois fois. « Mon neveu est un poseur de ventouses ! » fit alors son oncle Ahmed, et le surnom lui resta. Quelqu'un a dit à ce sujet :

On t'a appelé un Hajjam, bien que tu ne le sois pas; mais parce que tu frappais à l'endroit des ventouses.

La révolte d'El-Hajjam éclata en 310 (J.-C. 922) ; il se porta sur Fès à la tête d'une troupe de partisans et, comme il était un homme d'énergie et plein d'allant, il pénétra dans la ville à l'improviste ; il y établit son autorité, se saisit de Reïhan et le tua ; certains auteurs prétendent qu'il l'aurait seulement expulsé de la ville.

La population s'accorda à le proclamer ; son autorité fut reconnue par la plupart des tribus berbères du Maroc ; il eut en sa possession un certain nombre de villes, comme celle des Louata, Çafroun [1], Medîn, les villes des Miknasa

1. Sans doute *Cefrou* (*Sefrou*) : Cf. *suprà*, p. 46, n. 1.

et Baçra. El-Hajjam resta le maître du Maroc jusqu'au jour où il eut avec Mousa ben Abi El-Afiya les démêlés que nous allons raconter.

El-Hasan El-Hajjam part combattre Mousa ben Abil-Afiya ; il est vaincu et fait prisonnier. — D'après le *Qirtâs*, l'émir El-Hasan El-Hajjam partit en campagne contre Mousa ben Abil-Afiya en 311 (J.-C. 923) ; la rencontre eut lieu dans les parages du Zad [1], non loin de la rivière des Mtahan, entre Fès et Taza. Ce fut la plus grande bataille du règne idrisite. Mousa eut environ 2.300 hommes tués, dont son fils Minhal, El-Hajjam 700 environ. La victoire resta aux mains de Mousa.

El-Hajjam battit en retraite sur Fès, où il arriva en toute hâte et, laissant ses troupes hors des murs, il entra seul dans la ville. Le gouverneur qu'il y avait laissé, Hamed ben Hamdan El-Hamadani, ou encore El-Aourabi, d'une bourgade de Tunisie, d'après certains auteurs, le trahit, s'introduisit de nuit dans sa maison, le garrotta et le garda à vue ; puis il ferma les portes de la ville à la face de l'armée et envoya rapidement un messager à Mousa ben Abil-Afiya pour lui demander de marcher sur Fès. Il advint alors ce que nous allons raconter.

DYNASTIE DES BENI ABIL AFIYA (ZÉNÈTES MIKNASA)

Mousa ben Abil-Afiya.

(*Page* 81.)

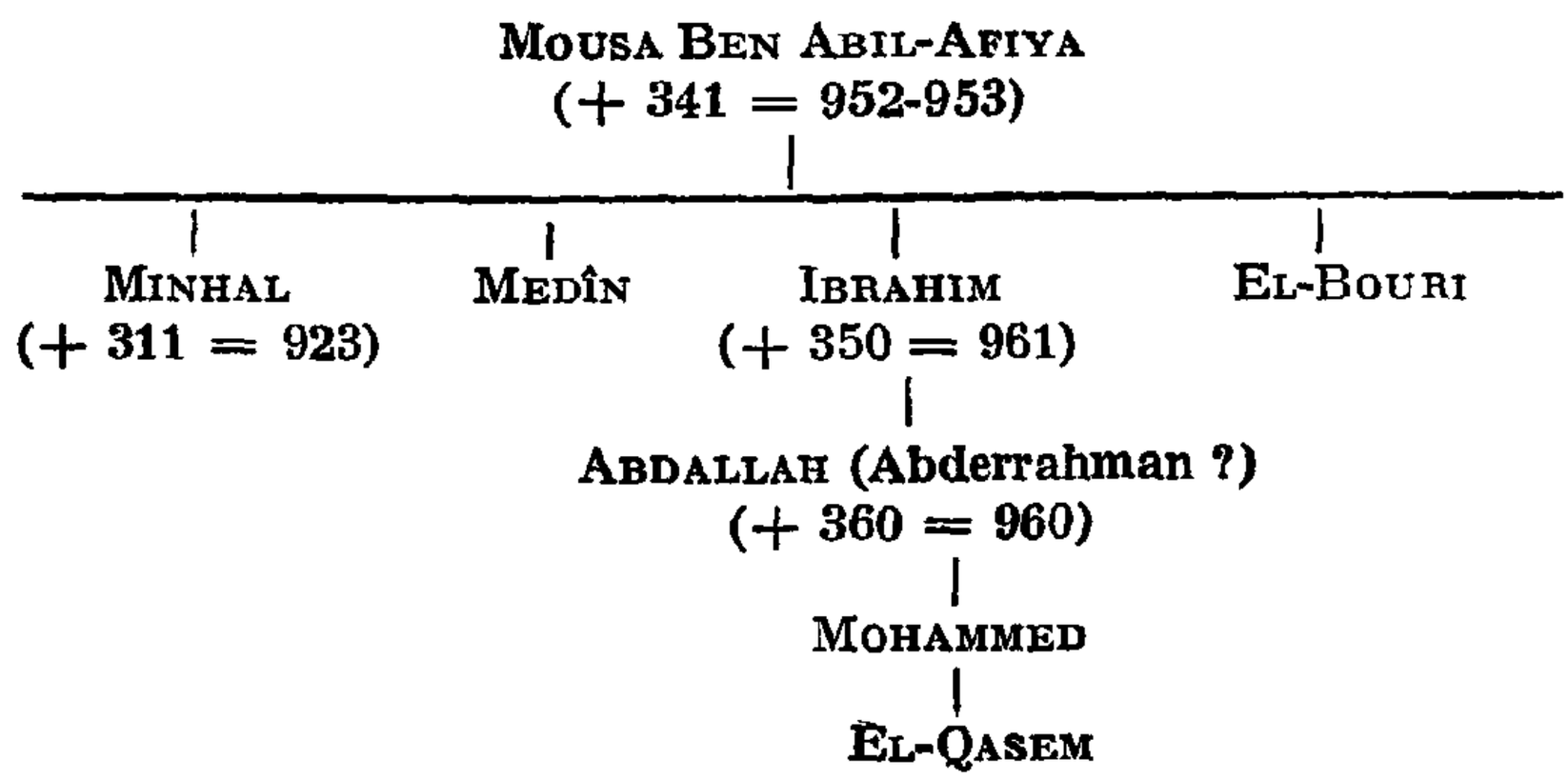
Prise de Fès. — Mousa ben Abil-Afiya était sous l'autorité des chiïtes Obeïdites. Dès l'arrestation d'El-Hasan El-Hajjam par Hamed ben Hamdan et à l'appel de ce

1. *Fahç Ez-Zâd.*

dernier, il se hâta d'accourir. Il pénétra sur la Rive des Qaraouiïn, dont il s'en empara, puis attaqua la Rive des Andalous, dont il finit également par se rendre maître. Les deux villes soumises, il donna à Hamed ben Hamdan l'ordre d'amener El-Hasan El-Hajjam : « Par mon fils Minhal, je le tuerai ! » dit-il. Mais Hamed regrettait son geste : il temporisait avec Mousa, reculant au lendemain l'exécution de son ordre, parce qu'il lui répugnait de verser publiquement le sang des descendants du Prophète.

A la nuit noire il se rendit auprès d'El-Hasan, le débarrassa de ses chaînes et lui rendit la liberté. El-Hasan se laissa glisser du haut du rempart, mais il se brisa une jambe en tombant sur le sol ; il se traîna péniblement jusqu'à la Rive des Andalous, où il se cacha : il mourut trois jours après sa chute. C'était en 313 (J.-C. 925). Hamed ben Hamdan, menacé de mort par Ibn Abil-Afiya pour ne pas lui avoir livré El-Hajjam, s'enfuit à Mehediya.

GÉNÉALOGIE DES BENI ABIL-AFIYA
(ZÉNÈTES MIKNASA).



Le règne d'El-Hasan El-Hajjam avait été de deux ans environ.

La dynastie idrisite tomba à Fès et sur son territoire ; désormais le Maroc appartiendra tantôt aux Obeïdites,

maîtres de la Tunisie, tantôt aux Merouanites, maîtres de l'Espagne ; les Idrisites se relèveront dans le Rif, comme nous le verrons bientôt. Fès et ses territoires revinrent à Ibn Abil-Afiya, dont la puissance s'étendit également à plusieurs autres régions du Maghreb ; il fut proclamé par les tribus et les cheikhs. Ainsi que nous l'avons dit, il était lui-même sous l'autorité des chiïtes, dont il était en quelque sorte le représentant au Maghreb.

Expulsion des Idrisites par Mousa ben Abil-Afiya, qui les poursuit et va les assiéger à Hajar en-Nesr. — Devenu le maître de Fès et du Maroc, Mousa ben Abil-Afiya voulut se débarrasser des Idrisites : il les expulsa de leurs maisons et les chassa des territoires qu'ils occupaient, comme Chella, Arzila, etc. Les Idrisites allèrent se réfugier tous à la citadelle de Hajar en-Nesr [1], dépossédés de leur royaume et bannis de la capitale fondée par leur ancêtre.

Cette citadelle, bâtie par Mohammed ben Ibrahim ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris, était un château-fort inexpugnable, dont le sommet se perdait dans les nuages. Mousa ben Abil-Afiya vint la bloquer étroitement, résolu à exterminer complètement ses ennemis ; mais les chefs résistèrent à sa volonté : « Tu veux donc anéantir et faire disparaître du Maroc la famille du Prophète ? lui dirent-ils. C'est un acte que nous désapprouvons et que nous ne te laisserons pas accomplir ! » Mousa recula devant ces paroles : il partit pour Fès, laissant à son caïd Aboul-Fath Et-Tsouli le soin de poursuivre le siège, avec une troupe de mille cavaliers pour enlever aux Idrisites toute liberté de mouvement. C'était en 317 (J.-C. 929).

Mousa ben Abil-Afiya s'empare de la région et de la ville de Tlemcen. — A son retour de Hajar en-Nesr, Mousa

1. Les Rochers des Vautours.

ben Abil-Afiya séjourna quelque temps à Fès. Il y tua le gouverneur de la Rive des Andalous, Abdallah ben Thaalaba ben Moharib Ben Abboud El-Azdi, et le remplaça par son frère Mohammed ben Thaalaba ; celui-ci fut destitué peu après et reçut pour successeur Taoual ben Abi Yézid, qui se maintint jusqu'à la chute de Mousa ben Abil-Afiya à Fès. Le gouvernement général du Maroc fut donné par Mousa à son fils Médîn ben Mousa ben-Abil-Afiya, dont la résidence fut fixée à la Rive des Qaraouiïn.

Mousa ben Abil-Afiya se porta ensuite sur Tlemcen en l'an 319 (J.-C. 931) ; il s'en empara, enlevant ainsi cette ville et sa région à la domination d'El-Hasan ben Abil-Aïch, descendant de Souleïman ben Abdallah, frère d'Idris Ier. El-Hasan s'enfuit à Melilla, ville des îles situées non loin de la Moulouïa ; il s'y fortifia en faisant bâtir une citadelle.

De Tlemcen, Mousa marcha sur la ville de Nekour, s'en empara également, puis il vint bloquer la citadelle occupée par El-Hasan : il lui en reconnut la possession après quelque temps de siège ; c'était en Chaaban 320 (J.-C. août 932).

Mousa repartit alors pour Fès : il avait conquis les pays et les contrées et soumis à ses ordres les deux Maghreb, c'est-à-dire le Maroc et l'Algérie.

(*Page* 82.)

Mousa ben Abil-Afiya répudie la souveraineté des Chiïtes pour celle des Beni Merouan ; conséquences de cet acte. — A la nouvelle du déclin des Idrisites et de la menace de leur effondrement prochain, l'Omeyyade Abderrahman En-Naçer, souverain d'Espagne, avait caressé l'espoir de s'emparer du Maroc et avait mis la main sur Ceuta, arrachant la ville aux Beni Içam, qui la gouvernaient au nom

des Idrisites. Mousa ben Abil-Afiya étant devenu le maître du Maghreb, En-Naçer lui demanda de reconnaître sa suzeraineté et lui promit en retour toutes sortes de faveurs. Mousa, cédant à des sollicitations multiples, accepta ses offres ; il répudia les Chiïtes et fit proclamer En-Naçer sur les chaires de son territoire.

Le souverain de Tunisie, Obeïdallah El-Mehdi, apprit ces événements : il dirigea rapidement contre Mousa, à la tête de dix mille cavaliers, son général Homeïd ben Içliten [1] El-Miknasi, gouverneur de Tahart, le propre neveu de Mçala ben Habbous dont il a été parlé plus haut [2].

Défaite de Mousa par les Obeïdites. — Les deux hommes se rencontrèrent dans les environs de Msoun et se firent la guerre. La lutte restait indécise, quand Homeïd, attaquant de nuit l'armée de Mousa, la mit en déroute; Mousa s'enfuit sur le territoire des Tsoul, à Aïn Ishaq, et s'y fortifia. Homeïd marcha sur Fès, d'où le fils de Mousa, Medîn, s'enfuit à son approche pour aller rejoindre son père. Homeïd entra dans la ville ; il y nomma pour gouverneur un homme de son armée, Hamed ben Hamdan El-Hamadani, puis il repartit pour la Tunisie. Le but qu'il poursuivait au Maroc était atteint. C'était en 321 (J.-C. 933).

La défaite de Mousa ben Abil-Afiya, suivie de la fuite de Fès de son fils Medîn et de l'arrivée au gouvernement de la ville de Hamed ben Hamdan, avait relevé le courage des Idrisites assiégés à Hajar en-Nesr. Ils devinrent agressifs contre Aboul-Fath Et-Tsouli [3], s'avancèrent contre lui, lui livrèrent bataille, le battirent et dispersèrent ses troupes : le champ libre s'étendait devant eux ; ils avaient

1. Le texte imprimé porte, par erreur, *Içlit.*
2. Cf. *suprà*, p. 50.
3. Aboul-Fath Et-Tsouli, caïd de Mousa ben Abil-Afiya, était chargé du blocus de Hajar-en-Nesr. Cf. *suprà*, p. 56.

rompu le blocus de la citadelle où ils étaient enfermés depuis quatre ans.

Révolte d'Ahmed ben Beker El-Joudhami : Fès repasse sous la souveraineté de Mousa ben Abil-Afiya et des Mérouanites. — Le gouvernement de Fès fut exercé au nom des Chiïtes par Hamed ben Hamdan jusqu'à la mort d'Obeïdallah El-Mehdi en 322 (J.-C. 934). A la faveur de ce dernier événement Ahmed ben Beker ben Abderrahman ben Sahl El-Joudhami se révolta contre Hamed, le tua et envoya sa tête à Mousa ben Abil-Afiya ; il lui fit également amener son fils, que Mousa dirigea sur Cordoue auprès d'Abderrahman En-Naçer.

Mousa ben Abil-Afiya était redevenu le maître du Maroc et la souveraineté des Merouanites était rétablie dans le pays.

Le général obeïdite Meïsour marche sur le Maroc. — A ces nouvelles, le souverain de Tunisie, Aboul-Qasem, fils et successeur d'Obeïdallah El-Mehdi, dirigea rapidement sur le Maroc son caïd Meïçour El-Khaççi (l'eunuque), qui arriva en 323 (J.-C. 935). Mousa ben Abil-Afiya, redoutant la rencontre, s'enferma dans sa forteresse d'Alkaï. Meïsour marcha sur Fès, dont il entreprit le siège ; quelques jours après, Ahmed ben Beker sortit de la ville en le proclamant et lui offrit des cadeaux précieux avec une grosse somme d'argent. Meïsour prit les cadeaux et l'argent, puis il arrêta Ahmed ben Beker, le fit garrotter et l'envoya à Mehediya.

Cette perfidie de Meïsour révolta contre lui la population de Fès, qui lui ferma les portes et se donna pour chef Hasan ben Qasem El-Louati. Meïsour assiégea la ville sept mois ; la longueur du siège commençant à leur peser, les habitants demandèrent la paix. Meïsour exigea le versement de six mille dinars, la livraison de peaux tannées,

de tapis de prière, d'outres à eau et d'articles d'ameublement, la reconnaissance par écrit d'Aboul-Qasem-le-Chiïte, la frappe de la monnaie au nom de ce dernier et sa proclamation sur les chaires. Ces conditions étant acceptées, Meïsour confirma dans ses fonctions de gouverneur Hasan ben Qasem El-Louati, puis il s'éloigna de Fès.

Hasan exerça le gouvernement de la ville jusqu'au retour d'Ahmed ben Beker, revenu de Mehediya libre et respecté ; il se désista du pouvoir en sa faveur ; c'était en 341 (J.-C. 952-953). Le gouvernement de Hasan ben El-Qasem à Fès avait été de dix-huit ans.

Ainsi parle l'auteur du *Qirtâs*. D'après Ibn Khaldoun, Ahmed ben Beker El-Joudhami, parti de Tunisie en 335 (J.-C. 946-947) et venu à Fès, y aurait séjourné à la faveur d'un déguisement, puis aurait attaqué brusquement le gouverneur, Hasan ben Qasem El-Louati, qui lui aurait abandonné le pouvoir. Dieu en sait davantage.

Guerre entre Meïsour et Mousa ben Abil-Afiya ; défaite et mort de Mousa. — La paix faite avec les habitants de Fès, Meïsour se porta contre Ibn Abil-Afiya, finit par le battre après plusieurs combats et fit prisonnier son fils El-Bouri ben Mousa ben Abil-Afiya, qu'il exila à Mehediya : Mousa fut refoulé du Maroc jusque dans les territoires de la Moulouia et d'Outat et plus loin, dans les régions sahariennes. Meïsour repartit alors pour Kairouan.

« Ce furent les Idrisites, dit Ibn Abi Zara, qui menèrent surtout la lutte dans la guerre entre Meïsour et Ibn Abil-Afiya : ils luttèrent en effet contre lui jusqu'à ce qu'ils l'eurent chassé vers le Sahara, et s'emparèrent de presque toutes ses possessions, en se réclamant de l'autorité chiïte. Ibn Abil-Afiya, fugitif, ne cessait de se déplacer dans le Sahara et aux confins des territoires qui lui restaient, de la ville d'Akersif à celle de Nekour, quand il fut tué près de la Moulouïa, en l'année 341 (J.-C. 952-953) ; une autre

version, donnée par El-Bernousi, le fait périr en 328 (J.-C. 939-940). »

D'après Ibn Khaldoun, Mousa ben Abil-Afiya serait revenu du Sahara au Maroc, où il aurait récupéré ses anciennes possessions, et aurait donné pour gouverneur à la Rive des Andalous Abou Yousef ben Moharib El-Azdi ; c'est ce dernier qui aurait fait une ville de cette même Rive, jusqu'alors composée de maisons fortes. Mousa se serait ensuite, en 325 (J.-C. (936-937), porté sur Tlemcen, dont il se serait emparé. Le pouvoir d'Ibn Abi-Afiya se serait alors consolidé au Maroc ; son territoire aurait touché à celui de Mohammed ben Khazr, roi des Maghraoua et souverain du Maghreb central. Les deux hommes auraient fait proclamer sur leurs possessions la souveraineté des Omeyyades. Dieu en sait davantage.

Successeurs de Mousa ben Abil-Afiya.

Fin de l'histoire des Beni Abil-Afiya. — « Mousa ben Abil-Afiya eut pour successeur son fils Ibrahim, qui, à sa mort, en 350 (J.-C. 961), laissa le pouvoir à son fils Abdallah, ou encore Abderrahman ben Ibrahim ben Mousa ben Abil-Afiya ; à la mort de ce dernier, en 360 (J.-C. 971), le pouvoir échut à son fils Mohammed. C'est sous le règne de Mohammed que tomba, en 363 (J.-C. 973-974), la dynastie des Beni Abil-Afiya.

« Un historien de cette dynastie donne pour successeur à Mohammed ben Abdallah ben Ibrahim ben Mousa ben Abil-Afiya son fils, El-Qasem ben Mohammed, l'adversaire des Lemtouna [1]. Il soutint la lutte contre eux, mais il finit par être vaincu et tué par Yousef ben Tachfin, qui détruisit au Maroc la descendance de Mousa ben Abil-Afiya.

« Le règne de cette dynastie avait été de cent quarante

1. Les Almoravides. Cf. *infrà* p. 149.

ans, de l'an 305 (J.-C. 917-918) à l'an 445 (J.-C. 1053-1054) » (Ibn Abi Zara).

Il convient de remarquer qu'il s'était maintenu à Fès, ainsi qu'on l'a vu, jusqu'à l'arrivée de Meïçour El-Khaççi, et sur les confins du pays jusqu'au règne des Lemtouna. Dieu en sait davantage.

ÉPHÉMÉRIDES
(LE FAUX PROPHÈTE HAMIM EL-GHOMARI)

(*Page* 83.)

An 299, *mercredi*, 29 *Chaoual* (*J.-C.* 18 *juin* 912). — Eclipse totale de soleil, après la prière de l'après-midi [1]; le disque du soleil disparut tout entier, les étoiles brillèrent dans le ciel, la plupart des muezzins firent, dans les mosquées, l'appel à la prière du soir [2]; la lumière reparut ensuite pendant vingt minutes environ, puis tomba.

An 303 (*J.-C.* 915-916). — Troubles révolutionnaires en Tunisie, au Maghreb et en Espagne, où sévit une famine terrible, rappelant celle de 260 (J.-C. 873-874). Une grande mortalité s'ensuivit, telle qu'on n'arrivait pas à enterrer les morts.

An 305 (*J.-C.* 918). — Des incendies détruisirent les marchés de Fès, de Tahart, capitale des Zenata, de Cordoue et les faubourgs des Miknasa au Sud [3] de l'Espagne; ils se produisirent tous au mois de Chaoual (17 mars-14 avril). L'année 305 fut appelée l'Année du Feu.

An 307 (*J.-C.* 919-920). — Abondance extrême [4] et grande épidémie de peste en Tunisie, au Maghreb et en

1. Litt. : après la prière du *Açr*, qui est dite vers quatre heures du soir en juin.
2. Litt. : après la prière du Maghreb, ou du coucher du soleil.
3. Litt. : *Jaouf*.
4. *Rekhâ* : bon marché de la vie, abondance ; opposé à *Ghelâ*, cherté de la vie, famine.

Espagne. A Fès, le vent soufflant en tempête arracha les arbres et démolit les maisons ; les habitants firent pénitence, ne sortirent plus des mosquées et abandonnèrent plusieurs pratiques honteuses.

An 313 (*J.-C.* 925). — Hamim se lève dans les montagnes des Ghomara en se disant prophète.

Les Ghomara, dit Ibn Khaldoun, se trouvaient dans un état profond d'ignorance et d'éloignement de la loi coranique, parce qu'ils vivaient dans un pays retiré, loin des centres pratiquants. Hamim ben Mannallah, de la tribu des Mjaksa, se déclara prophète chez eux ; son nom patronymique était Abou Mohammed ; celui de son père, Mannallah, était Abou Ikhlef.

Hamim se manifesta dans la montagne qui porte son nom, le Jebel Hamim, près de Tétouan. Groupant autour de lui un grand nombre d'adeptes des Ghomara et faisant croire à sa qualité de prophète, il imposa un code de lois et de rites et composa un coran qu'il récitait dans sa langue [1].

Les pratiques rituelles comportaient deux prières par jour, l'une au lever, l'autre au coucher du soleil ; chaque prière comportait trois inflexions du corps et on se prosternait sur le sol, l'intérieur des mains appliqué sur le visage. Après la formule *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu,* récitée dans leur langue, le coran des adeptes de Hamim prescrivait l'invocation suivante : « Délivre-moi des péchés, ô Toi qui laisses les yeux regarder les choses du monde ! Tire-moi du péché, ô Toi qui as tiré Jonas du ventre du poisson et Moïse du Nil ! [2] ». On disait ensuite, pendant les inflexions du corps : « Je crois en Hamim et en son père Abou Ikhlef Mannallah. Sauve-moi, protège mon esprit, ce qui est à l'intérieur de ma poitrine et ce qu'entourent

1. Les Ghomara parlaient le berbère.
2. Litt. : *de la mer.*

mon sang et ma chair ! Je crois en Talia, tante de Hamim et sœur d'Abou Ikhlef Mannallah ! » Puis on se prosternait contre le sol.

Talia était une devineresse et une magicienne. Hamim était lui-même surnommé l'Inventeur [1] ; sa sœur Dabbou était, comme Talia, une devineresse et une magicienne qu'on invoquait dans les guerres et dans les temps de disette.

Hamim imposa à ses adeptes le jeûne du lundi et celui du jeudi jusqu'à midi [2], celui du vendredi, le jeûne de dix jours en Ramadhan et de deux jours en Chaoual. L'inobservance voulue du jeûne du lundi entraînait l'abandon d'une aumône de trois taureaux ; pour celui du jeudi, l'aumône était de deux taureaux.

En matière d'impôts, on prélevait la dîme sur toutes choses.

Hamim supprima le pèlerinage, les ablutions et le lavage après les rapports sexuels. Il autorisa la viande de truie, « le Coran de Mahomet, disait-il, n'ayant interdit que la viande de porc ». Il interdit de manger le poisson s'il n'était égorgé, les œufs et la tête de quelque animal que ce fût.

Le souverain d'Espagne, Abderrahman En-Naçer, envoya contre lui une armée ; la rencontre eut lieu au Qçar des Maçmouda, dans les environs de Tanger : Hamim fut tué avec ses partisans et son cadavre crucifié dans ce même Qçar ; sa tête fut envoyée à En-Naçer à Cordoue. Les survivants du parti de Hamim revinrent à l'islamisme. Ces événements datent de l'an 315 (J.-C. 927).

Ibn Khaldoun ajoute que le fils de Hamim, Aïsa, jouit après lui d'une grande considération chez les Ghomara.

An 327 (*J.-C.* 938-939). — Une brume épaisse couvrit, pendant cinq jours, le sol du Maroc : la lumière du soleil

1. *El-Mouftari.*
2. Litt. : *jusqu'au moment du Dhouhr,* vers une heure du soir.

était interceptée et on ne distinguait, sur le sol, que l'emplacement des deux pieds. On fit pénitence, on distribua des aumônes et Dieu dissipa le brouillard. Cette année fut appelée l'Année de la Brume.

An 339 (*J.-C.* 950-951). — Forte grêle ; chaque grêlon pesait une livre [1]. Plusieurs oiseaux et animaux sauvages et domestiques furent tués, de même que de nombreuses personnes ; les arbres furent brisés et les récoltes détruites. Ce fléau survint après une période de sécheresse intense et de disette générale.

An 342 (*J.-C.* 953-954). — Autre forte grêle, sans égale de mémoire d'homme ; elle tua les animaux et détruisit les récoltes ; l'eau arriva en torrents énormes sur tout le territoire du Maghreb ; le tonnerre grondait avec un fracas terrible, accompagné d'éclairs aveuglants. Cela dura quelques jours. Le peuple s'adressa à Dieu et ses prières furent exaucées.

La même année, il y eut une forte bourrasque de vent, qui démolit les constructions.

An 344 (*J.-C.* 955-956). — C'est l'année de la grande épidémie de peste qui sévit au Maghreb et en Espagne et qui emporta presque toute la population.

A cette date vivait encore le cheikh Abou Saïd El-Miçri, connu sous le nom d'Abou Selhama, l'un des plus grands saints du Maghreb ; son tombeau est célèbre, près du gué d'El-Hadhar, sur le bord de la mer ; il est surmonté d'un magnifique mausolée, merveilleusement décoré de sculptures et de mosaïques aux tons divers. « A la tête du tombeau du cheikh Abou Selhama, dit Abou Abdallah Mohammed El-Arbi El-Fasi dans la *Mirat el-Mahâsin*, il y avait

1. Litt. : un *retal*.

une plaque[1] dorée portant l'inscription suivante : *Voici les trois tombes parmi lesquelles Dieu a caché celle du cheikh Abou Saïd qui fut surnommé Abou Selhama; il mourut en* 340 *et quelques* (J.-C. 950 ?). Cette plaque fut arrachée et emportée par les chrétiens, venus un jour débarquer à cet endroit. Le chiffre qui manque dans la date de la mort était porté sur la plaque, mais je l'ai oublié ; il n'allait pas au delà de sept ». Dieu en sait davantage.

RESTAURATION ET CHUTE DES IDRISITES

(*Page* 84.)

Les Idrisites reprennent le pouvoir dans le Rif. — Le nouveau règne des Idrisites dans le Rif ne fut pas indépendant ni souverain, comme il l'avait été auparavant à Fès et dans le reste du Maroc. Ils étaient vassaux des vainqueurs du Maroc, c'est-à-dire tantôt des Chiïtes, souverains de Tunisie, tantôt des Merouanites, souverains d'Espagne.

On se rappelle le partage de l'empire du Maroc par les fils d'Idris II à la mort de leur père et sur l'instigation de leur grand'mère Kenza. On se souvient que le Rif était échu à Omar ben Idris et que celui-ci avait lutté contre ses frères El-Qasem et Aïsa, dont il avait joint les deux commandements au sien. Les territoires du Rif étaient depuis lors restés aux mains des descendants d'Omar ben Idris, qui se les transmettaient de père en fils.

A la chute de leur dynastie à Fès, sous les coups de Mousa ben Abil-Afiya, les Idrisites se retirèrent chez leurs cousins du Rif et se fortifièrent, comme on l'a vu, dans la citadelle de Hajar en-Nesr. Mousa ben Abil-Afiya ayant été rejeté dans le Sahara par Meïsour El-Khaççi arrivé de Tunisie, les Idrisites s'établirent dans le Rif : ils y exer-

1. *Vel* planchette : *loûh*.

cèrent le pouvoir, tantôt au nom des Chiïtes, tantôt au nom des Merouanites, jusqu'à la chute définitive de leur dynastie au Maroc.

El-Qâsem Kennoûn.

(*Page* 85.)

Gouvernement d'El-Qâsem Kennoûn ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris. — Après la fuite de Mousa ben Abil-Afiya dans le Sahara devant le caïd Meïsour, le gouvernement du Maroc passa à deux frères germains, El-Qasem surnommé Kennoûn, et Ibrahim, fils de Mohammed ben El-Qasem ben Idris et frères d'El-Hasan El-Hajjam dont il a été parlé plus haut. Les Idrisites s'accordèrent à proclamer El-Qâsem.

Celui-ci régna sur le Maroc, à l'exception de Fès ; il s'établit à la citadelle de Hajar en-Nesr. Il exerça le pouvoir au nom des Chiïtes jusqu'à sa mort en 337 (J.-C. 948-949). Il eut pour successeur, son fils Aboul-Aïch.

Aboul-Aïch Ahmed ben El-Qasem Kennoun.

Proclamation des Omeyyades d'Espagne. — Aboul-Aïch était un homme de piété, de bravoure et de générosité ; à ces qualités il joignait celles d'un homme de savoir : il connaissait la vie et l'histoire des rois et des hommes, ainsi que l'origine des tribus arabes et berbères ; dans la famille d'Idris, il était connu sous le nom d'Ahmed El-Fadhel.

Aboul-Aïch penchait pour les Merouanites : en prenant la succession de son père, il rompit avec la suzeraineté obeïdite sur tout le territoire de son commandement et fit proclamer le souverain d'Espagne, Abderrahman En-Naçer, dont il fit prononcer le nom au prône sur toutes les chaires. Il fut lui-même reconnu dans tout le Maroc jusqu'à Sijlamasa.

L'immense majorité de la population du Maroc aimait les descendants d'Idris ; les préférant à tous autres, ils profitaient immédiatement de chaque occasion qui s'offrait de les porter au pouvoir.

Abderrahman En-Naçer met la main sur le Maroc, où il ruine l'autorité d'Aboul-Aïch. — On vient de voir qu'Aboul-Aïch avait prêté serment de fidélité à Abderrahman En-Naçer et qu'il avait fait proclamer son nom sur les chaires ; Abderrahman En-Naçer lui demanda alors l'abandon de Tanger, qu'il voulait joindre à Ceuta, dont il s'était emparé auparavant : Aboul-Aïch refusa d'évacuer la ville. En-Naçer dirigea contre lui sa flotte et son armée. Assiégé, serré de près et sentant qu'il n'était pas en mesure de lutter contre lui, Aboul-Aïch se plia à la volonté de son adversaire et abandonna Tanger. Il se fixa avec les Idrisites, ses frères et cousins, dans la ville d'El-Baçra et à Arzila (où il régna), sous l'autorité suprême et reconnue d'En-Naçer.

Cependant En-Naçer faisait passer ses caïds et ses troupes d'Espagne au Maroc, pour combattre les tribus berbères ennemies des Idrisites et chercher à les attirer : il apportait l'aide de ses soldats à celles qui étaient faibles, secourait de son argent celles qui étaient miséreuses. Il finit par soumettre la plus grande partie du Maroc et par se faire reconnaître des tribus berbères et zénètes du pays ; son nom fut proclamé sur toutes les chaires de Tahart à Tanger, sauf toutefois à Sijlamasa, qui reconnut à cette époque Mounadir El-Berberi.

La population de Fès fut une de celles du Maroc qui prêtèrent serment de fidélité à En-Naçer : il lui donna pour gouverneur Mohammed ben El-Kheïr El-Maghraoui. Celui-ci était l'un des rois les plus puissants et les plus réputés des Zénètes, le plus fidèle pratiquant des Omeyyades et le plus noble des chefs par la pureté de ses intentions. Les Zénètes Beni Ifren et Maghraoua tenaient le pouvoir

des Omeyyades, dont ils étaient les soutiens ; ce droit au commandement leur avait été reconnu par Othman ben Affan, qui l'avait donné à leur ancêtre Çaoulat ben Ouzemmar El-Maghraoui, dont il avait reçu la visite et qu'il avait lui-même converti à l'islamisme, ainsi qu'on l'a vu plus haut dans l'histoire de la conquête [1]. Mais Dieu en sait davantage ; il resta partout dans la descendance des Zénètes sous la souveraineté des Omeyyades. De même, les berbères Cenhaja détenaient le pouvoir de la famille d'Ali ben Abi Taleb.

Mohammed ben El-Kheïr exerça un an environ le gouvernement des deux villes de Fès. Il partit ensuite en Espagne pour la guerre sainte, laissant comme intérimaire à Fès son cousin Ahmed ben Abi Bekr ben Ahmed ben Othman ben Saïd Ez-Zenati, celui-là même qui a bâti en 344 (J.-C. 955-956), ainsi qu'on l'a déjà vu, le minaret de la mosquée des Qaraouiïn [2].

En 347 (J.-C. 958), le gouvernement de Tanger et de ses environs fut donné par En-Naçer à Yala ben Mohammed El-Ifreni, qui vint s'y établir à la tête des tribus d'Ifren et y commanda en maître.

Aboul-Aïch part en Espagne pour la guerre sainte. — Devant les conquêtes d'En-Naçer au Maroc, Aboul-Aïch prit en haine son titre de souverain du pays : il demanda par écrit à En-Naçer, à Cordoue, l'autorisation de partir pour la guerre sainte ; cette autorisation lui fut accordée. En-Naçer fit construire un *Qçar* partout où il devait faire étape, d'Algésiras à la frontière, *Qçar* qu'il fit munir des tapis, du mobilier, des vivres et des boissons nécessaires ; il accorda une somme de mille dinars par journée d'hospitalité. Ces ordres furent exécutés : d'Algésiras à la frontière, Aboul-Aïch fit trente étapes.

1. Cf. Vol. I de la traduction, p. 173.
2. Cf. *suprà*, p. 43.

Il tomba à l'ennemi en 348 (J.-C. 959), dans un combat contre les Francs.

El-Hasan ben Kennoun.

(*Page* 86.)

Débuts de son règne. — En partant en Espagne pour la guerre sainte, Aboul-Aïch laissa l'intérim de son commandement à son frère El-Hasan ben Kennoun ; le vrai nom de Kennoun était El-Qasem ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris.

El-Hasan ben Kennoun devait être le dernier roi idrisite au Maroc ; il exerça constamment le pouvoir pour le compte et au nom des Merouanites jusqu'au jour où survinrent les événements qui vont suivre.

Arrivée de Tunisie au Maroc du général obeïdite Jaouhar le Chiïte ; il s'empare du pays. — A la nouvelle de la conquête du Maroc par En-Naçer et apprenant que toutes les tribus berbères et zénètes de ce pays avaient rejeté son autorité pour celle des Omeyyades, le calife des Chiïtes, El-Mouezz lidinallah Maadd ben Ismaïl El-Obeïdi, devant la gravité de la situation, dirigea sur le Maroc son général Jaouhar ben Abdallah Er-Roumi, connu sous le nom d'El-Katib, à la tête d'une puissante armée comprenant 20.000 cavaliers Ketama, Cenhaja, etc. ; il lui donna l'ordre de parcourir et de soumettre le pays et d'y renverser les chefs de révolte, en opérant avec la dernière énergie.

Jaouhar partit de Kairouan en 347 (J.-C. 958). Yala ben Mohammed El-Ifreni, seigneur de Tanger et lieutenant [1] d'En-Naçer au Maroc, apprit la marche : il rassembla les tribus zénètes, se porta au devant de lui et l'atteignit près

1. *Khalifa.*

de Tahart. Les combats entre les deux adversaires furent acharnés. Jaouhar recourut alors à l'argent et distribua des sommes aux chefs des Ketama ; ceux-ci lui répondirent du meurtre de l'émir des Zénètes, Yala ben Mohammed. Une troupe décidée de chefs et de guerriers Ketama marcha sur lui en pleine bataille et le tua ; ils apportèrent sa tête à Jaouhar, qui leur marqua sa joie par le don d'une forte somme d'argent. La tête de Yala fut envoyée par son ordre à El-Mouezz et promenée dans Kairouan.

D'après Ibn Khaldoun, Yala ben Mohammed se serait porté rapidement au devant de Jaouhar et lui aurait fait acte de soumission et prêté serment de fidélité ; Jaouhar aurait agréé ses paroles, puis il l'aurait fait assassiner.

Beni Ifren et Zenata se séparèrent après la mort de leur chef ; ils reconstituèrent leur royaume un certain temps après, avec son fils Yeddou ben Yala ben Mohammed El-Ifreni.

Jaouhar marcha ensuite sur Sijlamasa, où régnait Mohammed ben El-Fath ben Mimoun ben Midrar, connu sous le nom de Chaker Lillah.

On se souvient que Chaker Lillah avait revendiqué le pouvoir suprême et qu'il s'était donné le titre d'Emir des Croyants [1]. Il fit frapper monnaie en son nom, avec la devise : « Que soit louée la puissance de Dieu ! » Cette monnaie, dite Chakirite, était parfaitement de bon aloi. Chaker était sunnite ; il professait le rite malékite, à l'encontre de ses ancêtres, qui appartenaient au rite çofrite.

Jaouhar mit le siège devant Sijlamasa, qu'il emporta d'assaut. Chaker s'enfuit : revenu dans la ville deux ou trois jours après sous un déguisement, il fut reconnu, arrêté et amené à Jaouhar. Celui-ci le fit charger de fers

1. Cf. Vol. I de la traduction, p. 246-247.

et l'emmena prisonnier jusque sous les murs de Fès, après avoir écrasé les garnisons et les armées çofrites.

Il établit son camp devant Fès en 349 (J.-C. 960) et attaqua la ville de tous les côtés ; le siège durait depuis près de quinze jours quand Ziri ben Manad Eç-Cenhaji réussit à escalader de nuit les remparts et pénétra à l'intérieur. La place fut emportée d'assaut. Les assaillants tuèrent beaucoup de monde et arrêtèrent le gouverneur d'En-Naçer, Ahmed ben Abi Bekr Ez-Zenati ; ils pillèrent la ville, massacrèrent ses défenseurs et ses cheikhs, firent prisonniers les habitants, démolirent les remparts et commirent des atrocités. L'entrée de Jaouhar à Fès eut lieu le jeudi 20 Ramadhan 349 (J.-C. 13 novembre 960), dans la matinée [1].

Jaouhar se mit ensuite à parcourir le pays, tuant les gouverneurs des Merouanites, faisant des captifs, s'emparant de territoires et de forteresses. Trente mois durant il gouverna le Maroc. Il parvint jusqu'à l'Océan Atlantique, où il pêcha des poissons qu'il expédia à son souverain El-Mouezz dans des cruches d'eau.

Quand il prit le chemin du retour, les territoires étaient soumis, les populations massacrées, les défenseurs tués ; l'autorité des Merouanites était abolie ; celle des Obeïdites était rétablie et leur nom était proclamé sur toutes les chaires du Maghreb.

Jaouhar arriva à Mehediya, capitale d'El-Mouezz lidinallah, emmenant avec lui l'émir de Fès, Ahmed ben Abi Bekr El-Ifreni, quinze cheikhs de la même ville et l'émir de Sijlamasa, Mohammed ben Abil-Fath. Il les fit entrer dans la ville dans des cages de bois portées à dos de chameau, avec sur la tête de hauts bonnets de laine ornés de cornes. Les prisonniers furent promenés en Tunisie et sur

1. *Dahoua* : au moment du *dhouhâ*, vers 9 heures du matin.

les marchés de Kairouan ; ramenés ensuite à Mehediya, ils y moururent en prison.

(*Page* 87.)

Bologguîn ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji Ech-Chiï arrive de Tunisie au Maroc : El-Hasan ben Kennoun se range de son côté. — L'émir El-Hasan ben Kennoun avait été l'un de ceux qui avaient prêté serment de fidélité aux Obeïdites lors de l'écrasement du Maroc par Jaouhar. Après le départ de Jaouhar pour la Tunisie en 349 (J.-C. 960), il rejeta l'autorité des Obeïdites pour celle des Merouanites. Mais, s'il proclama En-Naçer et ensuite son fils El-Hakam El-Mostançir, ce ne fut pas par attachement pour eux, mais par crainte, en raison de la proximité de leur pays avec le sien.

La situation se maintint ainsi jusqu'au jour où l'émir Bologguîn ben Ziri ben Manad Eç-Çenhaji arriva de Tunisie au Maroc pour venger son père[1] : il massacra et extermina les Zenata et s'empara du Maroc tout entier ; il y abolit l'autorité des Omeyyades, dont il tua les gouverneurs, et, de même que l'avait fait Jaouhar avant lui, il imposa à toute la population la souveraineté d'El-Mouezz Maadd ben Ismaïl.

El-Hasan ben Kennoun, seigneur de la ville d'El-Baçra, fut le premier de ceux qui se hâtèrent de le reconnaître, de le proclamer et de l'aider dans la lutte contre les gouverneurs des Merouanites ; il le fit ouvertement et en y mettant toute son énergie.

Cette nouvelle mit la haine au cœur d'El-Hakam El-Mostançir, le souverain d'Espagne. Bologguîn ben Ziri parti pour la Tunisie, il dirigea contre le révolté son caïd Mohammed ben El-Qasem ben Tamlas, à la tête d'une

1. Ziri ben Manad, père de Bologguîn, avait été tué par les Zenata en 971 et sa tête avait été expédiée au calife de Cordoue.

forte armée, et fit transporter d'Algésiras à Ceuta équipements et approvisionnements au complet : c'était en Rabi I 362 (J.-C. décembre 972-janvier 973).

El-Hasan partit pour le combattre à la tête des tribus berbères et le rencontra dans les environs de Tanger à l'endroit dit Fahç des Beni Maçrakh. Des combats violents s'engagèrent : Mohammed ben El-Qasem ben Tamlas subit de fortes pertes et lui-même fut tué. Les survivants de son armée coururent s'enfermer à Ceuta, d'où ils adressèrent à El-Hakam une demande de secours.

Mandant alors son général en chef Ghaleb, son affranchi, homme d'une grande réputation, célèbre pour la vivacité de son esprit, son énergie et son habileté, El-Hakam lui remit de fortes sommes d'argent, des troupes nombreuses et d'abondants approvisionnements et lui donna l'ordre d'aller combattre et déloger de leurs repaires les Idrisites : « Va ! Ghaleb, lui dit-il en prenant congé de lui ; mais tu ne devras revenir ici vivant que si tu es victorieux, sinon la mort seule pourrait être ton excuse ! Ne lésine pas avec l'argent : sers-t'en largement et on te suivra ! »

Le général omeyyade Ghaleb débarque au Maroc ; les Idrisites sont exilés en Espagne. — Ghaleb partit de Cordoue à la fin de Chaoual 362 (J.-C. juillet-août 973).

Pris de crainte à la nouvelle de son arrivée prochaine, El-Hasan ben Kennoun abandonna El-Baçra et fit transporter de cette ville à la citadelle de Hajar en-Nesr, près de Ceuta, son harem, ses trésors et tout ce qu'il possédait ; il prit cette citadelle comme le repaire où il se fortifierait.

Ghaleb prit la mer à Algésiras avec pour point de direction le Qçar des Maçmouda. El-Hasan ben Kennoun l'y rejoignit à la tête des contingents berbères et le combattit quelques jours. Ghaleb distribua alors de l'argent aux chefs de son adversaire, leur fit des promesses, excita leurs

convoitises, si bien que ces chefs se détachèrent d'El-Hasan, à qui il ne resta plus que son escorte et ses hommes.

Devant cet état de choses, El-Hasan alla se fortifier à Hajar en-Nesr. Il y fut suivi par Ghaleb, qui l'assiégea avec toutes ses troupes et le coupa de toutes communications avec l'extérieur. Le général ayant reçu en renfort d'El-Hakam, le 1er Moharrem 363 (J.-C. 2 octobre 973), les Arabes de l'empire qui se trouvaient en Espagne et les soldats des frontières, le siège redoubla de rigueur. El-Hasan lui demanda l'*aman* pour sa personne, sa famille, ses biens et ses hommes ; il s'offrit à descendre de la citadelle et à accompagner Ghaleb à Cordoue, où il établirait sa résidence. Celui-ci souscrivit à cet arrangement : El-Hasan vint se livrer à lui avec sa famille, ses biens et ses hommes et rendit la citadelle, dont le général prit possession.

Ghaleb délogea de leurs repaires tous les descendants d'Ali qui se trouvaient sur le sol du Maroc ; il les expulsa de leurs territoires, ne laissant dans le pays aucun de leurs chefs.

Marchant sur Fès, il occupa cette ville, où il nomma deux gouverneurs : Mohammed ben Abi Ali ben Qechchouch à la Rive des Qaraouiïn et Abdelkerim ben Thaalaba à la Rive des Andalous. Fès devait rester désormais au pouvoir des Omeyyades jusqu'à son occupation par Ziri ben Atiya El-Maghraoui.

Ghaleb avait foulé le sol du Maroc tout entier et avait installé des gouverneurs partout ; partout il avait aboli la souveraineté des Obeïdites et restauré celle des Omeyyades. Il reprit le chemin de l'Espagne, emmenant El-Hasan ben Kennoun et tous les rois idrisites : parti de Fès avec eux à la fin de Ramadhan 363 (J.-C. juin 974), il alla prendre la mer à Ceuta et débarqua à Algésiras, où il s'arrêta. De là il fit porter à son souverain El-Hakam El-Mostançir Billah une lettre dans laquelle il lui annonçait son arrivée et celle des descendants d'Ali qu'il emmenait.

A la réception de cette lettre, El-Hakam ordonna à la population de se porter au devant des troupes. Il monta à cheval et alla de sa personne à leur rencontre avec un cortège immense de hauts personnages de l'empire. Le jour de l'entrée à Cordoue fut un jour mémorable : c'était le 1er Moharrem 364 (J.-C. 21 septembre 974).

El-Hasan ben Kennoun salua El-Hakam. Celui-ci s'approcha de lui, lui pardonna et lui confirma l'*aman* ; il lui fit donner ainsi qu'à ses hommes de riches dotations, leur distribua des vêtements d'honneur et les fit porter sur le registre des pensions : ils étaient sept cents braves qui en valaient sept mille.

El-Hasan reçut Cordoue pour lieu de résidence. Il vécut en paix et dans le bien-être avec sa famille, sous la protection d'El-Hakam, jusqu'à l'arrivée des événements que nous allons raconter.

(*Page* 88.)

Rupture entre El-Hakam et El-Hasan ben Kennoun ; celui-ci part pour l'Orient. — El-Hasan ben Kennoun et sa suite restèrent ainsi à Cordoue sous la protection de l'Omeyyade El-Hakam El-Mostançir Billah ; cela dura jusqu'en 365 (J.-C. 975-976).

El-Hasan possédait un bloc d'ambre d'un genre merveilleux et de grandes dimensions qu'il avait trouvé sur le bord de la mer au temps où il régnait sur le Maroc et qu'il avait aplani. Il s'en servait comme de coussin et d'accoudoir. L'émir des croyants El-Hakam, apprenant la chose, lui réclama formellement ce bloc pour le joindre à ses trésors. El-Hasan refusa de le donner. L'émir le disgracia et lui enleva tous ses biens, y compris le bloc d'ambre.

Ce bloc devait rester au trésor des Omeyyades jusqu'au jour où l'Idrisite Ibn Hammoud s'empara du royaume d'Espagne ; entré à Cordoue, où il s'établit dans la cita-

delle, il trouva le bloc, qui toujours d'un aspect magnifique s'était conservé à travers les temps et avait fini par revenir aux mains de ses propriétaires, les descendants d'Ali.

El-Hasan reçut d'El-Hakam après sa disgrâce l'ordre de quitter Cordoue avec sa famille et de partir pour l'Orient. Il s'embarqua à Almeria à destination de Tunis en 365 (J.-C. 975-976). En bannissant les Idrisites, El-Hakam voulait se débarrasser d'eux et libérer le trésor des frais de leur entretien que lui reprochait son peuple.

El-Hasan et sa suite allèrent s'établir à Fostat auprès du calife des Chiïtes, El-Aziz Billah Nizar ben El-Mouezz l'Obeïdite. Les Obeïdites avaient en effet à cette époque conquis cette ville et y avaient transféré le siège de leur califat.

El-Aziz Nizar accueillit et combla d'égards les Idrisites ; il promit à El-Hasan de le rétablir sur son trône et de le venger de ceux qui lui avaient arraché le royaume de ses ancêtres.

Retour d'El-Hasan ben Kennoun au Maroc ; ce qu'il advint de lui jusqu'à son meurtre ; fin des Idrisites. — Le séjour d'El-Hasan ben Kennoun à Fostat auprès d'El-Aziz Nizar se prolongea jusqu'au début de l'année 373 (J.-C. 983) ; à cette époque l'Omeyyade Hicham El-Mouayyad Billah régnait en Espagne.

El-Hasan reçut de Nizar un acte écrit lui abandonnant la souveraineté au Maroc. Le gouverneur de Tunisie, Bologguîn ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji, auprès de qui il s'était alors rendu et qui avait ordre de lui fournir des troupes, lui donna une armée de trois mille cavaliers.

El-Hasan ben Kennoun lança cette armée sur le Maroc ; les tribus berbères s'étant empressées de venir se placer sous ses ordres [1], il se mit à exercer ouvertement le pouvoir en son nom personnel.

1. *Cf. infrà*, p. 85.

A la nouvelle de ces événements, le chambellan de Hicham El-Mouayyad, El-Mançour ben Abi Amer, qui dirigeait les affaires de l'empire, envoya contre lui à la tête d'une forte armée son cousin le vizir Aboul-Hakam Amr ben Abdallah, connu sous le nom d'Askellaja, qu'il chargea de rétablir la situation sur tout le territoire du Maroc. Celui-ci alla prendre la mer ; débarqué à Ceuta, il en sortit pour aller faire la guerre à El-Hasan, qu'il réussit à cerner. Après quelque temps de siège, le vizir reçut un gros renfort de troupes qui lui envoyait El-Mançour ben Abi Amer sous les ordres de son fils Abdelmalek.

El-Hasan se sentit perdu ; voyant la situation sans issue, il sollicita l'*aman* pour sa personne et demanda à passer en Espagne, comme cela avait eu lieu la première fois. Aboul-Hakam lui fit une réponse rassurante et adressa une lettre à son cousin El-Mançour pour le mettre au courant des faits : il reçut l'ordre de le faire diriger en hâte sur Cordoue sous bonne garde ; le vizir obéit. Lorsque El-Mançour apprit l'arrivée prochaine d'El-Hasan, il ne confirma pas l'*aman* donné par son cousin ; il le fit assassiner en cours de route par un émissaire, qui lui apporta sa tête ; le cadavre d'El-Hasan fut enterré sur place. Cet événement eut lieu en Joumada I 375 (J.-C. 19 septembre-18 octobre 985).

Le vent des descendants d'Ali cessa de souffler au Maroc ; leur groupe se dispersa, leur dynastie tomba. Les Idrisites se dispersèrent dans les tribus du Maroc ; ils se virent dans l'obligation de se cacher, si bien qu'ils en vinrent à ne plus revendiquer leur origine chérifienne et qu'ils menèrent une vie de bédouins.

Cette situation dura jusqu'au déclin de la dynastie Omeyyade en Espagne. Deux hommes de la famille d'Idris se trouvaient dans ce pays, où ils avaient pénétré mêlés aux

Berbères qui y vivaient : c'étaient El-Qasem et Ali, fils de Hammoud ben Meïmoun ben Ahmed ben Ali ben Obeïdallah ben Omar ben Idris.

Ils s'acquirent une réputation de bravoure et d'héroïsme ; favorisés par les circonstances, ils virent leur situation grandir peu à peu et finirent par hériter du califat d'Espagne détenu jusqu'alors par les Omeyyades ; l'histoire de ces événements dépasserait le cadre de notre ouvrage.

Au moment du meurtre d'El-Hasan ben Kennoun, un vent violent se leva qui emporta son manteau : on ne le retrouva jamais.

On dit que cet homme était grossier, dur et sans pitié. Quand il capturait un ennemi, un voleur ou un brigand de grand chemin, il le faisait précipiter du haut de sa citadelle de Hajar en-Nesr au moyen d'une pièce de bois : en un clin d'œil le malheureux arrivait sur le sol, les os brisés.

Selon Ibn Abi Zara, le règne des Idrisites au Maroc avait été de 203 ans moins deux mois environ, depuis la proclamation d'Idris ben Abdallah le jeudi 7 Rabi I 172 (J.-C. 15 août 788) jusqu'au meurtre d'El-Hasan ben Kennoun en Joumada I 375 (J.-C. 19 septembre-18 octobre 985). Leur autorité s'étendit du Sous ultérieur à la ville d'Oran ; ils eurent pour capitale Fès et ensuite El-Baçra. Ils furent exposés aux coups de deux grandes puissances, celle des Obeïdites de Tunisie et celle des Omeyyades d'Espagne.

Arrivés presque au faîte du califat, ils retombaient sous l'effet de leur misère et de leur manque d'autorité. Leur empire, à son apogée, s'étendait jusqu'à Tlemcen ; quand l'adversité s'abattait sur eux et qu'ils déclinaient, il ne dépassait pas El-Baçra, Arzila et Hajar en-Nesr : il en fut ainsi jusqu'à leur chute définitive.

ÉPHÉMÉRIDES DE 355 A 380
(J.-C. 966-990)

(*Page* 89.)

An 355 (*J.-C.* 966). — Une violente bourrasque déracina les arbres, démolit les maisons et tua du monde.

Le 18 Rajab, dans la nuit du lundi au mardi (J.-C. 29-30 juin), il parut en mer un météore lumineux ayant la forme d'une énorme colonne debout et dont l'éclat de la lumière illumina la nuit ; cette nuit ressembla à celle du Destin : la lumière était presque aussi intense que celle du jour.

Le même mois, il y eut éclipse des feux du ciel : éclipse de lune dans la nuit du 14 (J.-C. 5-6 juillet), éclipse de soleil à son lever le 28 (J.-C. 20 juillet).

An 361 (*J.-C.* 971-972). — Sauterelles au Maroc.

An 362 (*J.-C.* 972-973). — Entrée des Maghraoua au Maroc, où ils règnent en maîtres ; cette année est dite année de Loqman el-Maghraoui.

Mort du cheikh, le jurisconsulte, le noble et saint Abou Meïmouna Darras ben Ismaïl ; c'est lui qui a introduit pour la première fois à Fès la *Moudaououana* de Sahnoun. Er-Rechati place sa mort en 357 (J.-C. 968), peut-être avec raison.

An 377 (*J.-C.* 987-988). — Sauterelles dans tout le Maghreb.

An 378 (*J.-C.* 988-989). — Inondations ; toutes les rivières du Maghreb débordèrent.

An 379 (*J.-C.* 989-990). — Vent d'est au Maghreb ; il dura six mois et fut suivi d'une grande peste et de maladies nombreuses.

An 380 (*J.-C.* 990). — Dieu bénit Ses serviteurs et les récoltes furent au Maghreb d'une abondance extrême ; le blé, trop abondant, ne trouvait pas d'acheteurs, et les cultivateurs et propriétaires le laissaient debout dans les champs sans le moissonner, à cause de son bon marché.

DYNASTIES ZÉNÈTES

LES ZÉNÈTES

Maghraoua et Beni Ifren.

(*Page* 89.)

Avant d'étudier la dynastie des Maghraoua, il importe de préluder à son histoire en donnant quelques renseignements préliminaires.

Nous dirons donc que cette dynastie ne régna pas au Maroc et à Fès en toute indépendance, mais qu'elle fut vassale des Omeyyades d'Espagne.

Les Maghraoua et les Beni Ifren formaient deux des plus grandes tribus zénètes. Maghraoua et Ifren étaient des frères germains, fils d'Içliten, fils de Mesra, fils de Zakia, fils d'Oursik, fils d'El-Debdit, fils de Zana l'ancêtre des Zenata.

Le droit des Maghraoua au commandement. — On a déjà vu dans l'histoire de la conquête que le chef des Maghraoua à cette époque, Çaoulat ben Ouzemmar, avait été fait prisonnier par les Compagnons du Prophète, qui l'avaient envoyé au calife Othman ben Affan ; celui-ci l'avait converti à l'islamisme et lui avait donné le commandement de sa tribu ; suivant une autre version, Çaoulat serait allé librement et de lui-même faire acte de soumission à Othman ben Affan ; celui-ci l'aurait comblé d'égards et investi de

son commandement [1]. Cette heureuse initiative de Çaoulat valut à sa famille la considération de sa tribu des Maghraoua et des autres Zénètes.

A la mort de Çaoulat, le pouvoir passa successivement par voie d'héritage à son fils Hafç ben Çaoulat, à Khazr ben Hafç ben Çaoulat et à Mohammed ben Khazr.

C'est contre ce dernier qu'Idris ben Abdallah partit en campagne à Tlemcen ; Mohammed ben Khazr se soumit à lui et accepta sa souveraineté ; Idris entra avec lui à Tlemcen, où il organisa toutes choses et bâtit la mosquée, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

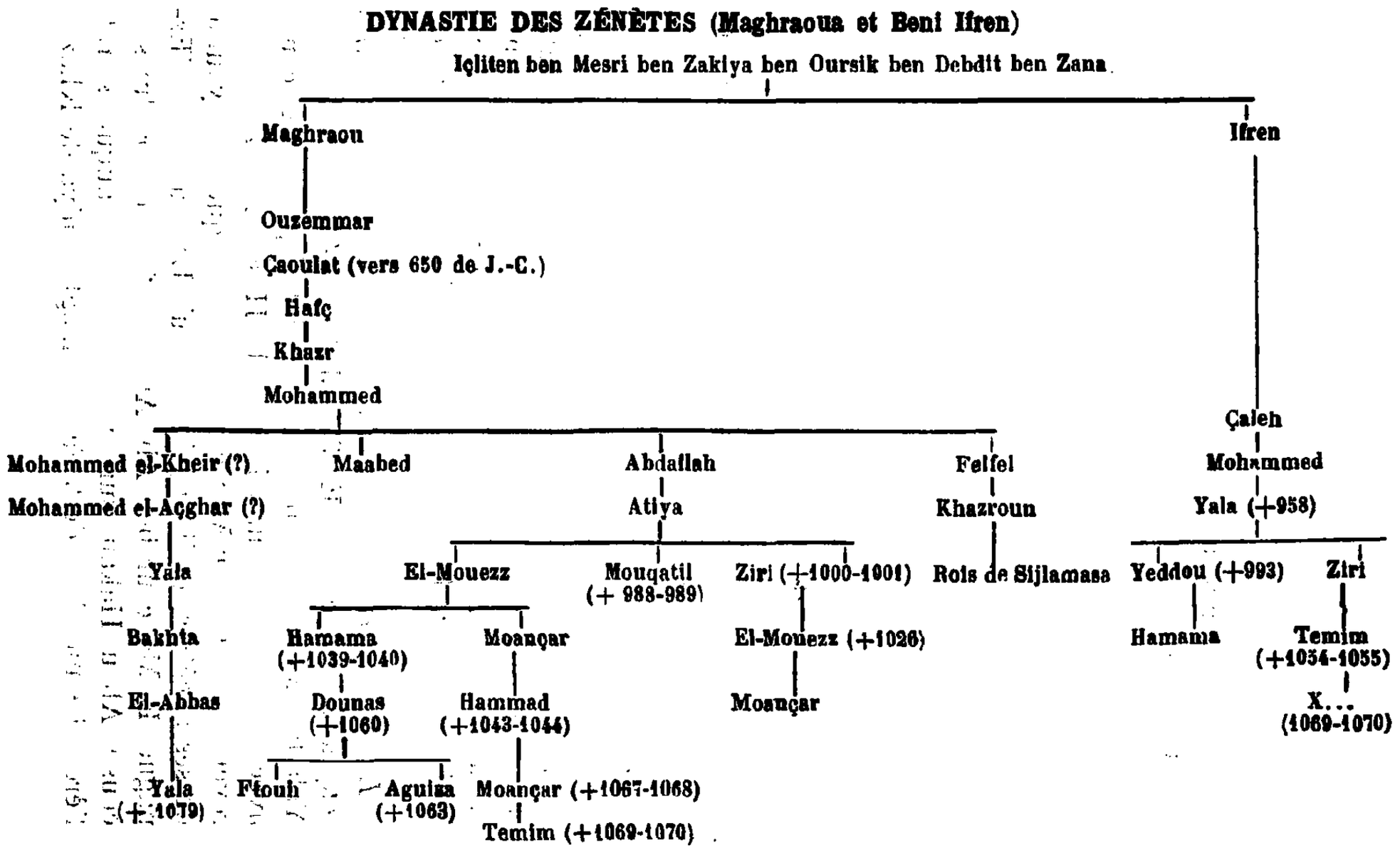
Les descendants de Mohammed ben Khazr se transmirent de père en fils le commandement qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres. Au début du IVe siècle (J.-C. 913), cette famille comptait quatre frères qui tous étaient des chefs hautement considérés dans leurs tribus respectives : Mohammed ben Khazr, Abdallah ben Khazr, Maabed ben Khazr et Felfel ben Khazr. Leur histoire se rattache à celle des califes chiïtes de Tunisie et des Merouanites d'Espagne, mais il serait aussi long que déplacé d'en retracer l'histoire.

Les Maghraoua et les Beni Ifren, refoulés par Bologguîn, s'enfuient à Ceuta. — En 369 (J.-C. 979-980), Bologguîn ben Ziri ben Manad Eç-Çenhaji, successeur des Obeïdites à la souveraineté en Tunisie, marcha contre le Maroc et vint assiéger les deux villes de Fès, dont il tua les gouverneurs : Mohammed ben Abi Ali ben Qechchouch, gouverneur de la Rive des Qaraouiïn, et Abdelkerim ben Thalaba, gouverneur de la Rive des Andalous [2] ; il les remplaça par Mohammed ben Amer El-Miknasi.

Les rois zénètes, Beni Khazr El-Maghraouiïn et Beni

1. Cf. Vol. I de la traduction, p. 173.
2. Cf. *suprà*, p. 75.

DYNASTIE DES ZÉNÈTES (Maghraoua et Beni Ifren)



Mohammed ben Çalah El-Ifreniïn, s'enfuirent devant lui et se retirèrent tous à Ceuta ; Mohammed ben El-Kheïr, de la famille de Khazr, passant la mer, alla demander du secours à El-Mançour ben Abi Amer. Celui-ci leur accorda une armée qu'il mena en personne jusqu'à Algésiras et dont il donna le commandement à Jafar ben Ali ben Hamdoun pour faire la guerre à Bologguîn Eç-Cenhaji ; il fit passer Jafar de l'autre côté du détroit, après lui avoir donné cent charges d'argent.

Les rois zénètes se joignirent au général et les troupes se rangèrent en bataille sur le plateau de Ceuta.

Bologguîn Eç-Cenhaji arriva pour les combattre ; mais, gravissant les montagnes de Tétouan, il découvrit du sommet des hauteurs l'armée des Zenata et celle des Andalous sur le plateau de Ceuta : il n'avait jamais vu de forces aussi imposantes et on prétend qu'à leur aspect il prononça ces paroles : « C'est là une vipère qui nous menace de sa gueule ! » Et il revint sur ses pas.

Passant par la ville de Baçra, où se trouvait une garnison andalouse et qui formait alors une forte agglomération, il la détruisit. Il se porta ensuite contre les Berghouata, sur le territoire de la Tamesna, leur fit la guerre sainte et tua leur roi, Aïsa ben Abil-Ançar. Il s'empara du Maroc tout entier et y fit disparaître l'autorité des Omeyyades.

Les Beni Ifren, partisans des Idrisites, subissent le contrecoup de leur défaite. — En 373 (J.-C. 983-984), Yeddou ben Yala ben Mohammed ben Çaleh El-Ifreni prit fait et cause avec son peuple pour l'Idrisite El-Hasan ben Kennoun, revenu de Fostat au Maroc pour y revendiquer le royaume de ses ancêtres, et il se joignit à lui. Le souverain d'Espagne, El-Mançour ben Abi Amer, dirigea contre lui son cousin Aboul-Hakam, surnommé Askellaja, auquel se rallièrent les membres de la famille maghraouiya de Khazr :

Mohammed ben El-Kheïr El-Açghar, Khazroun ben Felfel ben Khazr et les deux fils de Atiya ben Abdallah ben Khazr, Mouqatil et Ziri ; tous les autres Maghraoua firent de même. Ils aidèrent Aboul-Hasan Askellaja à assiéger El-Hasan ben Kennoun et on se souvint que celui-ci finit par demander l'*aman* pour sa personne [1].

Askellaja marcha ensuite sur Fès, où il entra ; il se rendit maître de la Rive des Andalous en 375 (J.-C. 985-986) et y fit faire le prône au nom des Omeyyades. La Rive des Qaraouiïn, gouvernée au nom des Chiïtes par Mohammed ben Amer El-Miknasi, résista jusqu'en 376 (J.-C. 986-987) ; à cette date elle fut attaquée et emportée d'assaut par Abou Biyach et le prône y fut fait également au nom des Omeyyades : Mohammed ben Amer El-Miknasi fut arrêté et tué. Telle est la version du *Qirtâs*.

Les Maghraoua, partisans des Omeyyades, arrivent au pouvoir. — D'après Ibn Khaldoun, « El-Mançour ben Abi Amer donna le Maroc, après le départ d'Askellaja, au vizir Hasan ben Ahmed ben Abdelouadoud Es-Salami et lui accorda tout pouvoir sur les hommes et les biens du pays ; il fit partir le vizir en 376 (J.-C. 986-987) en lui recommandant de favoriser les Maghraoua et surtout les deux fils d'Atiya, Mouqatil et Ziri, en raison de leur franc ralliement et de la sincérité de leur fidélité aux Merouanites ; par contre, il le stimula contre Yeddou ben Yala El-Ifreni, froid envers eux et qui avait soutenu El-Hasan ben Kennoun.

« Arrivé sur le territoire de son commandement, le vizir Hasan ben Abdelouadoud s'établit à Fès et administra le pays avec la plus heureuse habileté ; les Maghraoua se groupèrent autour de lui.

« Mouqatil ben Atiya étant mort en 378 (J.-C. 988-989),

1. Cf. *suprà*, p. 77-78.

son frère Ziri ben Atiya hérita du commandement des tribus vivant dans la campagne, il fit preuve envers le vizir Hasan ben Abdelouadoud de fidélité dans son service et de savoir-faire dans ses rapports avec lui. Mandé à Cordoue par El-Mançour ben Abi Amer, il reçut le meilleur accueil à son arrivée et sa situation grandit. Il reçut, à son retour au Maroc, l'ordre de faire la guerre à Yeddou ben Yala El-Ifreni. Il marcha contre lui avec le vizir Ibn Abdelouadoud, mais ils furent vaincus ; le vizir lui-même fut tué.

« Le commandement du Maroc et de Fès fut alors donné par El-Mançour à Ziri ben Atiya. Cet événement eut lieu en 381 (J.-C. 991-992). »

C'est là un résumé tiré de l'histoire d'Ibn Khaldoun. Mais plus loin le même auteur donne une version contradictoire et nous nous étendrons bientôt sur les faits en question : il appartiendra alors au lecteur de se prononcer entre les deux versions. Dieu en sait davantage.

ZIRI BEN ATIYA EL-MAGHRAOUI

Débuts de son règne.

(*Page* 91.)

Ziri ben Atiya asseoit son pouvoir à Fès et dans le Maroc. — Le nom complet de ce personnage est Ziri ben Atiya ben Abdallah ben Khazr El-Maghraoui ; (son grand-père), Abdallah, était l'un des quatre frères [1] de la famille de Khazr.

Ziri ben Atiya prit le commandement des Zenata, en 360 (J.-C. 970-971), dit l'auteur du *Qirtâs*. Il proclama au Maroc la souveraineté de Hicham El-Mouayyad Billah et de son chambellan El-Mançour ben Abi Amer, après la disparition du pays de la dynastie des Idrisites et de celle des Beni Abil-Afiya El-Miknasiïn.

Il commença par battre les peuples de la campagne, puis il régna sur les deux villes de Fès après Askellaja et Abou Biyach. Entré à Fès en 377 (J.-C. 987-988), il y fixa sa résidence et fit d'elle sa capitale administrative ; son autorité s'établit sur le Maroc, son pouvoir et sa puissance s'accrurent et sa situation grandit. Dans tout cela, il agissait comme vassal des Merouanites, souverains d'Espagne.

Conquête de l'Algérie.

Le Cenhaji Aboul-Bahar s'étant révolté en Algérie contre El-Mançour ben Abi Amer, Ziri s'empare de ses Etats. — Aboul-Bahar ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji avait rejeté l'autorité des Chiïtes pour se ranger du côté des Meroua-

1. Cf. p. 82.

nites ; il agissait ainsi à l'encontre de son neveu Mançour ben Bologguîn ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji, émir de Tunisie, qui servait la cause des Chiïtes. Il s'était emparé de Mehediya, de Tunis, de Cherchel [1], de Tlemcen, d'Oran, de Chelif et de nombreuses régions du Zab, avait fait faire le prône au nom d'El-Mouayyad et de son chambellan El-Mançour ben Abi Amer et avait fait porter aux Merouanites sa proclamation de fidélité ; cela se passait en l'an 377 (J.-C. 987-988).

A la nouvelle de sa proclamation par Aboul-Bahar, El-Mançour ben Abi Amer lui donna le commandement des territoires qu'il occupait et lui envoya en même temps des cadeaux, des vêtements d'honneur et une somme de quarante mille dinars. Aboul-Bahar prit l'argent et les cadeaux et gouverna ses territoires au nom des Merouanites : deux mois environ après, il rejeta leur souveraineté et revint aux Obeïdites.

Cette volte-face irrita El-Mançour : il investit Ziri ben Atiya du commandement des territoires d'Aboul-Bahar et lui donna l'ordre d'aller le combattre.

Ziri ben Atiya se porta de Fès contre lui, à la tête de troupes innombrables de Zenata et autres tribus. Aboul-Bahar s'enfuit devant lui et alla rejoindre son neveu, Mançour ben Bologguîn, en abandonnant ses territoires. Ziri ben Atiya occupa Tlemcen et tous les autres pays détenus par son adversaire. Son autorité s'étendit désormais au Maghreb, du Sous ultérieur au Zab.

Il fit porter la nouvelle de sa victoire à El-Mançour ben Abi Amer, à qui il envoya des cadeaux considérables, entre autres deux cents chevaux magnifiques, cinquante chameaux coureurs très rapides, mille boucliers en peau de buffle [2], plusieurs charges d'arcs en bois dur [3], des chats

1. Le texte imprimé porte, par erreur, *Chelchel.*
2. *Lamt.*
3. *Qast ez-zân.*

musqués [1], une girafe, des espèces diverses d'animaux sauvages du Sahara, comme le buffle, etc., mille charges des meilleures dattes de son pays et de nombreuses charges de fins vêtements de laine.

El-Mançour fut content de ces cadeaux et l'en récompensa ; il lui renouvela son titre de commandement du Maroc. C'était en 381 (J.-C. 991).

Ziri ben Atiya séjourna à Fès ; il établit sa tribu aux environs et à proximité de la ville. Il rejeta les Beni Ifren de Fès et des alentours jusque dans la région de Salé, dont ils s'emparèrent, ainsi qu'on le verra plus loin.

Voyage à la cour des Omeyyades.

Ziri ben Atiya se rend en Espagne auprès d'El-Mançour ben Abi Amer. — En 382 (J.-C. 992), Ziri ben Atiya fut mandé à Cordoue par El-Mançour ben Abi Amer. Il laissa le commandement du Maroc par intérim à son fils El-Mouezz ben Ziri avec résidence fixe à Tlemcen, celui de la Rive des Andalous de Fès à Abderrahman ben Abdelkerim ben Thaalaba et celui de la Rive des Qaraouiïn à Ali ben Mohammed ben Abou Ali ben Qechchouch ; il nomma cadi des deux villes le distingué juriste Abou Mohammed Qasem ben Amer El-Asdi.

Il partit alors pour l'Espagne, emportant avec lui des cadeaux aussi riches que nombreux : un oiseau savant qui parlait l'arabe et le berbère, un animal porte-musc, une espèce d'antilope ressemblant à un cheval, des animaux étran ges, deux grands lions enfermés dans deux cages de fer et une grande quantité de dattes énormes de la grosseur de concombres. Il était escorté de six cents esclaves ou hommes de sa tribu, dont trois cents à cheval et trois cents à pied.

1. *Vel* civettes : *Qtoût el-ghâlia*, chats produisant le parfum dit *ghâlia*.

El-Mançour sortit au devant de lui au milieu d'un cortège immense et fit aller à sa rencontre hauts personnages et gens du peuple. Il l'installa au château de Jafar-le-chambellan ; il donna l'ordre de calculer largement ses frais de séjour et de lui rendre les plus grands honneurs. Il l'appela « le Vizir ». Il ne tarda pas à le renvoyer sur son territoire, couvert d'énormes richesses et de vêtements d'honneur précieux, après lui avoir renouvelé son titre de commandement sur le Maghreb et sur tous les territoires dont il s'était emparé.

Mécontentement de Ziri. — Ziri ben Atiya passa la mer et vint débarquer à Tanger. Une fois installé dans la ville, il plaça sa main sur la tête en disant : « Je sais maintenant que tu m'appartiens ! » Et il se mit à mépriser les cadeaux qu'il rapportait de Cordoue ; il prit en dédain le titre de Vizir dont s'était servi El-Mançour envers lui ; un de ses hommes ayant employé ce terme en lui adressant la parole : « Vizir de qui, imbécile ? lui dit-il. Mon seul titre est Emir, fils d'Emir ! Quel homme étrange qu'Ibn Abi Amer avec sa sottise ! Mieux vaut entendre parler d'El-Maïdi [1] que de le voir ! Par Dieu, s'il y avait en Espagne un homme digne de ce nom, El-Mançour ne resterait pas tranquille ; je le lui prouverai moi-même quelque jour ».

Ces paroles de Ziri ben Atiya parvinrent à El-Mançour. Celui-ci fit semblant de ne pas entendre ; il ne modifia pas son attitude à l'égard de Ziri, jusqu'au jour où se produisirent les événements qui seront racontés plus loin.

Tentative d'usurpation du trône par les Beni Ifren.

L'Ifrenite Yeddou ben Yala s'empare de Fès ; il est tué. — On a vu plus haut que les Beni Ifren formaient une des

1. Personnage souvent cité en proverbe.

tribus principales des Zenata. Yeddou ben Yala ben Mohammed ben Çaleh El-Ifreni avait pris le commandement des Beni Ifren après la mort de son père, Yala ben Mohammed, tué par le caïd des Chiïtes, Jaouhar el-Katib, en 347 (J.-C. 958) [1], et avait mis la main sur une grande partie des campagnes du Maroc. Son autorité s'était maintenue jusqu'à l'époque présente.

On se souvient que les Maghraoua avaient refoulé les Beni Ifren jusqu'à Salé et dans ses environs et que les Beni Ifren avaient alors occupé la ville et son territoire.

L'émir Yeddou ben Yala était l'égal de Ziri ben Atiya par la valeur, la distinction et la richesse. El-Mançour ben Abi Amer avait convoqué Ziri ben Atiya à sa cour, comme on vient de le voir ; il voulut agir de même avec Yeddou ben Yala, mais pour le tromper, parce qu'il n'était pas sûr de lui comme il l'était de Ziri. Yeddou ben Yala lui répondit avec mépris : « Quand donc El-Mançour pourra-t-il mener un âne sauvage chez les vétérinaires ? ». El-Mançour le laissa tranquille.

Yeddou ben Yala et Ziri se disputaient le pouvoir au Maroc et il y avait rivalité entre eux. Vainqueur, Yeddou entrait à Fès et y exerçait son autorité ; vaincu, il en était expulsé et Ziri ben Atiya y régnait. Il y eut entre les deux rivaux des guerres où la victoire alla tantôt à l'un, tantôt à l'autre et dont la fréquence finit par lasser la population de Fès.

Lors du départ de Ziri ben Atiya en Espagne, Yeddou ben Yala profita de son absence et, saisissant l'occasion qui s'offrait, marcha sur Fès et emporta d'assaut la Rive des Andalous en Dhoul-Qaada 382 (J.-C. janvier 993) ; il y tua un grand nombre de Maghraoua. Ziri ben Atiya apprit cette nouvelle en débarquant à Tanger : il hâta sa marche et alla camper près de Fès. Des batailles violentes

1. Cf. *suprâ*, p. 71.

et très meurtrières pour les Maghraoua et les Beni Ifren se livrèrent entre les deux émirs. Ziri finit par battre son adversaire et lui arracha Fès de haute lutte ; il le fit mourir dans les tortures et envoya sa tête à El-Mançour ben Abi Amer, à Cordoue. C'était en 383 (J.-C. 993).

Construction d'Oujda.

A la mort de Yeddou ben Yala, le pouvoir au Maroc revint sans conteste à Ziri ben Atiya : il n'eut plus de rival, les rois respectèrent sa force et les relations avec El-Mançour restèrent apparemment correctes.

Il voulut construire une ville pour lui, sa tribu et les chefs de son royaume ; il bâtit donc la ville d'Oujda, l'entoura de remparts, y construisit la qaçba, perça les portes. Il s'y installa avec sa famille et son entourage et y transporta ses biens et ses trésors. Il en fit la capitale de son royaume en raison de sa situation au centre du pays et parce qu'elle était à la limite des deux territoires, le Maroc et l'Algérie. Les fondations furent jetées en Rajab 384 (J.-C. août-septembre 994).

La puissance de Ziri ben Atiya se maintint ferme jusqu'en 380 (J.-C. 990) ; il arriva ensuite ce que nous allons raconter.

RUPTURE ENTRE ZIRI BEN ATIYA ET EL-MANÇOUR BEN ABI AMER; SES CONSÉQUENCES

Causes de la rupture.

(*Page* 92.)

Les rapports se tendirent ensuite entre El-Mançour et Ziri ben Atiya. El-Mançour apprit que Ziri le discréditait,

faisait des insinuations malveillantes sur sa situation et sur la tutelle qu'il imposait à El-Mouayyad et le dénigrait ; il lui supprima le traitement de vizir qu'il lui affectait chaque année, effaça son nom du registre et rompit les relations avec lui.

Résolu à la révolte, Ziri interdit de mentionner dans le prône le nom d'El-Mançour et n'y laissa plus figurer que celui de Hicham El-Mouayyad ; il expulsa ses gouverneurs du Maroc et les contraignit à se réfugier à Ceuta.

Zénètes contre Omeyyades.

L'armée omeyyade vient se concentrer à Tanger. — El-Mançour ben Abi Amer dirigea contre lui son affranchi Ouadheh El-Feta, à la tête d'une puissante armée qu'il renforça de soldats de toutes sortes prélevés sur les garnisons, sans s'arrêter aux motifs d'abstention invoqués ; il dépensa de fortes sommes pour le ravitaillement et l'achat de toutes sortes d'armes et de vêtements.

Ouadheh passa la mer et s'arrêta à Tanger ; son armée grossit de quelques tribus berbères, Ghomara, Cenhaja, etc., qui vinrent le rejoindre et s'engagèrent envers lui à combattre Ziri ben Atiya et les tribus zénètes qui marchaient à ses côtés. Ouadheh leur distribua des vêtements d'honneur et de l'argent. El-Mançour le renforça encore des rois berbères vivant avec lui en Espagne, qui étaient ses partisans et les ennemis de Ziri ben Atiya.

La concentration des troupes terminée, Ouadheh se mit à leur tête et se porta de Tanger sur Fès.

Victoire de Ziri. — Ziri eut connaissance de ces faits ; il marcha de Fès à la rencontre de Ouadheh avec les troupes des Zenata ; les deux armées prirent contact au Ouadi Zadat [1]. La guerre dura trois mois et revêtit un caractère

1. Il y a sans doute une faute d'impression dans le texte ; Ibn Khaldoun et El-Bekri disent que la rencontre eut lieu au Ouadi *Redat*.

d'acharnement tel qu'il faut remonter loin dans l'histoire pour retrouver le pareil : l'armée de Ouadheh fut défaite et presque anéantie. Ouadheh s'enfuit à Tanger, où il entra avec les débris de ses troupes ; il écrivit à El-Mançour pour lui demander des secours.

D'après Ibn Khaldoun, lorsque Ziri ben Atiya se fut porté à la rencontre de Ouadheh, sorti de Tanger, la lutte aurait duré trois mois. Ouadheh aurait gagné ensuite Arzila et Nekour, qu'il aurait tenues sous son autorité. Il y aurait eu entre les deux partis une série de combats ininterrompus. Une nuit, dans les environs d'Arzila, Ouadheh aurait surpris le camp de son adversaire au moment où personne n'y était sur ses gardes : il se serait rué sur les Zénètes et les aurait massacrés.

L'armée omeyyade reçoit des renforts... — El-Mançour vint de Cordoue à Algésiras. Il ordonna à son fils Abdelmalek El-Moudhaffer d'aller combattre Ziri ben Atiya et lui donna, à cet effet, toutes les troupes d'Espagne avec leurs chefs, au point que lui-même resta seul. El-Moudhaffer s'embarqua à Algésiras et vint débarquer à Ceuta.

Levée générale des Zénètes. — Pris de crainte à cette nouvelle, Ziri ben Atiya se mit à faire ses préparatifs en vue de la bataille et adressa à toutes les tribus zénètes un appel de secours : cet appel fut entendu jusque dans les régions de la Moulouïa, de Tlemcen et du Zab et dans toutes les campagnes occupées par les Zenata. Ziri porta les contingents ainsi rassemblés au devant d'Abdelmalek El-Moudhaffer ben El-Mançour ben Abi Amer.

Défaite et fuite de Ziri. — Celui-ci sortit de Tanger à la tête d'une armée innombrable, accompagné de Ouadheh El-Feta. Le contact avec Ziri fut pris sur le Ouadi Mena, dans les environs de Tanger : la guerre fut encore plus

acharnée que la première fois. La bataille s'étant un jour prolongée jusqu'à la nuit, un jeune esclave noir, du nom de Sellam, qui se trouvait dans l'armée zénète et dont le frère avait été tué par Ziri, saisit l'occasion qui s'offrait de venger sa mort : il frappa Ziri de trois coups de sabre à la gorge, sans toutefois atteindre une partie vitale, puis il passa rapidement du côté d'El-Moudhaffer et lui annonça sa mort. El-Moudhaffer crut d'abord à un mensonge, mais, la nouvelle que Ziri était blessé s'étant confirmée, il attaqua l'armée zénète, démoralisée par la blessure de son chef, la rompit et arriva même jusqu'à la garde personnelle de Ziri, qu'il massacra en partie ; le camp de Ziri fut pris en entier : argent, armes, chameaux, chevaux, mulets, vivres, tout tomba aux mains du vainqueur ; les prises dépassèrent toute évaluation.

Ziri s'enfuit près de Miknasa, à l'endroit dit Moudhaïaq el-Haïa, où il forma un camp ; les débris de ses troupes s'étant reformés autour de lui, il projetait de reprendre la lutte contre El-Moudhaffer, quand celui-ci, apprenant la chose, forma dans son armée un corps de cinq mille cavaliers d'élite, dont il donna le commandement à Ouadheh. Cette troupe marcha contre Ziri ben Atiya et attaqua de nuit le camp de Moudhaïaq el-Haïa [1], où les Zénètes se croyaient en sécurité. Elle se rua sur eux avec la plus grande violence : deux mille Maghraoua de marque furent faits prisonniers ; cet événement eut lieu au milieu de Ramadhan 387 (J.-C. 21 septembre 997). Les deux mille prisonniers reçurent l'*aman* d'Abdelmalek El-Moudhaffer, qui leur donna des chevaux et les incorpora dans son armée.

Quant à Ziri ben Atiya, il s'enfuit avec une poignée d'hommes de sa suite et ses cousins. Arrivé à Fès, il se vit fermer les portes devant lui par la population ; on lui remit, à sa demande, ses femmes et ses enfants et, en outre, des

1. « Le défilé du Serpent. »

vivres de route et des animaux de transport. Il prit alors la direction du Sahara et alla camper sur le territoire des Cenhaja. On verra plus loin la suite de son histoire.

La victoire omeyyade.

(*Page* 93.)

Entrée à Fès d'Abdelmalek El-Moudhaffer ben El-Mançour ben Abi Amer ; ce qu'il y fit. — Après la déroute de Ziri ben Atiya et sa fuite de Moudhaïaq el-Haïa vers le Sahara, Abdelmalek leva le camp et se dirigea sur Fès. Il entra dans la ville le samedi, dernier jour de Chaoual 387 (J.-C. 4 novembre 997) ; la population se présenta à lui, heureuse de sa venue, et il la reçut avec de grandes marques de joie.

Abdelmalek annonça la victoire à son père El-Mançour ; sa lettre fut lue sur la chaire de la mosquée d'Ez-Zahra, à Cordoue, et sur toutes les chaires d'Espagne, à l'Est et à l'Ouest. Pour rendre grâces à Dieu, El-Mançour affranchit dix-huit cents esclaves, dont quinze cents hommes et trois cents femmes, et distribua d'abondantes aumônes aux pauvres et aux nécessiteux. Il donna à son fils El-Moudhaffer le commandement du Maroc en lui recommandant la sagesse dans sa politique et la justice ; la lecture de sa lettre fut faite à la mosquée des Qararouiïn le vendredi, dernier jour de Dhoul-Qaada de l'année ci-dessus (J.-C. 4 décembre 997). Ouadheh repartit pour l'Espagne.

Abdelmalek s'établit à Fès ; il l'administra avec une justice qu'on n'avait jamais connue auparavant. Rappelé en Espagne par son père, après un séjour de six mois, il fut remplacé par Aïsa ben Saïd, chef des soldats d'escorte, qui resta en fonctions jusqu'en Çafar 389 (J.-C. janvier-février 999), date à laquelle il fut relevé de tout son commandement au Maroc. Aïsa ben Saïd repartit pour l'Espagne la même année, cédant la place à Ouadheh El-Feta.

Histoire de Ziri : suite et fin.

Au moment où Ziri ben Atiya établit ses campements sur le territoire des Cenhaja, ce peuple était divisé au sujet de son roi Badis ben Mançour ben Bologuîn ben Ziri ben Manad, seigneur de la Tunisie. Ziri envoya des recruteurs chez les tribus zénètes ; les Maghraoua et autres tribus lui ayant fourni de nombreux contingents, il saisit l'occasion qui s'offrait chez les Cenhaja : se jetant sur eux, il pénétra profondément sur leur territoire, défit leurs troupes et entra dans la ville de Tahart ainsi que dans toutes les régions du Zab ; il s'empara également de Tlemcen, de Chélif et d'El-Mesila, proclamant partout la souveraineté d'El-Mouayyad ; il mit le siège devant la ville d'Achir, capitale du pays des Cenhaja.

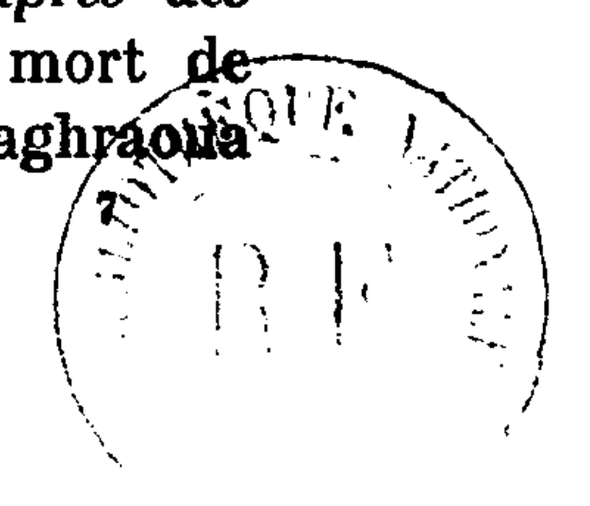
Ziri communiqua par lettre à El-Mançour la nouvelle de ces événements ; il cherchait à rentrer en grâce et s'engageait à fournir des otages et à agir loyalement si son commandement lui était restitué. Mais pendant le siège d'Achir, qu'il attaquait soir et matin, les blessures faites par le nègre s'envenimèrent et il mourut ; sa mort se place en l'an 391 (J.-C. 1000-1001).

LES SUCCESSEURS DE ZIRI BEN ATIYA EL-MAGHRAOUI

El-Mouezz ben Ziri El-Maghraoui.

(*Page* 94.)

La famille de Ziri ben Atiya rentre en grâce auprès des Omeyyades. Chute du califat de Cordoue. — A la mort de Ziri ben Atiya, la famille de Khazr et tous les Maghraoua



proclamèrent, d'un commun accord, son fils El-Mouezz ben Ziri. Le nouvel émir prit en mains leurs affaires ; il abandonna la guerre contre les Cenhaja et fit la paix avec El-Mançour ben Abi Amer, dont il reconnut et proclama la souveraineté. Il suivit cette politique jusqu'à la mort d'El-Mançour ; après la mort de ce dernier, il prêta serment de fidélité à son fils et successeur Abdelmalek El-Moudhaffer et fit proclamer son nom sur les chaires de son pays.

Ouadheh El-Feta ayant été relevé par El-Moudhaffer du commandement de Fès et du reste du Maroc et rappelé en Espagne, El-Mouezz ben Ziri fut appelé à lui succéder à Fès et dans les autres villes et les campagnes du Maroc tout entier : c'était en 393 (J.-C. 1002-1003). Comme condition de son acceptation, il stipula qu'il verserait tous les ans à El-Moudhaffer une certaine somme d'argent et qu'il lui enverrait, en outre, à Cordoue, des chevaux et des boucliers ; de plus, il lui donna en otage son fils Moançar ben El-Mouezz.

Voici le texte de la lettre de commandement :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Que Dieu répande Ses bénédictions sur Notre Seigneur Mahomet et sur sa famille !

« De la part du chambellan El-Moudhaffer, le glaive de l'empire, — empire de l'imam, le calife Hicham El-Mouayyad Billah, émir des Croyants (que Dieu prolonge son règne !), — Abdelmalek ben El-Mançour ben Abi Amer,

« A toute la population des deux villes de Fès et à tout le peuple du Maroc, puisse Dieu les sauver !

« Que Dieu fasse prospérer vos affaires, qu'Il préserve vos personnes et vos coutumes. Louange à Dieu, qui connaît les choses secrètes, pardonne les péchés, manie les cœurs, détient la toute-puissance, crée, ressuscite, agit à Sa volonté, Celui aux ordres de qui nul ne résiste et dont les sentences sont sans recours, Celui même à qui appar-

tiennent le pouvoir et l'autorité, Celui qui détient le pouvoir du bien et du mal ! C'est Lui que nous adorons et c'est de Lui que nous implorons le secours. Lorsqu'Il décide une chose, Il dit seulement : « Sois ! » et la chose est.

« Que Dieu répande Ses bénédictions sur Notre Seigneur Mahomet, roi des prophètes, sur sa famille vénérable et sur tous les prophètes et messagers !

« Salut à vous tous !

« El-Mouezz ben Ziri ben Atiya, puisse Dieu le combler de grâces ! nous a envoyé des messagers et des lettres pour se justifier de faits provoqués par les nécessités du moment et pour demander pardon de fautes qu'a effacées sa belle conduite succédant à son repentir ; le repentir efface la faute et la demande de pardon fait disparaître la tache.

« Lorsque Dieu ordonne une chose, il en facilite l'accomplissement ; mais il est possible que vous détestiez ce qui est cependant pour votre bien. El-Mouezz a promis l'obéissance, le zèle, le maintien ferme de l'autorité, l'octroi de secours et la modicité dans ses exigences à l'égard de la population.

« Nous lui avons donné la direction de vos affaires ; nous l'avons chargé de vous gouverner avec justice, de vous délivrer des œuvres de la tyrannie, de faire régner la prospérité chez vous, d'accueillir celui de vous qui est homme de bien et de pardonner à celui de vous qui est homme de mal, tout en se tenant dans les limites voulues par Dieu — qu'Il soit béni et exalté ! Nous en référons à Dieu là-dessus et Dieu suffit pour témoin.

« Nous avons désigné un de nos hommes de confiance et de nos personnages les plus considérables, le vizir Abou Ali ben Hadhim [1], pour l'assister dans son gouvernement et pour veiller à l'exécution des ordres selon les directives

1. Ibn Khaldoun (éd. Alger, II, p. 48) le nomme *ben Jadhlem*.

voulues ; de notre côté, nous prenons intérêt à vos affaires et nous veillons sur votre situation. Nous lui avons ordonné également de commander aussi bien aux grands qu'aux humbles et de ne pas se contenter de s'en prendre seulement à ces derniers. Croyez à cela et fiez-vous à lui !

« Que le cadi Abou Abdallah rende la justice, son autorité émanant de nous et son pouvoir garanti par le nôtre ! Qu'il ne s'expose pas en Dieu au blâme de la critique ! Tel est d'ailleurs l'esprit dans lequel il a été nommé avec la conviction qu'il s'y conformerait.

« C'est de Dieu que nous implorons le secours et c'est en Lui que nous mettons notre confiance ! Il n'y a pas d'autre dieu que Lui ! [1] ».

A la réception de cette lettre qui lui conférait le commandement du Maroc, à l'exclusion de la région de Sidjlamasa qui appartenait aux Beni Khazroun ben Felfel, El-Mouezz sentit l'ardeur et la gaîté lui revenir ; il nomma ses gouverneurs dans tout le pays et y perçut l'impôt foncier [2]. Son règne s'exerça sans secousses, au milieu de la soumission constante de ses sujets, jusqu'à l'époque de la dislocation de la communauté musulmane et de la chute du califat en Espagne. La situation se troubla dès lors au Maroc ; il en fut ainsi jusqu'à la mort d'El-Mouezz en 417 (J.-C. 1026). Telle est la version d'Ibn Khaldoun.

L'auteur du *Qirtâs* s'exprime en ces termes : « Sous le règne d'El-Mouezz et jusqu'à sa mort en Joumada Ier 422 (J.-C. avril-mai 1031), le Maroc ne cessa de jouir de tous les bienfaits de la paix, de la prospérité, de l'aisance et de la sécurité ». Dieu sait où est la vérité.

Quant au fils d'El-Mouezz, Moançar, il vécut à Cordoue jusqu'à la révolution d'Espagne et à la chute de la dynas-

1. Ibn Khaldoun ajoute au texte de ce message la date : Fait en Dhoulkaada 396.
2. *Kharâj.*

tie des Beni Amer. Il vint alors à Fès rejoindre sa famille et son père.

On lit alors dans la *Qirtâs* qu'en 399 (J.-C. 1008-1009), lors de la mort d'Abdelmalek El-Moudhaffer, El-Mouezz ben Ziri envoya de somptueux cadeaux, dont cinquante chevaux, à son frère et successeur, Abderrahman ben El-Mançour ben Abi Amer. Celui-ci fit mander Moançar, retenu en otage chez lui, à Cordoue, ainsi qu'on l'a vu, au moment où arrivèrent les cadeaux ; il lui donna des vêtements d'honneur de même qu'aux députés qui avaient apporté les cadeaux et le renvoya couvert d'honneurs à son père.

El-Mouezz rassembla alors tous les chevaux qu'il avait et les envoya à Cordoue : leur nombre atteignait le total de neuf cents. C'était le tribut le plus considérable que le Maroc eût jamais fait parvenir en Espagne.

Hamama ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui.

(*Page* 95.)

Heureux débuts du règne de Hamama. — A la mort d'El-Mouezz ben Ziri ben Atiya, le pouvoir échut à son cousin paternel Hamama ben El-Mouezz ben Atiya, que certains historiens donnent à tort comme son fils : c'est une erreur provenant d'une ressemblance de noms.

Hamama régna sur la province de Fès et sur le Maroc. Sa puissance devint considérable : émirs et hommes de droit vinrent à sa cour ; il reçut des députations et les poètes le chantèrent. L'une des causes de l'essor pris par la dynastie des Maghraoua à Fès et dans le Maroc et de son affranchissement de toute souveraineté fut l'effondrement dans la révolution de la dynastie régnante en Espagne. La puissance de Hamama fut telle que nous venons

de le dire jusqu'au jour où il fut en butte à la rivalité d'Aboul-Kemal, dont nous allons parler.

Révolte de l'Ifrenite Aboul-Kemal Temim ben Ziri, qui s'empare de la ville et du territoire de Fès. — Nous avons dit plus haut que les Beni Ifren avaient envahi la région de Salé ; ils l'occupèrent, s'emparèrent de la ville de Chella, puis ils étendirent leur domination jusque sur Tadla et son territoire.

En 424 (J.-C. 1032-1033), leur émir, Aboul-Kemal Temim ben Ziri ben Yala ben Mohammed ben Çaleh El-Ifreni, marcha de Salé sur Fès à la tête des Beni Ifren et de ceux des autres Zénètes qui s'étaient joints à lui.

Hamama se porta à sa rencontre avec les troupes des Maghraoua et de leurs partisans, mais, après une série de combats terribles, il subit une défaite dans laquelle les Maghraoua tombèrent en masse.

Fès et le Maroc tombèrent au pouvoir de Temim. Celui-ci entra dans la ville en Joumada II 424 (J.-C. mai 1033) ; il déclara licite la persécution des Juifs qui s'y trouvaient : plus de six mille furent massacrés et les femmes furent faites captives ; tout ce que possédaient les Juifs de Fès leur fut arraché.

Hamama gagna Oujda, d'où il lança des appels au secours aux tribus fixées dans ces parages, aux Maghraoua, aux Zenata et aux tribus guerrières de la Moulouïa ; allé ensuite à Ténès, il leva encore des contingents chez les Zenata, envoyant ses recruteurs sous les tentes jusque dans toutes les régions de l'Algérie et entretenant des correspondances avec ceux de leurs chefs de guerre qui étaient loin de lui. Il rassembla ainsi des forces énormes avec lesquelles il marcha sur Fès en 429 (J.-C. 1037-1038).

Aboul-Kemal est rejeté sur Chella ; ses campagnes contre les Berghouata. — Aboul-Kemal évacua la ville ; revenu à

Chella, capitale de son royaume, il y resta jusqu'à sa mort, en 446 (J.-C. 1054-1055). Il avait occupé Fès et son territoire pendant cinq ans ; d'après certains auteurs, la durée de cette occupation aurait été de sept ans.

Aboul-Kemal El-Ifreni était un homme dont les traits prédominants du caractère étaient l'ignorance et la dureté, ce qui n'excluait pas une grande rigidité en matière de religion : passionné pour la guerre sainte contre les Berghouata, il fit, jusqu'à sa mort, deux expéditions contre eux chaque année.

En 462 (J.-C. 1069-1070), comme on avait ramené le corps de son fils, tué dans la guerre contre les Almoravides, pour l'enterrer à côté de lui, on entendit monter de l'intérieur de sa tombe les formules de prière *Dieu est grand ! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu !* On creusa le sol et, à l'intérieur de la tombe, on retrouva le corps d'Aboul-Kemal absolument intact. Quelqu'un de sa famille le vit ensuite en songe et lui demanda : « D'où provenaient les « invocations que nous avons entendues monter de ta « tombe ? — Ce sont les anges préposés par Dieu à ma « tombe, répondit-il, qui disent : *Dieu est grand ! Il n'y « a de dieu que Dieu ! Louange à Dieu !* C'est là une grâce « qui m'est accordée jusqu'au jour de la résurrection. — « Comment l'as-tu obtenue ? — Par la guerre sainte « contre les Berghouata ! »

Ces renseignements sont tirés du *Qirtâs*. Dieu peut tout.

Hamama conserva le pouvoir à Fès et au Maroc jusqu'à sa mort, en 431 (J.-C. 1039-1040) : cette date n'est pas admise par tous les auteurs.

Dounas ben Hamama ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui.

(*Page* 96.)

Hamama ben El-Mouezz eut pour successeur son fils,

Aboul-Attaf Dounas ben Hamama, qui hérita du commandement de Fès et de toutes les villes et régions du Maroc soumises à son père.

Le début du règne de Dounas fut marqué par la révolte de son cousin paternel, Hammad ben Moançar ben El-Mouezz ben Atiya ; il y eut plusieurs combats et des altercations entre les deux adversaires. Hammad, ayant accru ses forces, se rendit maître des environs de Fès et bloqua étroitement la ville : il détourna de la Rive des Qaraouiïn le cours de la rivière ; il creusa le fossé dit Fossé de Hammad [1], que certains auteurs prétendent au contraire avoir été creusé par Dounas pour sa propre défense. Hammad poursuivit le siège de Fès jusqu'à sa mort, en 435 (J.-C. 1043-1044).

La situation de Dounas se rétablit alors ; son règne fut une période de prospérité, durant laquelle le peuple connut la paix, la tranquillité et une grande aisance. Sous lui, Fès devint une grande ville ; elle se peupla, les faubourgs s'y multiplièrent, les négociants et autres y vinrent de toutes les régions ; un rempart s'éleva autour des faubourgs ; Dounas fit bâtir des mosquées, des établissements de bains et des hôtelleries ; Fès acquit une prospérité considérable et devint, dès lors, la capitale du Maroc. Dounas passa tout son règne à y élever des constructions et à l'embellir.

Il mourut en Chaoual 452 (J.-C. novembre 1060).

Ftouh ben Dounas El-Maghraoui.

(*Page* 96.)

Sa rivalité avec son frère Aguisa. — A la mort de Dounas ben Hamama, le pouvoir passa aux mains de son fils, El-Ftouh ben Dounas, qui s'établit à la Rive des Andalous.

1. *Siâj Hammâd* : ce fossé est encore connu à Fès.

Il lui fut contesté par son plus jeune frère, Aguisa, homme énergique et d'esprit belliqueux, qui s'empara de la rive des Qaraouiïn et se rendit indépendant de Ftouh. Fès et son territoire, épousant la querelle des deux hommes, se scindèrent en deux.

Ftouh et Aguisa se firent une guerre opiniâtre : le premier construisit une puissante qaçba à l'endroit dit El-Keddan ; le second en fit bâtir une semblable à la montée d'Es-Satar, sur la côte des Qaraouiïn. L'hostilité redoubla entre les deux frères et la lutte se poursuivit sans répit, nuit et jour ; la terreur régna au Maroc ; les troubles éclatèrent de tous côtés ; le coût de la vie s'éleva ; la famine sévit fortement ; les Lemtouna (Almoravides) parurent aux frontières et s'en emparèrent. Cet état de choses se prolongeait depuis trois ans, la population de Fès n'ayant pas d'autre occupation que la lutte, quand enfin Ftouh, dans une attaque de nuit, emporta la Rive des Qaraouiïn : Aguisa fut tué et Ftouh régna désormais sur les deux Rives.

El-Ftouh ben Dounas est le constructeur de Bab el-Ftouh, la porte qui se trouve au rempart Sud-Est de Fès et qui porte encore son nom. Son frère Aguisa a bâti, d'autre part, la porte connue encore sous ce nom au sommet de la montée d'Es-Satar, sur la Rive des Qaraouiïn, du côté Est. Après la défaite et la mort d'Aguisa, le vainqueur El-Ftouh ordonna de changer le nom de Bab Aguisa : on supprima alors la lettre *'aïn* et on lui substitua l'*alif* et le *lâm*, ce qui donna *Bab el-Guisa*. Ainsi parle l'auteur du *Qirtâs* ; suivant Ibn Khaldoun, le terme *'Aguisa* aurait été déformé et adouci par un usage fréquent.

Apparition des Almoravides ; Ftouh abandonne le pouvoir. — « Le règne d'El-Ftouh ne fut interrompu qu'au jour où le Maroc eut à subir l'invasion des Almoravides, de la tribu des Lemtouna : redoutant la suite des événements, Ftouh se retira de Fès et s'éloigna.

« Le seigneur d'El-Qalaa, Bologguîn ben Mohammed ben Hammad Eç-Cenhaji, marcha sur le Maroc en 454 (J.-C. 1062) ; entré à Fès, il y prit comme otages un certain nombre de notables et de hauts personnages pour lui garantir la fidélité de la population, puis il repartit pour sa Qalaa » (Ibn Khaldoun).

Moançar ben Hammad ben Moançar ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui.

La lutte contre les Almoravides. — Après l'abandon du trône de Fès et de son territoire par Ftouh ben Dounas, le pouvoir échut à un proche parent de ce dernier, Moançar ben Hammad ben Moançar ben El-Mouezz ben Atiya. Les tribus Maghraoua de Fès et des environs lui prêtèrent serment de fidélité en Ramadan 455 (J.-C. août-septembre 1063).

Homme de résolution, de jugement, de bravoure et d'audace, Moançar entreprit la lutte contre les Lemtouna ; c'est lui qui leur livra la bataille célèbre.

Yousef ben Tachfîn s'empara de Fès ; laissant un gouverneur dans la ville, il alla conquérir la plus grande partie du territoire des Ghomara et arriva même en vue de Tanger ; à son retour, il alla mettre le siège devant la Citadelle du Fazaz [1]. Moançar profita de son absence pour marcher sur Fès et la reprendre : il y tua le gouverneur et les Lemtouna qui étaient avec lui, dans les supplices du feu et de la croix. A cette nouvelle, Yousef ben Tachfîn, qui était occupé au siège de la Citadelle du Fazaz, voulut rassembler des troupes pour se porter sur Fès et manda auprès de lui Mehdi ben Yousef El-Gzennaï, gouverneur de Meknès. Moançar barra la route à ce dernier avant qu'il eût pu joindre les forces de son chef ; il l'attaqua, le battit et le

1. *Qalaa Fazaz.*

tua ; il envoya sa tête à son représentant à Ceuta, le Hajib Sekkout El-Berghouati.

La population de Meknès appela Yousef ben Tachfîn au secours : l'armée des Lemtouna fut alors dirigée en hâte sur Fès, qu'elle bloqua étroitement, attaqua sans répit et coupa de tout ravitaillement : le blocus devint alors rigoureux et pesa lourdement sur les assiégés. Moançar tenta, pour en finir, une sortie désespérée : un cercle se forma autour de lui et il disparut dans la mêlée ; on n'a jamais su ce qu'il devint ; c'était en 460 (J.-C. 1067-1068).

Temim ben Moançar El-Maghraoui.

(*Page* 97.)

Ecrasement des Zénètes par les Almoravides. — Après la disparition de Moançar ben Hammad dans la mêlée avec les Lemtouna, la population de Fès prêta serment de fidélité à son fils Temim ben Moançar. Le règne de Temim marque les jours de siège, de révolte, d'efforts et de misère.

Yousef ben Tachfîn abandonna momentanément le siège de Fès pour aller faire la conquête du pays des Ghomara. En 462 (J.-C. 1069-1070), cette conquête achevée, il vint reprendre le siège et, quelque temps après, il emportait la ville d'assaut. Il y tua plus de trois mille Maghraoua, Beni Ifren, Miknasa, etc. ; Temim ben Moançar fut au nombre des morts. Il fut impossible de faire à chaque corps des funérailles particulières et on dut les enterrer par groupes entiers dans de grandes fosses. Les survivants du massacre s'échappèrent vers Tlemcen. Telle est la version d'Ibn Khaldoun.

Voici ce qu'on lit dans le *Qirtâs* : Lors de sa seconde et principale entrée à Fès, Yousef ben Tachfîn y tua dans les rues et les mosquées plus de vingt mille hommes Maghraoua et Beni Ifren. Cet événement date de 462 (J.-C. 1069-1070) ;

il marque la fin de la dynastie des Maghraoua au Maroc : Dieu seul est éternel.

Le règne des Maghraoua avait été de cent ans environ.

Le Maroc sous les Maghraoua.

Développement de Fès. — Il fut pour Fès une période de développement considérable : les remparts s'élevèrent autour de ses faubourgs ; les portes furent fortifiées ; les deux mosquées des Andalous et des Qaraouiïn furent notablement agrandies ; les constructions privées se développèrent. Fès devint une très grande ville et acquit une prospérité et une richesse énormes. La ville connut la paix et la tranquillité pendant la plus grande partie de leur règne.

Excès des derniers Maghraoua. — Cela dura jusqu'à l'époque où les Maghraoua faiblirent et se mirent à confisquer les biens, à verser le sang et arrêter les femmes de leurs sujets. Dès lors personne plus ne les soutint, l'insécurité gagna tout le pays, le taux de la vie s'accrut ; Dieu envoya des épreuves à ses serviteurs, telles que la crainte, la famine, la diminution de la richesse, la dépopulation et l'infertilité du sol. Cette décadence se produisit sous les règnes d'El-Ftouh ben Dounas et de ses successeurs.

Les chefs Maghraoua et Beni Ifren, pénétrant de force dans les maisons, s'emparaient des aliments qu'ils y trouvaient ; ils arrêtaient femmes et jeunes garçons, confisquaient les marchandises des négociants et personne ne pouvait les en empêcher. Leurs sbires et leurs esclaves montaient au sommet du Jebel el-Ardh pour observer les maisons de la ville : dès qu'ils en apercevaient une d'où s'élevait de la fumée, ils y couraient et s'emparaient des aliments et de tout ce qui s'y trouvait, tuant quiconque tentait de les arrêter. Dès l'instant que les Maghraoua commirent ces énormités, Dieu leur ôta le pouvoir et dé-

tourna d'eux Ses grâces, car Dieu ne modifie rien en un peuple tant que ce peuple ne s'est pas modifié lui-même ; Il les livra vaincus aux Almoravides, qui effacèrent leurs traces du Maroc et purgèrent le pays de leur tyrannie en les expulsant.

Sous les Maghraoua, les habitants de Fès en furent réduits à faire la cuisine et à moudre le blé dans les silos de leur maison, pour ne pas attirer leurs sbires par le bruit des moulins. De plus, pour ne pas être surpris chez eux quand venait la nuit, ils faisaient monter avec une échelle leurs femmes et leurs enfants dans les salles supérieures de leur maison ; il n'y avait pas d'escalier et l'homme tirait l'échelle après lui. Les faits de cette sorte étaient nombreux.

ÉPHÉMÉRIDES DE 381 A 430 (J.-C. 991-1039)

(*Page* 97.)

An 381 (J.-C. 991). — Dans la nuit du mercredi au jeudi 23 Rajab (J.-C. 4-5 octobre 991), il parut, dans le ciel, un bolide qui, à la vue, ressemblait à un énorme minaret ; parti de l'Est, il vint s'écrouler au Sud-Ouest, au milieu d'immenses gerbes d'étincelles : les populations effrayées implorèrent Dieu d'éloigner d'elles le mauvais sort.

An 382 (*J.-C.* 992). — Eclipse totale de soleil : le disque du soleil disparut tout entier.

An 385 (*J.-C.* 995). — Bourrasque terrible au cours de laquelle on vit les animaux passer entre ciel et terre. Nous recourons en Dieu contre (les effets de) Sa colère.

An 394 (*J.-C.* 1003-1004). — Apparition de la planète étincelante [1], astre volumineux et très brillant.

An 396 (*J.-C.* 1005-1006). — Apparition d'un astre

1. *El-Ouaqqâd.*

énorme, de ceux qui ont des queues, et dont la lueur était fort tremblante.

An 407 (*J.-C.* 1016-1017). — Chute des Omeyyades en Espagne ; ils sont remplacés par les Hammoudites, qui tombent eux-mêmes sept ans après environ : la communauté musulmane s'effrite alors en Espagne et le royaume se morcelle. Cette situation ne devait prendre fin qu'avec l'arrivée de Yousef ben Tachfîn.

An 411 (*J.-C.* 1020-1021). — Sécheresse terrible dans tout le Maghreb, de Tahart à Sijlamasa ; grande mortalité dans la population. Nous demandons à Dieu la santé.

An 415 (*J.-C.* 1024-1025). — C'est l'année du grand tremblement de terre d'Espagne, qui ébranla le sol et fit crouler les montagnes.

An 417 (*J.-C.* 1026). — Mort du savant Ibn El-Ajouz, à Fès.

An 430 (*J.-C.* 1039). — Mort du cheikh, le savant Abou Imran El-Fasi. « Abou Imran Mousa ben Aïsa ben Abi Hajj El-Fasi, dit l'auteur du *Tachaououf*, était originaire de Fès ; il s'établit à Kairouan et y suivit l'enseignement d'Aboul-Hasan El-Gabsi. Il se rendit ensuite à Baghdad, où il suivit les cours du cadi Abou Bekr ben Et-Tayyeb. Revenu à Kairouan, il y mourut le 13 Ramadan 430 (J.-C. 8 juin 1039). C'était un homme remarquable par sa distinction et sa loyauté. »

DYNASTIE SANHAJIENNE LAMTOUNIENNE DES ALMORAVIDES

Son origine[1].

(*Page* 98.)

Nous avons dit précédemment, au cours de l'exposé de la généalogie des Berbères et des peuplades dont ils se composent, que les Sanhâja sont l'une des tribus des Barânis qui font eux-mêmes partie des Berbères ; nous avons relaté également qu'ils en sont la tribu la plus considérable au Maghrib, où il n'est pour ainsi dire pas de contrée qui n'en contienne quelque fraction, en montagne ou en plaine, à tel point que de nombreuses personnes ont prétendu qu'ils constituent le tiers des Berbères. Nous avons montré antérieurement comment les généalogistes arabes ont prétendu que les Sanhâja et les Koutâma descendent de Himyar et qu'ils furent laissés dans le Maghrib par le roi Afrîqîch : ce serait pourquoi leur langue serait devenue le berbère. Mais la réalité est tout autre : ils descendent, comme le reste des Berbères, de Chanaan, fils de Cham.

Des Sanhâja se détachent de nombreuses tribus qui atteignent le nombre de soixante-dix et parmi lesquelles on compte les Lamtoûna, les Goudâla, les Massoûfa, les Masràta, les Madâsa, les Banoû Warit, les Banoû Dakhîr, les Banoû Ziyâd, les Banoû Moûsâ, les Banoû Fichtâl et autres ; ces tribus se subdivisent à leur tour en fractions et en clans qui dépassent tout dénombrement.

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 162-165 ; *Berbères*, t. II, p. 64-66.

Les Sanhâja produisirent dans le Maghrib deux grandes dynasties : l'une fut celle des Banoû Zîrî ibn Manâd les Sanhâjiens, qui régnèrent en Tunisie et y héritèrent de la souveraineté à la suite des Chî'ites 'Obaïdites ; l'autre fut celle des « Voilés » (Moulattamîn), qui occupèrent le Maghrib extrême, le Maghrib central et l'Andalousie, ainsi qu'on l'exposera.

L'habitat de ces Voilés était le territoire du Sahara et les régions de sable du Sud-Est, dans l'espace compris entre le pays des Berbères et celui des Nègres ; la superficie de leur territoire était d'environ sept mois de marche dans le sens de la longueur, sur quatre de large ; il se trouvait parmi eux des gens qui ne connaissaient ni labours, ni semailles, ni fruits ; leurs seules richesses consistaient en troupeaux, et ils tiraient leur subsistance de la viande et du lait ; il arrivait ainsi que quelqu'un d'entre eux passât sa vie sans manger de pain, sauf au cas où des trafiquants traversaient leur pays et leur offraient, comme des présents rares, du pain et de la farine.

On les appela les Voilés, parce qu'ils se voilaient et ne découvraient absolument pas leur visage. « Le voile (*litâm*), dit Ibn Khallikân [1], est pour eux une coutume stricte qu'ils se transmettent en héritage de pères en fils ; la cause de cette pratique, à ce que l'on dit, est que les gens de la tribu de Himyar se voilaient à cause de l'intensité de la chaleur et du froid ; c'était là l'usage des membres des classes supérieures, mais il se répandit tellement que les gens des classes populaires se mirent à l'adopter. On a raconté également que le motif pour lequel ils se voilaient était le suivant : Une peuplade, de leurs ennemis, avait pour habitude de venir les attaquer à l'improviste lorsqu'ils s'absentaient et quittaient leurs habitations ; ils assaillaient alors le campement et enlevaient les ri-

1. *Wafayât*, t. II, p. 491.

chesses et les femmes. Un de leurs vieillards leur indiqua ce stratagème d'envoyer dans une certaine direction les femmes habillées en hommes, tandis qu'eux, voilés à la façon des femmes, demeureraient dans les habitations : lorsque l'ennemi viendrait à eux, les prenant pour des femmes, ils fonceraient sur lui. C'est ce qu'ils firent ; ils bondirent sur leurs ennemis avec leurs épées et les tuèrent. Depuis lors ils gardèrent l'habitude de porter le voile, afin d'en conserver la *baraka*, en raison de la victoire qu'il leur avait procurée sur l'ennemi. »

'Izz ed-Dîn Ibn el-Atîr, dans son *Kâmil* [1] a dit : « On a « raconté que le motif pour lequel ils se voilaient était « le suivant : Tandis qu'un groupe de Lamtoûna était « parti pour faire une incursion contre certains de leurs « ennemis, ceux-ci, de leur côté, se portèrent dans la direc- « tion de leurs habitations où étaient seuls demeurés les « vieillards, les enfants et les femmes. Quand les vieillards « se furent nettement rendu compte qu'ils avaient affaire « à l'ennemi, ils donnèrent aux femmes l'ordre de revêtir « les vêtements des hommes, de mettre le voile de visage « en le serrant de façon à ne pas être reconnaissables et « de prendre les armes. Elles le firent ; les vieillards et les « enfants s'avancèrent, en avant des femmes qui formèrent « un cercle autour des habitations. Lorsque les ennemis « furent proches, ils aperçurent un rassemblement consi- « dérable qu'ils crurent être composé d'hommes. « Ces « gens-ci, dirent-ils, sont auprès de leurs femmes ; ils vont « combattre jusqu'à la mort pour les défendre ; le meilleur « parti à prendre est de pousser devant nous les troupeaux « et de nous en aller ; si alors ils nous poursuivent, nous « les combattrons éloignés de leurs femmes ». Mais, pendant « qu'ils étaient occupés à réunir les troupeaux dispersés « dans les pâturages, voici que les hommes de la tribu

1. *Kâmil*, p. 467-468.

« s'avancèrent, revenant vers le campement : l'ennemi « se trouva alors pris entre eux et les femmes ; une quantité « considérable d'adversaires fut tuée et il se trouva que « les victimes des femmes furent les plus nombreuses : « à partir de cette époque, ils firent du port du voile une « coutume stricte ; ils le portent sans cesse, si bien que le « vieillard ne peut être distingué de l'adolescent ; ils ne « l'enlèvent ni de nuit ni de jour. C'est à ce propos qu'Aboû « Mohammad ibn Hâmid el-Kâtib dit ces vers :

« C'est un peuple qui tient de Himyar la plus haute « noblesse, et, même s'ils se rattachent aux Sanhâja, ils « demeurent tels qu'ils sont ;

« Après être arrivés à réunir toutes les vérités du mérite, « la modestie les a vaincus et ils se sont voilés. »

Ibn Khaldoûn[1] a dit : « La religion des Sanhâja, les gens au voile, était celle des mages, ce qui était le cas des Berbères du Maghrib. Ils demeurèrent établis dans ces terrains de parcours sahariens jusqu'au moment de leur conversion à l'Islam après la conquête de l'Andalousie. Le commandement appartenait chez eux aux Lamtoûna ; au moment de l'entrée de 'Abd er-Rahmân ibn Mo'âwiya en Andalousie, il se constitua autour d'eux une puissance imposante, que se transmirent par héritage des rois de leur race, originaires des Banoû Wartantoû, et dont les règnes se prolongèrent pendant environ 80 ans. Ils subjuguèrent ces contrées sahariennes, firent la guerre sainte contre les peuplades nègres qui les occupaient, et les contraignirent à se convertir à l'Islâm ; un grand nombre d'entre elles adoptèrent cette religion ; d'autres, pour se garantir contre leurs attaques, offrirent de payer le tribut de capitation, ce qu'ils acceptèrent. Puis, par la suite, leur puissance se disloqua, leur empire se fragmenta en petits

1. *Berbères*, t. II, p. 67.

états et, au lieu d'un commandement unique, ils n'eurent plus que des factions. Ils demeurèrent dans cette situation pendant 120 ans jusqu'au moment où se dressa parmi eux l'*amîr* Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn Tîfâwat, connu sous le nom de Tâsart, le Lamtoûnî ; ils se groupèrent alors autour de lui, l'aimèrent et lui prêtèrent le serment d'allégeance ; il était de ceux qui pratiquent la vertu, la religion, la guerre sainte et le pèlerinage canonique ; il séjourna parmi eux trois ans, puis mourut de mort violente, en martyr, au cours de l'une de ses expéditions.

Commandement de Yahyâ ibn Ibrâhîm le Goudâli ; ce qui lui advint avec le maître Abou 'Imrân le Fâsî [1].

(*Page* 99.)

Lorsqu'Aboû'Abd Allâh ibn Tîfâwat mourut, Yahyâ ibn Ibrâhîm le Goudâlî prit à sa suite le commandement des Sanhâja. Les Goudâla et les Lamtoûna sont frères et remontent à un ancêtre commun ; ce sont, les uns et les autres, d'importantes tribus qui habitent le Sahara qui est contigu aux pays des Nègres ; au couchant, ils sont limités par l'Océan Atlantique. L'*amîr* Yahyâ ibn Ibrâhîm conserva le commandement des Sanhâja ainsi que la direction des guerres qu'ils firent à leurs ennemis jusqu'en l'année 427/1035-36 ; il laissa alors, pour le remplacer au gouvernement des Sanhâja, son fils, Ibrâhîm ibn Yahyâ, puis partit pour l'Orient afin d'accomplir le pèlerinage canonique ; lorsqu'il eut achevé son pèlerinage à la Mecque et sa visite à Médine, il se mit en route pour regagner son pays ; en rentrant, il passa par Cairouan, où il rencontra le maître et juriste Aboû'Imrân le Fâsî ; il assista à son cours et ses exhortations firent sur lui une profonde impression.

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 165-168, 168-169 ; *Berbères*, t. II, p. 68.

Voyant qu'il avait affaire à un individu aimant le bien, le maître Aboû'Imrân l'apprécia et l'interrogea sur son nom, sa généalogie et sa patrie. Yahyâ l'instruisit de tout cela et lui apprit l'étendue de son pays ainsi que la grande quantité de gens qui le peuplaient. « Quel rite ont-ils adopté ? » lui demanda le maître. — « Ce sont, répondit Yahyâ, des gens dominés par l'ignorance et ils n'ont aucun chef pour les questions de science ». Voulant l'éprouver, le maître le questionna sur les obligations de sa religion qui sont de stricte observance ; il constata alors qu'il n'en connaissait absolument rien, mais que malgré cela il était avide de s'instruire, doué de l'intention de bien faire et d'une croyance sincères. Comme le maître lui demandait ce qui l'empêchait de s'instruire, Yahyâ lui répondit : « O mon seigneur, c'est qu'il n'existe point de savant dans mon pays et que, sans même parler de science, on n'y trouve personne qui étudie le Coran ; pourtant, mes compatriotes aiment le bien et le désirent ardemment ; mais ils souhaiteraient trouver quelqu'un qui leur fît étudier le Coran, leur enseignât la science, leur donnât des connaissances approfondies sur leur religion et leur apprît le Livre de Dieu, la Coutume du Prophète et les dogmes de l'Islâm. Si tu désires la récompense de Dieu, envoie avec moi l'un de tes étudiants qui leur fera étudier le Coran et leur donnera une connaissance approfondie de la religion. Ils tireront profit de son enseignement et vous aurez, toi et lui, auprès de Dieu une récompense énorme, puisque tu auras été la cause de ce qu'ils auront été dirigés dans la bonne voie. »

Le maître convia alors ses disciples à cette œuvre ; mais il leur parut trop pénible de pénétrer dans le Sahara et ils voulurent éviter ce pays. Le maître Aboû 'Imrân dit alors à Yahyâ ibn Ibrâhim : « Je connais, en la ville de Naffîs [1], dans le pays des Masâmida, un juriste avisé

1. Sur l'Oued Neffîs, à l'ouest de Marrâkech.

et scrupuleusement pieux qui a appris auprès de moi beaucoup de science ; il se nomme Wâggâg ibn Zaloû le Lamtî et est originaire de l'extrême Sous ; je vais lui écrire une lettre afin qu'il voie, parmi ses disciples, quelqu'un qu'il enverra avec toi. Pars donc pour te rendre auprès de lui ; peut-être y trouveras-tu ce dont tu as besoin. » Le maître Aboû'Imrân écrivit au personnage en question une lettre dans laquelle il lui disait, après le préambule : « Dès qu'arrivera auprès de toi le porteur de mon présent message, Yahyâ ibn Ibrâhîm le Goudâlî, envoie avec lui l'un de tes étudiants ; choisis-le tel que tu aies confiance en sa science, en sa religion, en sa piété et en son habileté politique afin qu'il leur fasse étudier le Coran, qu'il leur enseigne les préceptes de l'Islam et qu'il leur fournisse des connaissances approfondies sur la religion de Dieu ; vous mériterez par là, l'un et l'autre, une récompense et une rémunération considérables : Dieu ne laisse pas se perdre la rémunération de quiconque a bien agi [1] ».

Cet Aboû Mohammad Waggâg est l'un des personnages mentionnés dans le *Tachawwouf* [2] dont l'auteur dit : « Parmi eux, citons Wâggâg ibn Zaloû le Lamtî, originaire du Soûs extrême ; il se rendit à Cairouan et reçut l'enseignement d'Aboû 'Imrân le Fâsi ; il revint ensuite dans le Soûs et construisit une maison qu'il appela Dâr el-Mourâbitîn, destinée aux étudiants qui recherchaient la science ainsi qu'à ceux qui étudiaient le Coran. Les Masâmida venaient auprès de lui en pèlerinage et considéraient comme une *baraka* l'invocation qu'il prononçait. Lorsqu'ils étaient affligés d'une sécheresse, ils demandaient la pluie par son intermédiaire ».

Yahyâ ibn Ibrâhîm partit, porteur du message du

1. *Coran*, s. XII, v. 56.
2. Le titre complet de cet ouvrage est *Kitâb et-Tachawwouf, ilâ rijâl et-tasawwouf* ; c'est un recueil de biographies de personnages religieux ayant vécu dans le Maroc méridional ; il fut écrit en 617/1218, par Yoûsouf et-Tâdilî, connu sous le nom d'Ibn ez-Zayyât.

maître Aboû'Imrân. Lorsqu'il arriva auprès du juriste Wâggâg, en la ville de Naffîs, il le salua et lui remit le message ; cela se passait au mois de Rajab de l'année 430/ Mars-Av. 1039 ; après avoir pris connaissance de la lettre, le juriste Wâggâg réunit ses disciples, la leur lut et les convia à exécuter l'ordre que donnait le maître Aboû 'Imrân ; l'un d'entre eux, nommé 'Abd Allâh ibn Yâsîn le Gouzoûlî, acquiesça à sa requête ; c'était un étudiant avisé, plein de mérite, de religion, de piété et de savoir-faire, qui était versé dans les diverses sciences. Il partit avec Yahyâ ibn Ibrâhîm pour le Sahara : nous allons te raconter ce qu'il advint de lui.

'Abd Allâh ibn Yâsîn pénètre dans le Sahara ; les débuts de son action dans ce pays [1].

(*Page* 100.)

Lorsque Yahyâ ibn Ibrâhîm eut atteint son pays, accompagné du juriste 'Abd Allâh ibn Yâsîn le Gouzoûlî, les tribus des Goudâla et des Lamtoûna se portèrent à sa rencontre et se réjouirent de leur venue ; ils considérèrent comme une félicité l'arrivée du juriste et ils s'efforcèrent de le recevoir le plus généreusement et le plus affectueusement possible. Il entreprit de leur enseigner le Coran, d'instituer à leur intention l'appareil extérieur de la religion et de les préparer aux prescriptions de la loi religieuse. Ayant constaté qu'ils épousaient plus de quatre femmes libres : « Cela n'est point conforme à la Coutume, leur dit-il ; la Coutume de l'Islâm, au contraire, est que l'homme n'ait à la fois que quatre femmes libres seulement ; il a toute latitude pour prendre la quantité qu'il lui plaît des femmes qui sont en sa possession ». Et il se mit à leur ordonner le

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 169-171 ; *Berbères*, t. p. II, 68-69.

bien et à leur défendre le mal ; il les empêcha de se livrer à beaucoup de pratiques dépravées auxquelles ils étaient accoutumés. Mais, comme en tout cela il agissait avec violence, ces gens le rejetèrent loin d'eux et, trouvant sa science trop difficile à acquérir, ils cessèrent de prendre son enseignement, à cause des obligations pénibles qu'il leur imposait. Lorsque 'Abd Allâh ibn Yâsîn vit qu'ils se détournaient de lui pour suivre leurs passions, il résolut de les quitter afin de se rendre au pays des Nègres qui étaient entrés à cette époque dans la religion de l'Islâm ; mais Yahyâ ibn Ibrâhîm ne le laissa pas agir ainsi. « Je t'ai amené avec moi, lui dit-il, pour profiter personnellement de ta science : que m'importent ceux de mon peuple qui marchent dans l'erreur ? » Son peuple ne possédait de l'Islâm que la profession de foi, sans rien d'autre des pierres angulaires de l'Islâm et de ses préceptes. « Es-tu disposé, dit ensuite Yahyâ ibn Ibrahîm à 'Abd Allâh ibn Yâsîn, si tu désires la vie de l'autre monde, à suivre un avis que je vais t'exposer ? — Quel est-il ? — Il existe ici, lui répondit-il, une île dans le fleuve. (Il s'agit du fleuve du Nil, dit Ibn Khaldoûn [1], qui l'entoure de tous côtés ; il est peu profond durant la période d'été et se traverse à pied ; mais, en hiver, il est abondant et se franchit au moyen de barques.)

« On y trouve, continua Yahyâ ibn Ibrâhîm, de la nourriture strictement licite qui provient des arbres de la campagne, ainsi que de la chasse et de la pêche ; nous y pénétrerons et nous nourrirons de ses produits licites ; nous adorerons Dieu jusqu'à ce que nous mourions. — Certes, cet avis est bon, répondit 'Abd Allâh ibn Yâsîn ; partons donc et pénétrons-y en invoquant le nom de Dieu. » Ils y pénétrèrent tous deux, et sept individus des Goudâla

1. *Berbères*, t. II, p. 68. Il peut s'agir du Niger (*ou* Nil des Nègres), ou du Sénégal, ou encore de l'un des fleuves côtiers qui se jettent dans l'Atlantique au sud du Maroc.

y pénétrèrent avec eux. 'Abd Allâh s'y construisit un ermitage (*râbita*) ; il y demeura, au milieu de ses compagnons, occupés à adorer Dieu pendant une durée de trois mois. Les gens ayant entendu alors parler d'eux à la ronde et ayant appris qu'ils s'étaient retirés du monde pour s'adonner à leur religion, dans le but d'obtenir le Paradis et d'éviter le feu de l'Enfer, le nombre de ceux qui se rendirent auprès d'eux, ou leur revinrent repentants, devint considérable. C'est alors que 'Abd Allâh ibn Yâsîn se mit à leur faire étudier le Coran et à provoquer en eux l'inclination pour le bien ; il suscita chez eux le vif désir d'obtenir la récompense de Dieu et les mit en garde contre la sévérité de son châtiment, si bien que leurs cœurs se prirent d'affection pour lui. Il ne s'était encore écoulé que peu de temps qu'environ mille hommes s'étaient groupés autour de lui comme disciples. Tu entendras bientôt la relation de ce qu'il advint d'eux. »

'Abd Allâh ibn Yâsîn entreprend la guerre sainte ; il proclame sa cause[1].

(*Page* 100.)

Lorsqu'environ un millier d'individus appartenant à la noblesse des Sanhâja se furent réunis sous la direction de 'Abd Allâh ibn Yâsîn, il leur donna le nom d'Almoravides (*Al-Mourâbitîn*) parce qu'ils se tenaient continuellement dans son couvent (*râbita*) ; lorsqu'ils eurent acquis des connaissances approfondies et que la religion se fut solidement implantée en eux, il se mit à les prêcher ; il les exhorta, leur fit désirer le Paradis et les effraya du feu (de l'Enfer) ; il leur ordonna de craindre Dieu, de commander le bien et d'interdire le mal, et il les avertit de la rétribution et de l'énorme récompense qu'ils obtiendraient

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 171-174 ; *Berbères*, t. II, p. 69.

de Dieu pour cela. Ensuite, il les invita à faire la guerre sainte aux tribus des Sanhâja qui leur avaient été hostiles.

« O assemblée des Almoravides, leur dit-il, vous voici aujourd'hui un groupe important, d'environ un millier d'hommes : mille hommes ne seront pas vaincus à cause de l'infériorité du nombre ; vous êtes les personnages en vue de vos tribus et les chefs de vos clans ; Dieu vous a amendés et vous a guidés vers Son droit chemin : il vous incombe de le remercier du bienfait qu'il vous a accordé là, en ordonnant le bien, en interdisant le mal et en faisant énergiquement la guerre sainte pour l'amour de Dieu. — O maître béni, lui répondirent-ils, ordonne-nous ce qu'il te plaira, tu nous trouveras attentifs et obéissants, quand bien même tu nous ordonnerais de tuer nos pères. — Partez donc avec la bénédiction de Dieu, continua 'Abd Allâh ibn Yâsîn ; avertissez votre peuple, effrayez-les du châtiment de Dieu et faites-leur parvenir Son argument ; s'ils se repentent, laissez-les tranquilles ; mais, s'ils refusent de se repentir, persistant dans leur erreur et s'entêtant dans leur impiété, nous demanderons à Dieu de nous assister contre eux et nous leur ferons la guerre sainte jusqu'à ce que Dieu juge entre nous : c'est lui le meilleur des juges. » Chacun d'eux partit pour se rendre auprès des gens de son groupe et de son clan, les exhorta, les mit en garde et les invita à renoncer aux pratiques auxquelles ils se livraient ; mais nul n'y fit attention. 'Abd Allâh ibn Yâsîn partit alors pour se rendre auprès d'eux en personne ; il assembla les chaikhs et les notables de leurs tribus ; il leur lut l'argument de Dieu et les invita au repentir, tout en leur faisant désirer le Paradis et les effrayant du feu (de l'Enfer) ; il demeura sept jours à les mettre en garde, mais eux, pendant tout ce temps, ne prêtèrent aucune attention à ses paroles et leur perversité ne fit que s'accroître. Lorsqu'il eut perdu l'espoir d'en venir à bout, 'Abd Allâh ibn Yâsîn dit à ses compagnons : « Nous venons de leur ex-

poser éloquemment l'argument et nous les avons mis en garde, en déployant tout notre zèle ; le devoir nous incombe maintenant de leur faire la guerre sainte : attaquez-les donc avec la bénédiction de Dieu ! » Commençant par la tribu des Goudâla, il les attaqua à la tête de 3.000 Almoravides ; ils s'enfuirent en déroute devant lui et il en tua une grande quantité ; le restant se convertit de nouveau à l'Islâm ; leur conduite devint bonne et ils s'acquittèrent de toutes les obligations que Dieu leur avait imposées.

Cela se passait au mois de Safar de l'année 434 ; 'Abd Allâh ibn Yâsîn se dirigea ensuite vers la tribu des Lamtoûna, campa auprès d'eux et les combattit jusqu'à ce que Dieu lui eût accordé la victoire sur eux. Ils furent contraints à la soumission et lui prêtèrent le serment d'allégeance en acceptant d'observer le Livre et la Coutume. Puis il se porta vers la tribu des Massoûfa, qu'il combattit jusqu'à ce qu'ils se fussent soumis et lui eussent prêté le serment d'allégeance aux mêmes conditions que les Lamtoûna et les Goudâla. Lorsque tous les autres Sanhâja virent cela, ils s'empressèrent de se repentir et de prêter le serment d'allégeance à 'Abd Allâh ibn Yâsîn en reconnaissant qu'ils devaient l'écouter et lui obéir. Chaque fois que l'un d'eux venait à lui, repentant, il le purifiait en le frappant de cent coups de fouet, puis il lui enseignait le Coran et les préceptes de l'Islâm. Il leur prescrivit la prière, l'impôt canonique et le versement de la dîme : à cet effet, il fit usage d'un Trésor dans lequel il réunit tout ce qu'on lui remettait de cette provenance.

Il se mit ensuite avec ces richesses à acheter des armes et à équiper des troupes ; il commença à attaquer les tribus jusqu'au moment où il fut en possession de toutes les contrées du Sahara et qu'il en eut abattu les peuplades. Puis il rassembla les dépouilles des gens tués au cours de ces expéditions et en constitua un butin au profit des Almoravides;il envoya aux étudiants du pays des Masmoûda

une somme d'argent considérable provenant des impôts canoniques, des dîmes et des quints qu'il avait réunis. Sa puissance devint ainsi fameuse dans tout le Sahara et dans la partie du pays des Nègres qui l'avoisine, dans les pays du Sud-Est, chez les Masâmida ainsi que dans toutes les autres régions du Maghrib ; le bruit se répandit que, chez les Goudâla, un homme s'était levé qui invitait les gens à se diriger vers Dieu et vers le droit chemin et qui, vivant dans l'humilité et ayant renoncé à ce bas monde, gouvernait conformément à ce que Dieu avait révélé ; sa renommée vola à travers l'univers, sa réputation s'empara des cœurs et les gens l'aimèrent. Puis, à la suite de ces événements, Yahyâ ibn Ibrâhîm le Goudâlî mourut ; Ibn Khaldoûn [1] raconte cependant que la mort de Yahyâ ibn Ibrâhîm fut antérieure à la retraite de 'Abd Allah ibn Yâsîn et de ses compagnons dans l'île. Et Dieu est le plus savant !

Commandement de Yahyâ ibn 'Omar ibn Taglâgîn le Lamtoûnî [2].

(*Page* 101.)

Lorsque Yahyâ ibn Ibrâhîm le Goudâlî fut mort, 'Abd Allâh ibn Yâsîn résolut de placer à la tête des Almoravides quelqu'un qui les dirigeât dans leurs combats et dans leur guerre sainte contre leurs ennemis. Parmi les tribus des Sanhâja, les Lamtoûna étaient ceux dont l'obéissance à Dieu, la religion et la vertu étaient les plus vives ; aussi 'Abd Allâh ibn Yâsîn les honorait-il et leur donnait-il la priorité sur les autres ; cela provenait de ce que Dieu avait voulu leur accorder le succès et leur donner le pouvoir sur les créatures. 'Abd Allah ibn Yâsîn, ayant réuni les chefs des tribus des Sanhâja, leur désigna pour chef

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 68.
2. Tiré du *Qirtâs*, p. 174-175.

Yahyâ ibn 'Omar le Lamtoûnî : quant à 'Abd Allâh ibn Yâsîn, il était le véritable prince, car c'était lui qui ordonnait et interdisait, donnait et refusait, et c'était selon ses avis qu'ils agissaient. Yahyâ ibn 'Omar était chargé de s'occuper des choses de la guerre, tandis que 'Abd Allâh ibn Yâsîn s'occupait des choses de la religion et des règles de la Loi, et percevait les aumônes légales et les dîmes. Yahyâ était extrêmement docile aux ordres de 'Abd Allâh ibn Yâsîn, toujours prêt à observer ses ordres et ses interdictions. Voici un exemple de la parfaite soumission qu'il lui témoignait : 'Abd Allâh lui dit un jour : « Il t'incombe de subir une punition. — A propos de quoi, monseigneur ? demanda Yahyâ. — Je ne te le ferai savoir qu'après te l'avoir infligée », lui répondit 'Abd Allâh, qui le frappa de vingt coups de fouet après qu'il eut lui-même mis le corps à nu. « Je t'ai frappé, lui dit ensuite 'Abd Allâh, parce que tu as pris part au combat et que tu t'es échauffé en personne au feu de la guerre ; c'est là une faute de ta part, car le prince n'a pas à combattre mais doit s'arrêter pour animer les gens et fortifier leurs âmes ; la vie de l'armée dépend en effet de la vie de son prince, comme sa perte dépend de la sienne. » Yahyâ ibn 'Omar réussit dans ses entreprises ; il établit son pouvoir sur tout le Sahara. il attaqua le pays des Nègres et en conquit une grande partie. C'était un homme pratiquant l'ascétisme, la religion et la vertu.

Relation de l'expédition de 'Abd Allâh ibn Yâsîn et de Yahyâ ibn 'Omar contre Sijilmâsa ; son motif [1].

(*Page* 101.)

Nous avons dit précédemment[2], en parlant des Banoû

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 175-176 ; *Berbères*, t. II, p. 69-71.
2. Cf. tome premier de la traduction, p. 247.

Midrâr les Miknâsiens, dynastes de Sijilmâsa, que ce fut Khazroûn ibn Falfal ibn Khazr le Maghrâwî qui détruisit leur dynastie ; il avait marché contre Sijilmâsa en l'année 366/976-7 et en avait défait et tué le dynaste, Aboû Mohammad el-Mo'tazz billâh, dernier roi de la famille des Banoû Midrâr les Sofrites, qui était sorti pour le combattre ; il s'était alors emparé de sa ville et de son trésor, et avait envoyé sa tête à Cordoue. Cela se passait alors qu'El-Mansoûr ibn Abî'Âmir était chambellan pour la première fois ; Khazroûn ibn Falfal demeura gouverneur de Sijilmâsa jusqu'à ce qu'il périt ; son fils, Wânoûdîn ibn Khazroûn, gouverna après lui jusqu'à ce qu'il périt également ; après lui gouverna son fils, Mas'oûd ibn Wânoûdîn. Lorsque la dynastie omayyade d'Andalousie eut été détruite, l'administration de la communauté musulmane fut disloquée et le pouvoir passa à des factions ; les princes des marches et les rois des Zanâta du Maghrib se rendirent indépendants dans les territoires qui se trouvaient entre leurs mains ; comme il n'existait personne qui pût les en empêcher, ils traitèrent leurs sujets selon leurs caprices et leurs fantaisies. Nous avons raconté précédemment une partie de ce que Fès et les régions qui en dépendent eurent à supporter de la tyrannie des descendants de 'Atîya le Maghrâwî ; les habitants de Sijilmâsa et du Dar'a eurent à subir de la part des descendants de Khazroûn ibn Falfal le Maghrâwî un traitement semblable ou même pire. En 447/1055-56, alors que la renommée de 'Abd Allâh ibn Yâsîn et de ses compagnons les Almoravides s'était répandue dans l'univers, les juristes de Sijilmâsa et du Dar'a s'assemblèrent et rédigèrent à l'adresse de 'Abd Allâh ibn Yâsîn, de Yahyâ ibn 'Omar et des chaikhs des Almoravides un message dans lequel ils les suppliaient de venir dans leur pays pour le purifier des abominations qui s'y commettaient ainsi que de la dure tyrannie qu'ils subissaient de la part des princes ; ils les informaient également de l'état d'avilissement

et de mépris où se trouvaient les gens de science et de religion, ainsi que tous les autres musulmans, du fait de leur prince Mas'oûd ibn Wânoûdîn le Maghrâwî. Lorsque ce message parvint à 'Abd Allâh ibn Yâsîn, il réunit les chefs des Almoravides, le leur lut et leur demanda quel était leur avis en l'occurrence. « O juriste, lui répondirent-ils, c'est là notre devoir et le tien ;partons donc avec la bénédiction de Dieu ! » 'Abd Allâh prononça une invocation en leur faveur et partit avec eux, après les avoir exhortés à la guerre sainte le 20 du mois de Safar 447/ 22 mai 1055, à la tête d'une nombreuse troupe d'Almoravides.

(On a dit également que son départ eut lieu en 445/1053-54.)

Il marcha jusqu'à ce qu'il eût atteint le pays du Dar'a où il trouva le gouverneur de Mas'oûd ibn Wânoûdîn qu'il expulsa ; on y trouva aussi cinquante mille chamelles appartenant au Mas'oûd précité, et qui paissaient sur des terrains qu'il leur avait réservés dans cette contrée ; 'Abd Allâh ibn Yâsîn s'en empara. Quand la nouvelle en parvint à Mas'oûd, il rassembla ses troupes et partit dans sa direction ; les deux armées se rencontrèrent dans la région située entre le Dar'a et Sijilmâsa et se livrèrent un combat acharné, dans lequel Dieu accorda aux Almoravides son assistance contre les Maghrâwa : leur prince fut tué avec la plus grande partie des gens de son armée et les survivants s'enfuirent. 'Abd Allâh ibn Yâsîn s'empara de leurs montures, de leurs armes et de leurs richesses, qu'il joignit aux chameaux qu'il avait saisis précédemment dans le Dar'a ; il mit la cinquième partie de l'ensemble à part et la distribua aux juristes et aux saints personnages de Sijilmâsa et du Dar'a ; il partagea ensuite les quatre autres cinquièmes entre les Almoravides, et partit sur-le-champ pour Sijilmâsa, où il entra et tua tous les Maghrâwa qu'il rencontra. Il demeura dans cette ville jusqu'à ce qu'il en eût amélioré la situation et qu'il eût fait

cesser les abimonations qu'il y constata ; il proscrivit les flûtes et les instruments de divertissement musical; il incendia les maisons où l'on vendait des boissons fermentées ; il supprima les taxes fiscales et abolit les contributions d'Etat ; il effaça ce que le Livre et la Coutume font un devoir d'effacer. Il nomma un Lamtoûnî gouverneur de la ville et s'en retourna au Sahara. Par la suite, le prince Aboû Zakarîyâ Yahyâ ibn 'Omar mourut au cours de l'une de ses expéditions au pays des Nègres, en année 447/ 1055-56.

Commandement d'Aboû Bakr ibn 'Omar le Lamtoûnî ; conquête du Sous [1].

(*Page* 102.)

Au mois de Moharram 448 (mars-avril 1056), lorsque le prince Yahyâ ibn 'Omar le Lamtoûnî fut mort, 'Abd Allâh ibn Yâsîn investit à sa place son frère, Aboû Bakr ibn 'Omar, et le chargea des choses relatives aux hostilités et à la guerre sainte ; puis, après avoir invité les Almoravides à attaquer le pays du Soûs et celui des Masâmida, il marcha dans la direction de ces contrées, à la tête d'une armée considérable, au mois de Rabî' II de l'année mentionnée. Aboû Bakr ibn 'Omar était un homme vertueux et scrupuleusement pieux ; il mit à l'avant-garde de son armée le fils de son oncle paternel, Yoûsouf ibn Tâchfîn le Lamtoûnî, et partit ; lorsqu'il atteignit le Soûs, il attaqua les Gouzoûla, tribu de cette contrée, et conquit Mâssa et Târoûdânat, capitale du Soûs. Or, il existait dans cette ville un groupe d'hérétiques Râfidites que l'on appelait les Bajalites, du nom de 'Alî ibn 'Abd Allâh el-Bajalî l'hérétique, qui était venu s'échouer dans le Soûs à l'époque du soulèvement de 'Obaïd Allâh

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 177-178 ; *Berbères*, t. II, p. 71.

le chî'ite en Afrîqîya ; la doctrine des Râfidites s'y était répandue et les habitants qui s'y étaient fermement attachés se la transmettaient de génération en génération sans voir de vérité ailleurs que dans leurs croyances. 'Abd Allâh ibn Yâsîn et Aboû Bakr ibn 'Omar les combattirent jusqu'à ce qu'ils eussent conquis de vive force la ville de Târoûdânat et y eussent tué une grande quantité de gens ; les survivants revinrent alors à la doctrine déterminée par la Coutume et par la Communauté. 'Abd Allâh ibn Yâsîn s'empara des dépouilles des ennemis tués et en constitua un butin. Dieu ayant donné aux Almoravides le succès sur leurs ennemis, ils conquirent les forteresses du Soûs et les tribus de cette région se soumirent à eux. 'Abd Allâh ibn Yâsîn répartit des gouverneurs sur les différentes parties du pays ; il leur ordonna de faire régner l'équité, de faire appliquer la Coutume, de percevoir les impôts canoniques et les dîmes, et d'abolir les autres taxes qui avaient été instituées récemment.

Conquête du pays des Masâmida. — Guerre sainte qui la suivit contre les Baraghwâta et conquête de leur pays [1].

(*Page* 103.)

'Abd Allâh ibn Yâsîn partit ensuite pour le pays des Masâmida ; il conquit le sabre à la main la montagne de Daran [2], le pays de Roûda et la ville des Chafchâwa [3] ; puis il conquit la ville de Naffîs et le reste du pays des Gadmîwa. Les tribus des Ragrâga et des Hâha vinrent auprès de lui en délégations et lui prêtèrent le serment d'allégeance ; il partit ensuite pour la ville d'Aghmât où se trouvait alors son prince, Laqqoût ibn Yoûsouf ibn 'Alî le Maghrâwî ;

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 178-180, 182-185 ; *Berbères*, t. II, p. 71 ; 125-133.
2. L'Atlas.
3. Probablement sur l'actuel Oued Chîchâwa.

il installa son camp devant la ville et lui fit subir un siège rigoureux ; lorsque Laqqoût vit que la situation était intenable, il abandonna la ville et s'enfuit de nuit, avec toute sa suite, au Tâdlâ, où il implora l'assistance des Banoû Yafran, rois de Salé et du Tâdlâ. Les Almoravides entrèrent à Aghmât en 499/1057-58 ; 'Abd Allâh ibn Yâsîn y séjourna pendant environ deux mois en attendant que l'armée se fût reposée ; puis il partit ensuite pour le Tâdlâ qu'il conquit et où il tua tous ceux qu'il rencontra de ses rois, les Banoû Yafran ; il vainquit Laqqoût le Maghrâwî et le tua. Ce Laqqoût avait une femme nommée Zaïnab bint Ishâq la Nafzâwie. « C'était, dit Ibn Khaldoûn [1], l'une des femmes de l'univers qui étaient célèbres pour leur beauté et leur habileté dans le gouvernement ; avant Laqqoût, elle avait appartenu à Yoûsouf ibn 'Alî ibn 'Abd er-Rahmân ibn Wattâs, *chaikh* des Warîka. Lorsque les Almoravides eurent tué Laqqoût ibn Yoûsouf le Maghrâwî, Aboû Bakr ibn 'Omar le remplaça auprès de sa femme, Zaïnab bint Ishâq déjà mentionnée, jusqu'au moment où il advint à cette dernière ce que nous allons relater.

'Abd Allâh ibn Yâsîn s'avança ensuite vers le pays de Tâmasnâ, qu'il conquit et dont il s'empara ; il apprit alors que sur le littoral de la Tâmasnâ existaient les nombreuses et populeuses tribus des Baraghwâta [2].

Nous allons donner ici quelques détails succincts sur les Baraghwâta et sur leur dynastie, puis nous reprendrons l'exposé que nous nous sommes donné pour but. On est en désaccord sur le point de savoir à quoi se rattache la généalogie de ces Baraghwâta. Les uns les rattachent aux

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 71.

2. La Tâmasnâ était, en gros, le territoire compris entre le Boû-Regreg et l'Oumm er-Rabî'. Bien que les Baraghwâta aient été à plusieurs reprises « complètement exterminés », leur souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans le clan des Oulâd Sâlah, fraction des Melîlla, tribu des Mdâkra. Cf. *Villes et Tribus du Maroc*, v. II : *Casablanca et les Châouia*, t. I, p. 117-123, 293-300, t. II, p. 124.

Zanâta ; les autres disent que leur faux prophète Sâlih ibn Tarîf le Baraghwâtî était Juif d'origine et descendait de la tribu de Siméon, fils de Jacob ; il aurait grandi à Barbât, forteresse de la province de Sidonia, en Andalousie ; il partit ensuite pour l'Orient, où il étudia, sous la direction de 'Obaïd Allâh le mo'tazilite et où il travailla la magie,dont il acquit la connaissance de nombreuses variétés. Revenu au Maghrib, il s'installa dans le pays de Tâmasnâ ; y ayant trouvé d'ignorantes tribus de Berbères, il fit montre à leurs yeux de vertu et d'ascétisme, les séduisit et les circonvint par de belles paroles. Il les ensorcela si bien de ses sortilèges qu'ils ajoutèrent foi à ses dires et le suivirent ; il prétendit alors à la qualité de prophète, leur donna des lois religieuses et leur institua un Coran, ainsi que nous l'avons déjà exposé avec des détails suffisants. — On appelait Barbâtî quiconque suivait cet individu et était entré dans sa religion ; les Arabes arabisèrent le mot et en firent Baraghwâtî (c'est de là qu'ils furent nommés Baraghwâta). « C'est là une erreur manifeste, dit Ibn Khaldoûn [1] ; il a été établi authentiquement que ce peuple appartient aux Masmoûda, ainsi qu'en témoignent leur habitat et leur voisinage, etc... En réalité, les Baraghwâta englobent de multiples tribus qui n'ont pas d'ancêtre commun ; c'est un ramassis de Berbères qui se groupèrent autour de Sâlih ibn Târif, celui qui se prétendit prophète en Tâmasnâ, en l'année 125/742-43, sous le califat de Hichâm ibn 'Abd el-Malik ibn Marwân ; il prit le nom de « Sâlih des croyants » et donna à ses partisans la religion qu'ils adoptèrent. Sâlih avait assisté avec son père Tarîf aux guerres de Maïsara le Madgharî, chef des sofrites de son époque. Tarîf portait le surnom d'Aboû Sobaïh et avait été l'un des principaux compagnons de ce Maïsara. On raconte qu'il prétendit également à la qualité de prophète et qu'il donna des

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 133.

lois à son peuple. Il périt en 127/744-45 ; son fils, Sâlih ibn Tarif, lui succéda dans son entreprise et sa conduite fut encore plus monstrueuse que celle de son père. Il avait d'abord été homme de science et de religion, puis, rejetant les versets révélés par Dieu, il prit pour ligne de conduite de prétendre à la qualité de prophète et commit les impostures que nous avons exposées plus haut, lorsque nous avons donné l'histoire de Handala ibn Safwân le Kalbî, comme gouverneur du Maghrib. Sâlih partit ensuite pour l'Orient en 174/790-91, après avoir été gouverneur des Baraghwâta durant 47 ans ; il leur promit qu'il leur reviendrait sous le règne de leur septième roi, et chargea son fils, Ilyâs ibn Sâlih, de veiller sur la loi qu'il leur avait donnée. Ilyâs continua à faire montre d'islamisme, tandis qu'en réalité il restait attaché à la doctrine infidèle que son père lui avait recommandée ; il conserva ses apparences de retenue et d'ascétisme jusqu'au jour où il périt en 224/838-39, cinquante années après avoir reçu le pouvoir. Son fils, Yoûnous ibn Ilyâs, lui succéda ; il manifesta leur religion au grand jour et invita les gens à entrer dans leur infidélité, tuant ceux qui refusaient d'embrasser sa cause et brûlant les villes de la Tâmasnâ et des régions avoisinantes. On dit qu'il y brûla ainsi 380 villes après en avoir massacré les habitants en les passant au fil de l'épée, parce qu'ils lui résistaient; il en tua 7.770 en un lieu appelé Tâmloûkâlât, qui est un rocher élevé qui se dresse au milieu du chemin. « Yoûnous ibn Ilyâs, a dit Zammoûr ibn Sâlih [1], partit pour l'Orient et effectua le pèlerinage de la Mecque ; il fut le premier et le dernier des gens de sa famille à l'accomplir. Il périt en 268/881-82, après un règne de 44 ans. Le pouvoir passa alors des mains de ses enfants à celles d'autres personnes de sa parenté ; Aboû Ghofaïr Mohammad ibn Ma'âd ibn Alîsâ' ibn Sâlih ibn Tarîf devint roi des Baraghwâta ; il

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 128, citant El-Bakrî (trad. *De Slane*, p. 259-271) qui reproduit la narration de Zammoûr ibn Sâlih.

s'attacha à la religion de ses pères et vit sa force s'accroître et sa puissance grandir ; il eut avec les Berbères des rencontres fameuses et il leur livra des combats mémorables, auxquels Sa'îd ibn Hichâm le Masmoûdî a fait allusion dans des vers dont voici un exemple :

« Voici une nation de gens qui ont péri : après être entrés dans l'erreur, ils ont disparu ; puissent-ils ne pas être abreuvés d'une eau secourable !

« Ils disent : « Le Prophète, c'est Aboû Ghofaïr. » — Que Dieu couvre d'opprobre la mère des menteurs !...

« Les habitants de la Tâmasnâ sauront la vérité, lorsqu'au jour de la Résurection ils viendront, hideux,

« Et que là, Yoûnous et les fils de son père traîneront derrière eux les Berbères stupéfaits. »

Aboû Ghofaïr prit quarante-quatre épouses, car les Baraghwâta, dans leur ignoble religion, permettaient à l'homme d'épouser autant de femmes qu'il lui plaisait, et il eut autant d'enfants si ce n'est plus. Il périt dans les dernières années du IIIe siècle, après un règne de 29 ans. Son fils, Aboû-l-Ansâr 'Abd Allâh ibn Abî Ghofaïr, lui succéda et suivit les pratiques de son père ; c'était un personnage ambitieux qui inspirait de la crainte aux rois de son époque, qui s'efforçaient de l'apaiser et de se protéger de ses attaques en lui envoyant des cadeaux. Il avait coutume de porter le manteau appelé *milhafa* ainsi que des culottes ; il ne s'habillait pas de vêtements cousus et personne dans son pays, à l'exception des étrangers, ne portait de turban ; il respectait les droits du voisin et accomplissait ses promesses ; il mourut en 341/ 952-53, après 44 ans de règne, et fut enseveli à Tâsalâkhat [1], où est son tombeau. Il eut pour successeur son fils, Aboû Manṣoûr 'Îsâ ibn Abî-l-Ansâr, âgé de 22 ans. Celui-ci, suivant la conduite

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 129 : *Tameslakht*.

de ses ancêtres, prétendit à la qualité de prophète ; son pouvoir augmenta, sa puissance s'éleva et les tribus du Maghrib se soumirent à lui. « Son armée, dit Zammoûr ibn Sâlih, comprenait près de 3.000 Barghawâta et plus de dix mille hommes d'autre origine ». Les rois d'Andalousie et du Maroc, Idrîsides, Omayyades, Chî'ites [1], etc..., au cours de luttes gigantesques, attaquèrent les Baraghwâta et leur firent la guerre sainte.

Lorsque Boulouggîn ibn Zîrî ibn Manâd le Sanhajî effectua contre le Maghrib sa célèbre attaque [2], les tribus des Zanâta et leurs rois s'enfuirent devant lui et se retirèrent vers Ceuta ; lorsqu'il les vit du haut de la montagne de Tétouan et qu'il constata leur masse considérable, il les laissa pour aller faire la guerre sainte aux Baraghwâta. Il fondit sur eux, tua leur prince Aboû Mansoûr 'Îsâ ibn Abî-l-Ansâr et envoya à Cairouan les captifs qu'il leur avait enlevés. Cela se passait en 369/979-80. Plus tard, ils furent combattus par les troupes d'El-Mansoûr ibn Abî 'Amir lorsque son fils, 'Abd el-Malik el-Moudaffar, donna à son affranchi Wâdih le commandement de la guerre sainte contre les Baraghwâta et que celui-ci fit parmi eux de grands ravages, en les tuant et en les réduisant en captivité. Les Banoû Yafran les combattirent ensuite également lorsque les descendants de Ya'lâ ibn Mohammad ibn Sâlih, l'une de leurs familles, se rendirent indépendants dans la région de Salé et s'y constituèrent un fief séparé du territoire gouverné par Zîrî ibn 'Atîya le Maghrâwî, dynaste de Fès ; Aboûl-l-Kamâl Tamîm ibn Zîrî le Yafranî leur fit violemment la guerre sainte, ainsi qu'il a été indiqué plus haut [3], durant les dix années qui précédèrent l'an 420/1029-30 ; il leur enleva la Tâmasnâ et y installa un gouverneur en son nom, après leur avoir fait subir de lourdes pertes en tués et en captifs. Mais après lui ils se

1. Il s'agit des Fâtimides de Tunisie.
2. Cf. *suprà*, p. 84. — 3. Cf. *suprà*, p. 103.

réinstallèrent jusqu'au moment où vint la dynastie des Almoravides et que, pénétrant dans le Maghrib pour la seconde fois, elle conquit le pays des Masmoûda, le Tâdlâ et la Tâmasnâ.

'Abd Allâh ibn Yâsîn apprit alors que sur le littoral de cette dernière contrée vivaient les nombreuses et populeuses tribus des Baraghwâta, adeptes de la religion des mages, vivant dans l'erreur et l'infidélité ; il apprit également à quelle ignoble religion ils s'étaient attachés. « Les Barhgawâta, lui dit-on, se composent de nombreuses tribus et d'éléments hétéroclites divers qui, primitivement, s'étaient groupés auprès de Sâlih ibn Târif l'imposteur, qui se prétendait prophète ; ils sont ainsi demeurés dans l'erreur et dans l'infidélité jusqu'à maintenant. » Lorsqu'il eut entendu parler de la situation des Baraghwâta et de l'infidélité dans laquelle ils vivaient, 'Abd Allâh ibn Yâsîn considéra comme un devoir de leur faire la guerre sainte tout d'abord, avant de s'attaquer aux autres ; il se porta donc contre eux à la tête des armées des Almoravides. Le prince des Baraghwâta était à cette époque Aboû Hafs 'Abd Allâh, de la descendance d'Aboû Mansoûr 'Îsâ, fils d'Aboû-l-Ansâr 'Abd Allâh, fils d'Aboû Ghofaïr Mohammad, fils de Ma'âd, fils d'Alîsa', fils de Sâlih, fils de Tarîf ; il livra à 'Abd Allâh ibn Yâsîn de grandes batailles où périrent beaucoup de gens des deux partis et au cours desquelles 'Abd Allâh ibn Yâsîn le Gouzoûlî, *mahdî* des Almoravides, fut blessé et mourut en martyr. Lorsqu'il fut près de mourir, il dit à ses partisans : « O Almoravides, je suis un homme mort, aujourd'hui, sans rémission ; quant à vous, vous êtes dans le pays de vos ennemis ; gardez-vous d'être lâches ou de vous quereller, car vous perdriez courage et votre puissance s'enfuirait comme le vent. Soyez les auxiliaires du Droit. Soyez des frères en la personne de Dieu. Gardez-vous de vous porter réciproquement envie à propos du gouvernement, car Dieu donne le pouvoir à qui

il lui plaît de Ses créatures et il choisit comme lieutenant sur Sa terre celui de Ses esclaves qu'il veut. » Après avoir encore prononcé d'autres paroles, 'Abd Allâh ibn Yâsin mourut, dans la soirée de ce jour-là qui était le dimanche 24 du mois de Joumâdâ I de l'année 451/8 juillet 1059 ; il fut enterré en un endroit appelé Korîfla [1] et l'on édifia sur sa tombe une mosquée qui y est maintenant célèbre. 'Abd Allâh ibn Yâsîn était d'une scrupuleuse piété pour tout ce qui a trait aux aliments et à la boisson ; il vivait de la viande des animaux tués à la chasse ou de ce qui s'en rapprochait ; il ne mangea rien de la viande ni du lait des animaux des Sanhâja, durant le séjour qu'il fit parmi ces derniers. Malgré cela, il se mariait souvent ; il épousait chaque mois un certain nombre de femmes qu'il répudiait ensuite, et il ne pouvait entendre parler d'une jolie femme sans la demander en mariage. Grâce à son heureuse habileté politique, il fit si bien respecter parmi les Sanhâja les préceptes de la Coutume et de la Communauté qu'il obligea quiconque avait manqué une prière avec une communauté à recevoir 20 coups de fouet, tandis que quiconque en avait manqué une *rak'a* [2] devait en recevoir 5 coups. On cite parmi les prodiges qu'il accomplit les prodiges suivants : Les Almoravides étant partis avec lui lors de l'une de ses expéditions au pays des Nègres, il advint que l'eau qu'ils avaient avec eux s'épuisa et qu'ils furent sur le point de périr. C'est alors que 'Abd Allâh ibn Yâsîn, après avoir procédé à ses lustrations pulvérales, fit une prière de deux *rak'a*, et invoqua Dieu. Les Almoravides répondirent « Amen ! » à son invocation et, lorsqu'il l'eut terminée, il

1. L'Oued Korîfla, affluent de rive gauche du Boû Regreg, arrose le territoire de la tribu des Za'êr. La tombe de 'Abd Allâh ibn Yâsîn a été identifiée avec celle de Sîdi 'Abd Allâh Moûl el-Gâra, située à une dizaine de kilomètres au Sud-Ouest de l'ancien poste de Nkheila, au confluent de l'Oued Korifla et de l'Oued Ghorîyib. Cf. *Villes et Tribus du Maroc*, v. 5 : *Rabat et sa région*, t. III, p. 160-162.

2. « Série d'attitudes et de formules rituelles, dont chacune des prières canoniques comporte un certain nombre. »

leur dit : « Creusez sous cet emplacement où j'ai fait ma prière ! » Ayant creusé, ils rencontrèrent l'eau à environ un empan du sol ; c'était une eau douce et fraîche dont ils burent, abreuvèrent leurs bêtes de somme et remplirent leurs récipients. Sa crainte de Dieu et sa piété étaient telles qu'il ne cessa de jeûner [1] depuis le jour où il pénétra dans le pays des Sanhâja jusqu'à ce qu'il mourût.

Le prince Aboû Bakr ibn 'Omar conserva le pouvoir, et le serment d'allégeance lui fut prêté de nouveau après la mort de 'Abd Allâh ibn Yâsîn. Son premier acte, après avoir rendu les derniers devoirs à celui-ci et après l'avoir enseveli, fut de marcher contre les Baraghwâta, décidé fermement à les combattre, après avoir pris Dieu comme mandataire dans la guerre sainte qu'il allait mener contre eux. Il leur tua beaucoup de monde et fit sur eux une grande quantité de captifs, si bien qu'ils durent se disperser dans des endroits où ils pouvaient se dissimuler et dans des forêts : il extirpa ainsi l'ulcère qu'ils constituaient. Les survivants se convertirent de nouveau à l'Islamisme ; Aboû Bakr ibn 'Omar fit disparaître leur hérésie du Maghrib, rassembla leurs dépouilles et les partagea entre les Almoravides. Il revint ensuite à la ville d'Aghmât.

Aboû Bakr ibn 'Omar attaque le reste du Maghrib et s'en empare [2].

(*Page* 105.)

Lorsque Aboû Bakr ibn 'Omar se fut établi à Aghmât, il y séjourna jusqu'au mois de Safar de l'année 452 (mars 1060), où il partit pour attaquer le Maghrib à la tête de peuplades innombrables de Sanhâja, de Gouzoûla et de

1. Il s'agit naturellement du jeûne diurne (*siyâm*) et non du jeûne continu (*wisâl*).
2. Tiré du *Qirtâs*, p. 185-186.

Masâmida. Il conquit les montagnes du Fâzâz ainsi que le reste du pays des Zanâta ; il conquit les villes des Miknâsa, puis, installant son camp devant la ville des Lawâta, il l'assiégea jusqu'au moment où il la conquit de vive force, à la pointe de l'épée, et y tua une grande quantité de Banoû Yafran ; il la détruisit et jusqu'à maintenant elle ne fut plus habitée. Cette destruction eut lieu le dernier jour du mois de Rabî' (2 juin 1060) II de l'année citée. Il revint ensuite à la ville d'Aghmât.

Aboû Bakr ibn 'Omar retourne au Sahara ; motif de son retour [1].

(*Page* 105.)

Le prince Aboû Bakr ibn 'Omar le Lamtoûnî avait épousé Zaïnab bint Ishâq la Nafzâwie ; celle-ci, qui, comme nous l'avons dit, était extrêmement belle, était en outre énergique, intelligente, douée d'un esprit profond et d'un solide jugement ; elle s'entendait au gouvernement à tel point qu'on l'appelait la Magicienne. Le prince Aboû Bakr, après être demeuré auprès d'elle, à Aghmât, pendant environ trois mois, reçut un envoyé venant des pays du Sud-Est qui l'informa que la situation du Sahara était troublée et que des dissensions s'étaient élevées parmi ses habitants. Comme le prince était un homme pieux, il lui parut que ce serait une faute énorme que de laisser les musulmans s'entretuer alors qu'il était capable de les apaiser, et il considéra qu'il ne pouvait s'en dispenser, puisque c'était lui qui était chargé de les gouverner et qui portait la responsabilité de leur conduite : il résolut donc de partir pour le Sahara afin de pacifier ce pays et d'y faire la guerre sainte. Lorsqu'il se fut déterminé à se mettre en route, il répudia sa femme Zaïnab. « O Zaïnab, lui dit-il au moment où il se séparait

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 186-190 ; *Berbères*, t. II, p. 72-73.

d'elle, je m'en vais au Sahara ; tu es femme, jolie et frêle, et tu serais incapable d'en supporter la chaleur : aussi te répudié-je. Lorsque tu auras terminé ta période de viduité, épouse ton cousin, Yoûsouf ibn Tâchfîn, qui est mon lieutenant pour le Maghrib. » Lorsqu'il l'eut répudiée, il partit d'Aghmât et, après avoir fait route par le Tâdlâ, il arriva à Sijilmâsa, où il entra ; il y séjourna quelques jours, occupé à en améliorer la situation, puis il se mit en route pour le Sahara.

Voici ce qu'Ibn Khallikân [1] rapporte d'après l'ouvrage intitulé *El-Mo'rib 'an sîrat mouloûk el-Maghrib*, relativement au motif du retour du prince Aboû Bakr ibn 'Omar au Sahara : « Aboû Bakr ibn 'Omar était un homme simple, d'une bonne nature, préférant son pays aux contrées du Maghrib et nullement enclin au luxe. Les gouverneurs zanâtiens du Maghrib étaient débiles, incapables de résister aux Voilés, qui leur enlevèrent des mains le pays depuis les portes de Tlemcen jusqu'au littoral de l'Océan Atlantique. Lorsqu'Aboû Bakr ibn 'Omar se fut rendu maître du pays, il entendit dire qu'une vieille femme du Sahara, ayant un matin perdu une chamelle lui appartenant, s'était mise à pleurer en disant : « Aboû Bakr ibn 'Omar nous a fait du tort en pénétrant dans le Maghrib ! » Cet incident le poussa à laisser un de ses compagnons, Yoûsouf ibn Tâchfîn, comme lieutenant pour le Maghrib et à regagner son pays du Sud. »

Le voyage d'Aboû Bakr ibn 'Omar eut lieu au mois de Doû-l-qa'da de l'année 453 (novembre-décembre 1061). Lorsqu'il arriva au Sahara, il améliora la situation de cette contrée et l'organisa ; il rassembla une forte armée avec laquelle il attaqua le pays des Nègres, dont il s'empara jusqu'à une profondeur de 90 étapes ; quant à Yoûsouf ibn Tâchfîn, sa puissance également était devenue considérable

1. Cf. *Wafayât*, t. II, p. 481.

au Maghrib, dont il s'était emparé de la plupart des territoires. Lorsque le prince Aboû Bakr ibn 'Omar apprit à quel degré de puissance était parvenu Yoûsouf ibn Tâchfîn et quelle assistance victorieuse Dieu lui avait accordée, il vint du Sahara pour examiner la situation ; on dit également qu'il pensait à destituer Yoûsouf et à nommer un autre à sa place. Quand Yoûsouf pressentit cela, il consulta sa femme, Zaïnab bint Ishâq, qu'il avait épousée à la suite d'Aboû Bakr ibn 'Omar. « Ton cousin, lui répondit celle-ci, est trop pieux pour faire couler le sang. Lorsque tu te rencontreras avec lui, néglige toutes les marques de déférence et d'humilité auxquelles il s'attend de ta part ; fais semblant d'être rempli de superbe et d'amour pour l'autocratie, comme si tu voulais être son rival ; puis, malgré cela, flatte-le en lui offrant des dons consistant en richesses, en tuniques d'honneur et autres cadeaux précieux du Maghrib ; offre-lui de tout cela en abondance, car il habite le Sahara et il considère comme objets rares et curieux tout ce qu'on lui apporte d'ici. » Lorsque Aboû Bakr ibn 'Omar fut proche des provinces du Maghrib, Yoûsouf ibn Tâchfîn partit au devant de lui ; il se rencontra avec lui à une certaine distance et, de son cheval, lui adressa un bref salut, sans mettre pied à terre en son honneur et sans lui témoigner la déférence habituelle. Voyant l'importance de ses troupes, Aboû Bakr lui dit : « O Yoûsouf, que fais-tu de ces troupes ? — Je m'en aide, répondit-il, pour lutter contre quiconque s'oppose à moi. » Aboû Bakr à ces mots conçut des soupçons sur son lieutenant ; voyant alors s'avancer mille chameaux lourdement chargés, il demanda : « Que sont ces chameaux porteurs de lourdes charges ? — O prince, lui répondit Yoûsouf, je t'ai apporté tout ce que je possède en fait de richesses, d'objets mobiliers, de vivres et de pièces de cuir afin que tu les emploies à te rendre la vie plus facile au Sahara. » Aboû Bakr, comprenant alors pleinement quelle était la situation de son lieutenant, se rendit compte qu'il ne lui abandonne-

rait pas le pouvoir. « O mon cousin, lui dit-il, mets donc pied à terre que je te fasse mes recommandations ! » Etant tous deux descendus de cheval et s'étant assis, Aboû Bakr lui dit : « C'est moi qui t'ai investi de ce pouvoir et c'est moi qui en suis responsable ; crains Dieu dans ta conduite à l'égard des musulmans ; affranchis-moi et affranchis ton âme du feu de l'Enfer ; ne compromets aucun des intérêts de tes sujets, car tu en es responsable. Puisse Dieu le Très Haut t'amender et t'assister ; puisse-t-il t'accorder Sa providence et te permettre d'agir avec bienfaisance et équité à l'égard de ton peuple : c'est Lui qui sera mon lieutenant auprès de toi et auprès d'eux ! » Il lui fit ensuite ses adieux et s'en retourna au Sahara ; il y vécut, faisant assidûment la guerre sainte aux nègres infidèles jusqu'à ce qu'il mourût, en martyr, d'une flèche empoisonnée, au mois de Cha'bân de l'année 480 (novembre 1087), après avoir soumis le Sahara tout entier jusqu'aux Montagnes de l'Or, qui font partie du pays des Nègres.

RÈGNE DU COMMANDEUR DES MUSULMANS YOUSOUF IBN TACHFIN LE LAMTOUNI [1].

(*Page* 106.)

Lorsque le prince Aboû Bakr ibn 'Omar se fut décidé à se mettre en route pour le Sahara, il appela son cousin Yoûsouf ibn Tâchfîn ibn Ibrâhîm le Lamtoûnî, l'investit du commandement des contrées du Maghrib et lui donna pleins pouvoirs sur ce pays ; il lui ordonna de reprendre la lutte contre les Maghrâwa, les Banoû Yafran et tous les autres Zanâta et Berbères qui y vivaient. Les chaikhs des

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 187, 193-194.

Almoravides acceptèrent sa nomination d'un commun accord, car ils connaissaient son mérite supérieur, sa religion, sa bravoure, son énergie, son équité, sa piété, la sûreté de son jugement et son heureuse chance. Yoûsouf revint de Sijilmâsa avec la moitié de l'armée almoravide après qu'Aboû Bakr ibn 'Omar fut parti avec l'autre moitié ; cela se passait au mois de Doû-l-Qa'da de l'année 453 (novembre-décembre 1061). Lorsque Yoûsouf ibn Tâchfîn eut atteint la Moulouya, il passa son armée en revue ; ayant constaté qu'elle contenait 40.000 Almoravides, il choisit parmi eux quatre généraux : Sîr ibn Abî Bakr le Lamtoûnî, Mohammad ibn Tamîm le Goudâlî, 'Omar ibn Soulaïmân le Massoûfî, Moudrik le Talkânî, et donna à chacun d'eux le commandement de 5.000 hommes de sa tribu ; il constitua avec cette troupe une avant-garde qui devait combattre devant lui les Maghrâwa, les Banoû Yafran et le reste des tribus berbères qui occupaient le Maghrib. Puis il partit à leur suite, parcourant le Maghrib, bourgade par bourgade et ville par ville, et en poursuivant les habitants tribu par tribu ; les uns le combattaient et il les vainquait, d'autres s'enfuyaient devant lui ; d'autres enfin lui offraient la paix en lui prodiguant des témoignages de soumission. Il subjugua ainsi tout le Maghrib, puis repartit pour Aghmât, où il entra. Quand il s'y fut installé, il épousa Zaïnab bint Ishâq la Nafzâwie, qui avait appartenu à Aboû Bakr ibn 'Omar ; elle fut le couronnement de sa fortune, car ce fut elle qui s'occupa de son empire et lui donna les conseils qui lui permirent d'asseoir sa puissance ; ce fut elle également qui, par l'habileté de sa politique, lui conquit la plus grande partie des contrées du Maghrib, notamment en le conseillant dans la conduite à tenir à l'égard d'Aboû Bakr ibn 'Omar et en lui indiquant de quelle manière il devait le rencontrer, ainsi que nous l'avons relaté plus haut ; elle se conduisait ainsi dans tout ce qu'elle entreprenait. On peut citer parmi ses traits d'esprit ce que rapporte Ibn el-Atîr

dans son *Kâmil*[1], après avoir parlé de Yoûsouf ibn Tâchfîn : « C'était un homme de bonne conduite, pratiquant le bien et l'équité ; il avait de la sympathie pour les gens de science et de religion ; il les honorait, leur donnait l'autorité dans son pays et se conformait à leurs avis. Il aimait à pardonner et à passer sur les plus grandes fautes. En voici un exemple : Trois individus s'étant trouvés réunis, l'un d'eux souhaita d'obtenir 1.000 dinars avec quoi il pût faire du commerce, le second souhaita de recevoir un gouvernement où il exerçât le pouvoir au nom du prince des musulmans, et le troisième souhaita d'obtenir l'épouse de ce dernier qui était l'une des meilleures femmes et qui détenait le gouvernement du pays. Ayant été informé de la chose, Yoûsouf fit comparaître ces individus ; à celui qui avait souhaité de l'argent, il donna mille dinars, et il nomma l'autre gouverneur ; quant à celui qui avait souhaité d'obtenir son épouse, il lui dit : « O ignorant ! Qui t'a poussé à désirer ce que tu ne peux atteindre ? » Ensuite il l'envoya à son épouse. Celle-ci le laissa dans une tente pendant trois jours, puis elle donna l'ordre qu'on lui portât, chaque jour, une seule sorte de nourriture. Elle le fit ensuite venir et lui demanda : « Qu'as-tu mangé durant ces trois jours ? — Une seule sorte de nourriture, répondit l'homme. — Toutes les femmes sont semblables » lui dit-elle alors et, ayant donné l'ordre de lui remettre de l'argent et des vêtements, elle le libéra et le laissa poursuivre sa route. Elle mourut en 464 (1071-72).

Construction de la ville de Marrâkech[2].

(*Page* 107.)

Lorsque commença l'année 454 (1062-63), la puissance de Yoûsouf ibn Tâchfîn avait atteint au Maghrib un

1. Cf. *Kâmil*, p. 514-515.
2. Tiré du *Qirtâs*, p. 194-195.

degré tout à fait considérable ; il avait solidement pris pied dans le pouvoir, et sa renommée était devenue fameuse. C'est alors qu'il conçut le vif désir de construire une ville où il pût habiter avec sa suite et son armée, et qui lui servît de forteresse à lui-même ainsi qu'aux grands dignitaires de son royaume ; c'est dans ce but qu'il acheta l'emplacement de la ville de Marrâkech à celui des Masmoûda qui le possédait. L'auteur du *Mo'rib* a dit : C'était la propriété d'une vieille femme d'entre eux. — Ensuite il s'installa sur l'emplacement susdit avec des tentes de poil et y construisit une mosquée pour sa prière avec une petite citadelle pour enfermer ses biens et ses armes, mais sans édifier de rempart pour protéger cela. Aboû-l-Khattâb ibn Dahya a dit dans le *Kitâb en-Nibrâs* [1] : L'emplacement de la ville de Marrâkech était un champ appartenant à des gens de Naffîs. Yoûsouf le leur acheta avec son argent personnel qu'il avait emporté en quittant le Sahara.

On lit dans le *Kitâb el-Mo'rib* [2] : « Yoûsouf ibn Tâchfîn établit le plan de la ville de Marrâkech en un lieu que l'on avait ainsi nommé. Le sens de ce nom dans la langue des Masâmida est : « Va-t'en vite ! » Cet endroit était en effet un lieu d'embuscade pour les brigands : aussi ceux qui y passaient disaient-ils ces mots à leurs compagons de route et c'est la raison pour laquelle il était connu sous cette appellation. La vocalisation précise de ce mot est *Mourrâkich* [3].

On dit encore que sur l'emplacement de cette ville existait une petite bourgade, située au milieu d'une forêt et qu'habitait une peuplade de Berbères. Yoûsouf en fixa le plan ; il y construisit des palais et des habitations splendides. La ville est placée dans une vaste

1. Cité in *Wafayât*, t. II, p. 488.
2. Cité in *Wafayât*, t. II, p. 488.
3. Malgré l'autorité de Hâjjî Khalfa, auteur du *Kachf ed-Donoûn*, invoquée dans une note marginale, la vocalisation la plus ancienne semble pourtant bien être *Marrâkouch*.

plaine ; à l'entour sont des montagnes distantes de quelques parasanges ; à proximité est un mont sur lequel la neige demeure sans cesse et qui tempère le climat de la ville. Ibn Khaldoûn [1] dit : « Yoûsouf ibn Tâchfîn fit de la ville de Marrâkech sa résidence ainsi que celle de son armée, afin de pouvoir lutter contre les tribus des Masâmida dont l'habitat est dans le voisinage, dans la montagne de Daran ; en effet, parmi les tribus du Maghrib, il n'en existe point de plus puissante ni de plus nombreuse. »

On lit dans le *Qirtâs* [2] : « Lorsque Yoûsouf ibn Tâchfîn eut entrepris la construction de la mosquée de Marrâkech, il se ceignait d'une ceinture et travaillait de sa main à l'argile et à la construction avec les ouvriers, par humilité de sa part envers Dieu. La partie édifiée par Yoûsouf est l'endroit connu maintenant sous le nom de Soûr el-Hajar (= le rempart de pierre), à Marrâkech, au Nord-Ouest de la Jâmi'el-Koutoubîyîn(= grande-mosquée des libraires) ; on le connaît aujourd'hui sous le nom d'Es-Soujaïna (= la petite prison). Il n'existait pas d'eau sur l'emplacement de la ville ; les gens creusèrent des puits et l'eau leur apparut à peu de profondeur ; ils s'y fixèrent alors et l'édifièrent.

La ville de Marrâkech, dit-on, demeura sans rempart jusqu'au moment où, Yoûsouf ibn Tâchfîn étant mort, son fils 'Alî ibn Yoûsouf eut pris le pouvoir après lui et que la plus grande partie de son règne se fut écoulée ; il entoura alors la ville du rempart, en 526/1131-32.

On dit que ce fut sur l'indication du juriste célèbre, le *qâdi* Aboûl-l-Walîd Mohammad Ibn Rouchd ; s'étant en effet rendu auprès du sultan à Marrâkech, il lui donna ce conseil, au moment où Mohammad ibn Toûmart, le *mahdî* des Almohades, surgit dans les montagnes des Masâmida. La durée de la construction du rempart fut de

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 73.
2. Cf. p. 194-195.

huit mois et les dépenses engagées à ce propos s'élevèrent à 70.000 dinars. 'Alî ibn Yoûsouf construisit également la grande-mosquée qui porte son nom jusqu'aujourd'hui, ainsi que le minaret qui la surmonte ; il y dépensa 60.000 autres dinars. J'ai vu dans le livre d'Ibn 'Abd el-'Adîm el-Azammoûrî, relatif aux traits édifiants de la famille des Banoû Amghâr, que, lorsque le Prince des musulmans 'Alî ibn Yoûsouf le Lamtoûnî se fut décidé à entourer Marrâkech d'un rempart, il consulta à ce sujet les juristes et les hommes de bien : les uns l'en détournèrent, les autres l'y invitèrent ; parmi ces derniers était le *qâdî* Aboû-l-Walîd ibn Rouchd ; il consulta ensuite Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn Ishâq connu sous le nom d'Amghâr, le maître de 'Aïn el-Fitr, qui en conseilla également la construction et lui envoya une partie de sa fortune licite en lui ordonnant de la placer dans la caisse des frais de construction et de charger un homme de mérite de l'employer à régler les dépenses. Le sultan, acceptant son indication, suivit son conseil et Dieu facilita la construction.

Plus tard, lorsque vint la dynastie des Almohades et que régna le fameux Ya'qoûb el-Mansoûr, celui-ci s'intéressa à la ville de Marrâkech ; il consacra ses soins assidus à ériger des constructions somptueuses et prodigua ses efforts afin d'en décorer les mosquées et d'en orner les bâtiments et les édifices, ainsi que nous le mentionnerons en partie en son lieu. Marrâkech demeura la capitale des Almoravides et, après eux, celle des Almohades jusqu'à la fin de leurs jours. Ils furent remplacés ensuite par la dynastie des Marînides qui prirent Fès pour siège de leur empire et y construisirent la Ville Blanche. Après eux, le dynastie sa'adienne transporta son siège à Marrâkech et y édifia le célèbre Qasr el-Badî'. Puis, la dynastie chérifienne des 'Alawites étant survenue, le sultan Maoulây Ismâ'îl ibn ech-Charîf établit sa capitale à Miknâsat ez-Zaïtoûn (= Meknès) qu'il s'attacha à édifier magnifiquement, ainsi que nous le

mentionnerons; sous le règne du sultan Maoulây Mohammad ibn 'Abd Allâh, le siège de l'Etat fut ramené à Marrâkech et il y construisit ses palais et ses monuments ; cette ville est demeurée le siège de leur empire jusque maintenant.

La supériorité de Marrâkech est trop fameuse pour avoir besoin d'être notée ; par-dessus tout, il faut mentionner en quelle abondance elle renferme des tombeaux de saints, objets de pèlerinages, ainsi que des sépultures de grands personnages vertueux et d'éminents docteurs bienfaisants ; c'est au point que le ministre Ibn el-Khatîb, dans les *Maqâmât el-bouldân* (Séances des cités), a dit, dans le passage où il mentionne la ville de Marrâkech : « Elle est la tombe du saint et la résidence du meilleur roi. » Dans l'ouvrage intitulé *Nafh et-Tîb* (L'effluve du parfum), Aboû-l-'Abbâs el-Maqqarî l'a désignée sous le nom de « Baghdâd du Maghrib ». Puisse Dieu la garder des vicissitudes du temps et des coups de la fortune ! [1]

Conquête de Fès et d'autres villes du reste du Maghrib [2].

(*Page* 108.)

Pendant ladite année 454/1062-63, Yoûsouf ibn Tâchfîn rassembla des troupes, créa de nombreux généraux et conquit beaucoup de pays ; il institua l'usage des tambours et des étendards ; il hiérarchisa les gouverneurs, rédigea des pactes et introduisit dans son armée les Aghzâz [3] et les arbalétriers : tout cet appareil était destiné à inspirer

1. Tout ce chapitre relatif à Marrâkech a été traduit par Ch. Schefer et donné en appendice au premier volume de son édition de la *Description de l'Afrique* de Jean-Léon African (Paris, 1896, p. 345-348).

2. Tiré du *Qirtâs*, p. 195-196, 196-199, 199-200 ; *Berbères*, t. II, p. 73-75.

3. Mercenaires turcs, originaires de la tribu des Oghoûz ; ils fournissaient surtout des archers qui furent très en faveur sous la dynastie des Almohades.

l'effroi aux tribus du Maghrib. Cette année-là, son armée finit par compter plus de 100.000 cavaliers provenant des tribus des Sanhâja, des Gouzoûla, des Masâmida et des Zanâta, avec les Aghzâz et les arbalétriers. Partant avec eux de Marrâkech, la capitale, il se dirigea sur la ville de Fès ; les tribus de cette région, les Zawâgha, les Lamâya, les Lawâta, les Saddîna, les Sadrâta, les Maghîla, les Bahloûla, les Madyoûna, etc. se portèrent en masse considérable à sa rencontre et le combattirent ; ils se livrèrent de grandes batailles au cours desquelles les gens de ces tribus furent défaits et s'enfuirent devant lui ; comme ils s'étaient enfermés dans la ville des Saddîna, il la leur enleva de vive force, à l'épée, en démolit les remparts et y tua plus de 4.000 personnes. Puis il partit pour Fès, devant laquelle il s'installa après avoir conquis tous les pays qui l'environnent : cela se passait à la fin de l'année 454/1063.

Ibn Khaldoûn a dit [1] : « Yoûsouf ibn Tâchfîn assiégea d'abord la forteresse du Fâzâz où se trouvait Mahdî ibn Toûlî le Yahfachî (les Banoû Yahfach sont une fraction des Zanâta) ; son père, Toûlî, avait été le dynaste de cette forteresse et il en avait reçu le gouvernement après lui. Yoûsouf ibn Tâchfîn l'assiégea donc. Puis Mahdî ibn Yoûsouf le Gaznâ-î, dynaste de Meknès, ayant demandé à Yoûsouf l'assistance de ses troupes contre Fès, car il était l'ennemi de Mo'ansir le Maghrâwî, dynaste de cette dernière ville, il marcha vers Fès à la tête des armées des Almoravides ; Mo'ansir assembla des contingents et se porta contre lui ; mais il dispersa ses troupes. »

Yoûsouf demeura quelques jours devant Fès, dont il vainquit et tua le gouverneur, Bakkâr ibn Ibrâhîm. Il quitta ensuite cette ville pour se rendre à Sefroû où il entra de vive force le jour même et dont il tua les rois, fils de Mas'oûd ibn Wânoûdîn le Maghrâwî, dynaste de Sijil-

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 73.

mâsa, qui s'en étaient rendus maîtres. Puis Yoûsouf revint à Fès, qu'il investit jusqu'au moment où il la prit ; c'en fut la première prise ; elle eut lieu en 455/1063.

Il demeura à Fès quelque temps et y installa un gouverneur originaire des Lamtoûna. Il partit de là pour le pays des Ghomâra, dont il conquit une grande partie, si bien qu'il approcha de Tanger, où se trouvait alors le chambellan Saggoût le Barghawâtî, l'un des affranchis des Banoû Hammoûd. Puis il revint mettre le siège devant la forteresse du Fâzâz ; mais pendant ce temps les fils de Mo'ansir ibn Hammâd le Maghrâwî se rendirent de leur côté à Fès, où ils entrèrent et tuèrent le gouverneur de Yoûsouf, qui s'y trouvait. Mahdî ibn Yoûsouf le Gaznâ-î, dynaste des pays de Meknès, avait prêté le serment d'allégeance à Yoûsouf ibn Tâchfîn et s'était soumis aux Almoravides ; Yoûsouf le confirma dans son commandement et lui ordonna de partir devant lui, avec son armée, pour conquérir les contrées du Maghrib. Mahdî ibn Yoûsouf rassembla son armée et quitta la ville des 'Aousaja dans l'intention de se joindre à Yoûsouf ibn Tâchfîn, qui assiégeait la forteresse du Fâzâz. Tamîn ibn Mo'ansir le Maghrâwî, dynaste de Fès, l'ayant appris, se hâta de rassembler les Maghrâwa et les tribus des Zanâta ; l'ayant atteint en cours de route, il engagea le combat avec lui, dispersa ses troupes et le tua ; puis il envoya sa tête au chambellan Saggoût, dynaste de Ceuta et de Tanger.

Lorsque Mahdî ibn Yoûsouf eut été tué, les gens des villes des Miknâsa en envoyèrent la nouvelle à Yoûsouf ibn Tâchfîn en lui prodiguant leurs assurances de soumission : il prit possession de leur pays. Ensuite les armées des Almoravides sans discontinuer attaquèrent Tamîm ibn Mo'ansir et le pillèrent ; le siège qu'il subissait devint rigoureux et les vivres manquèrent à Fès. Lorsqu'il vit ce qui s'appesantissait sur lui du fait des Almoravides, il réunit les Maghrâwa ainsi que les Banoû Yafran et se

porta contre ses ennemis afin d'obtenir l'un des deux repos [1] : il subit la défaite. Tamîm fut tué avec une quantité de gens de son entourage ; il fut remplacé à Fès par El-Qâsim ibn Mohammd ibn 'Abd er-Rahmân ibn Ibrâhîm ibn Moûsâ ibn Abî-l-'Âfiya le Miknâsî, qui rassembla les tribus des Zanâta et partit avec elles contre les Almoravides ; il se rencontra avec ceux-ci à l'oued Sîfîr [2]. Un combat acharné se livra entre eux ; les Almoravides y furent mis en déroute et une quantité de leurs cavaliers y furent tués. La nouvelle en parvint à Yoûsouf ibn Tâchfîn alors qu'il était devant la forteresse de Fâzâz ; il la quitta, laissant une troupe d'Almoravides pour l'assiéger (ceux-ci demeurèrent neuf ans devant la ville et y entrèrent, à la suite d'un traité de paix, en l'année 465/1072-73).

Lorsque Yoûsouf quitta la forteresse de Fâzâz, et ce en l'année 456/ 1063-64, il se rendit chez les Banoû Marâsan, dont le prince était alors Ya'lâ ibn Yoûsouf ; il les attaqua, en tua une une grande quantité et conquit leur pays. Il gagna ensuite le pays des Fandalâwâ ; il les attaqua et conquit toutes ces régions. Puis, de là, il partit pour la région de l'Wargha qu'il conquit, en l'année 458/ 1065-66. En l'an 460/1067-68, il conquit tout le pays des Ghomâra et ses montagnes, depuis le Rîf jusqu'à Tanger. En l'an 462/1069-70, il se dirigea vers Fès, sous les murs de laquelle il s'installa avec toutes ses troupes, après en avoir fini avec tous les pays du Maghrib, à l'exception de Ceuta. Il y mena énergiquement le siège de Fès, si bien qu'il finit par y entrer, de vive force, l'épée à la main, et y tua une grande quantité de Maghrâwa, de Banoû Yafran, de Miknâsa et d'autres, à tel point que les marchés et les rues de la ville furent remplis de tués ; à la grande mosquée d'El-Qarawîyîn et à celle d'El-Andalous, on en tua plus de 3.000 ; ceux qui survécurent s'enfuirent vers les régions

1. C'est-à-dire : la victoire ou la mort.
2. *Ou* Oued Siffir ?

avoisinant Tlemcen. Ce fut là la seconde prise de Fès ; elle eut lieu le jeudi 2 Joumâdâ II de l'année 462 (18 mars 1070).

Il y a dans cette relation un certain désaccord avec ce que nous avons exposé précédemment à propos de l'histoire des Maghrâwa ; nous avions tiré nos premières informations d'Ibn Khaldoûn et celles-ci proviennent d'Ibn Abî Zar'. Et ton Seigneur sait mieux celui qui est le mieux dirigé dans le chemin !

Lorsque Yoûsouf ibn Tâchfîn fut entré à Fès, il ordonna de démolir les remparts qui séparaient les deux villes : la rive des gens de Cairouan et celle des Andalous, et il en fit une seule agglomération ; il la fortifia et ordonna d'édifier des mosquées dans les avenues et dans les rues, en menaçant de châtiment les habitants de toute rue où il ne se trouverait pas de mosquée. Il commanda de construire des thermes, des hôtelleries et des moulins ; il améliora la construction de la ville et en organisa les marchés. Il y séjourna jusqu'au mois de Safar de l'année 463 (novembre 1070), date à laquelle il partit pour la région de la Moulouya et conquit les forteresses de Watât. L'année suivante, en 464/1071-72, Yoûsouf appela les princes du Maghrib ainsi que les chaikhs des tribus des Zanâta, des Ghomâra, des Masâmida et du reste des tribus des Berbères ; ils vinrent à lui et lui prêtèrent le serment d'allégeance ; il les vêtit [1] et leur offrit des présents sous forme de richesses. Il partit ensuite pour faire une tournée à travers les provinces du Maghrib, afin d'examiner la condition du peuple et de voir la conduite que ses gouverneurs et ses administrateurs y menaient ; ceux-ci étaient en sa compagnie ; beaucoup d'affaires des gens furent arrangées par son intermédiaire. En l'année 465/1072-73, Yoûsouf attaqua la ville d'Ed-Dimna [2], dans le pays de Tanger ; il y entra de vive force

1. C'est-à-dire qu'il leur offrit des tuniques d'honneur.
2. Il s'agit de Dimnat 'Achîra, localité qui était située au Sud de Tanger, à une journée de marche de Ceuta.

et conquit la montagne de 'Aloûdân. En l'année 467/1074-75, Yoûsouf conquit les montagnes des Ghayyâta, des Banoû Makoûd et des Banoû Rahîna [1], en leur tuant beaucoup de monde. En cette année il répartit ses gouverneurs dans le Maghrib : il donna à Sîr ibn Abî Bakr le gouvernement des villes des Miknâsa, du pays des Maklâta et du Fâzâz ; il donna à 'Omar ibn Soulaïmân le gouvernement de Fès et des pays environnants; il donna à Dâwoûd ibn 'Âïcha le gouvernement de Sijilmâsa et du Dar'a ; il donna enfin à son fils, Tamîm ibn Yoûsouf, le gouvernement de la ville de Marrâkech, d'Aghmât, du pays du Soûs, des Masâmida, du Tâdlâ et de la Tâmasnâ. La souveraineté du Maghrib appartenait donc pleinement à Yoûsouf ibn Tâchfîn, à l'exception de Ceuta et de Tanger, dont nous allons mentionner ce qu'il advint.

Conquête de Ceuta et de Tanger. — Guerre sainte en Andalousie qui en fut la conséquence [2].

(*Page* 109.)

Ceuta et Tanger appartenaient aux Banoû Hammoûd les Idrîsites, qui les tenaient de la dynasti e andalouse es Omayyades. Lorsque cette dynastie se fut écroulée et eut été remplacée par les Banoû Hammoûd, ces derniers déléguèrent leurs pouvoirs sur Ceuta et Tanger à certains de leurs affranchis, esclavons en qui ils avaient toute confiance ; l'administration de ces deux villes continua d'être dirigée par ces délégués, les uns après les autres, jusqu'au moment où le chambellan Saggoût le Baraghwâtî s'en rendit le maître indépendant. Ce dernier était l'esclave du chaikh Haddâd, l'un des affranchis des Hammoûdites qui l'avait acheté parmi les captifs pris aux Baraghwâta en l'un des

1. Tribus qui étaient fixées au Sud de l'Oued Innâwen, entre Fès et Taza.
2. Tiré du *Qirtâs*, p. 200-204 ; *Berbères*, t. II, p. 75-77.

combats livrés durant la guerre sainte menée contre eux ; il avait ensuite appartenu à 'Alî ibn Hammoûd, puis il avait fini, grâce à son talent, par se rendre indépendant et par s'asseoir sur le trône de leur gouvernement à Tanger et à Ceuta ; les tribus des Ghomâra se soumirent à lui et les jours de son règne se continuèrent jusqu'au moment où apparut la dynastie des Almoravides et que Yoûsouf ibn Tâchfîn, s'étant rendu maître des pays du Maghrib, vint investir le pays des Ghomâra ; comme il avait invité le chambellan Saggoût à lui prêter son assistance contre eux, celui-ci fut sur le point de l'aider et de l'appuyer contre ses ennemis ; mais son fils, de funeste conseil, le détourna de ce dessein. Aussi, lorsque Yoûsouf ibn Tâchfîn en eut fini avec les gens d'Ed-Dimna et que le Maghrib se fut soumis à son autorité, tourna-t-il son activité contre le chambellan Saggoût. El-Mo'tamid ibn 'Abbâd, dynaste de Séville, avait écrit à Yoûsouf ibn Tâchfîn pour l'inviter à passer la mer afin de faire la guerre sainte et de secourir le pays ; Yoûsouf lui répondit en disant : « Cela ne me sera possible que lorsque j'aurai pris possession de Tanger et de Ceuta. » Ibn 'Abbâd insista de nouveau auprès de lui et lui proposa qu'il s'y rendît, lui, Ibn Tâchfîn, avec ses armées par terre afin d'en faire le siège, tandis que lui-même, Ibn 'Abbâd, enverrait ses navires par mer qui l'investiraient également, si bien qu'ils s'en empareraient ; Yoûsouf décida alors de tenter cette entreprise et d'y consacrer son activité. Lorsque commença l'année 470/1077, il fit faire ses préparatifs à son général Sâlih ibn 'Imrân et l'expédia contre cette ville à la tête de 12.000 cavaliers almoravides et de 20.000 hommes appartenant au reste des tribus du Maghrib ; lorsqu'ils approchèrent de Tanger, le chambellan Saggoût sortit avec ses troupes pour se porter contre eux ; c'était un vieillard fort âgé qui avait près de 90 ans ; « Par Dieu, avait-il dit, jamais, moi vivant, les gens de Ceuta n'entendront les tambours du Lamtoûnî. » Les deux armées se rencontrèrent sur

l'oued Mina dans les environs de Tanger ; une bataille sanglante s'engagea, au cours de laquelle Saggoût fut tué et ses troupes dispersées ; les Almoravides marchèrent sur Tanger, où ils entrèrent et dont ils s'emparèrent. Diyâ ed-Daoula Yahyâ, fils de Saggoût, gagna alors Ceuta, où il se retrancha, et le général Sâlih ibn 'Imrân écrivit à Yoûsouf ibn Tâchfîn pour lui annoncer la victoire.

En l'année 472/1079-80, Yoûsouf ibn Tâchfîn envoya son général Mazdalî ibn Tîlîkkân le Lamtoûnî attaquer Tlemcen et le Maghrib central ; celui-ci partit pour cette ville à la tête de 20.000 Almoravides. A cette époque régnait à Tlemcen El-'Abbâs ibn Bakhtî, de la descendance de Ya'lâ ibn Mohammad ibn El-Khaïr ibn Mohammad ibn Khazr le Maghrâwî. Ils subjuguèrent le Maghrib central, le pays des Zanâta, vainquirent et tuèrent Ya'la, fils du prince El-'Abbâs ibn Bakhtî ; puis, retournant sur leurs pas, ils revinrent auprès de Yoûsouf, qu'ils rencontrèrent à Marrâkech.

Ensuite commença l'année 473/1080-81, au cours de laquelle Yoûsouf ibn Tâchfîn changea la monnaie dans tout son empire et y fit inscrire son nom ; la même année, il conquit les villes d'Agarsîf et de Melilla ainsi que tout le pays du Rîf ; il prit la ville de Nakoûr et la dévasta : elle ne se repeupla jamais plus.

En 474/1081-82, Yoûsouf ibn Tâchfîn marcha contre la ville d'Oujda et la prit ; il conquit également le pays des Banoû Yaznâsan et les territoires environnants. Il se rendit de là à Tlemcen, qu'il prit ; il massacra les Maghrâwa qui s'y trouvaient et en tua le prince El-'Abbâs ibn Bakhtî le Maghrâwi ; puis il y installa son gouverneur, Mohammad ibn Tînaghmar le Massoûfî, avec les armées des Almoravides. Tlemcen devint alors l'une des villes frontières de son empire ; il y traça, sur l'emplacement de son camp, le plan de la ville de Tâgrârat [1], ce qui signifie « le camp »

1. Du berbère *tagrârt* « plaine » ou *taqrârt* « bourg ».

dans la langue des Berbères. Il conquit ensuite Ténès, Oran, la montagne de Wâncharîs [1] et toutes les provinces du Chélif jusqu'à Alger ; puis, retournant sur ses pas, il revint au Maroc et entra à Marrâkech au mois de Rabî' II de l'année 475/ (août-septembre 1082).

Là, il reçut un message d'El-Mo'tamid ibn 'Abbâd qui l'informait de la situation de l'Andalousie ; il l'avisait de l'état où l'avait amenée la conquête par l'ennemi de la plupart de ses villes-frontières et lui demandait secours et assistance. « Lorsque Dieu m'aura accordé la prise de Ceuta, lui répondit Yoûsouf, je me joindrai à vous et je prodiguerai mes efforts pour faire la guerre sainte à l'ennemi. » En cette année, en effet, le roi Alphonse [2] s'était mis en mouvement avec des troupes innombrables de Francs, de Vascons, de Galiciens et d'autres ; il avait traversé toute l'Andalousie, s'arrêtant devant chacune des villes de ce pays, ravageant, détruisant, pillant, et partant ensuite pour une autre. Il s'installa ainsi près de Séville, devant laquelle il demeura trois jours occupé à ravager et à détruire ; il agit de même avec Sidonia et ses environs et ruina de nombreuses bourgades dans l'Est de l'Andalousie. Il marcha ensuite jusqu'à ce qu'il eût atteint la presqu'île de Tarîfa ; il fit alors entrer les jambes de son cheval dans la mer et dit : « C'est là l'extrémité de l'Andalousie, je l'ai foulée aux pieds. » Puis il s'en revint vers Saragosse, devant laquelle il installa son camp et qu'il assiégea, jurant qu'il ne la quitterait pas avant d'y entrer, à moins qu'il n'en soit empêché par la mort, car il tenait à la conquérir avant toute autre. Le prince de la ville, El-Mousta'în ibn Hoûd, lui fit à maintes reprises l'offre de sommes considérables, mais il les refusa en disant : « L'argent et le pays sont à moi. » Il expédia également une armée vers chacune des capitales de l'Andalousie afin de les assiéger et de les bloquer étroitement. En 477/1084-85,

1. Massif montagneux nommé par nous *Ouarsénis*.
2. Alphonse VI, roi de Castille.

il reçut la possession de la ville de Tolède des mains de son dynaste, El-Qâdir ibn Dî-n-Noûn ; ce fut là l'un des motifs les plus puissants qui déterminèrent à la guerre sainte les musulmans d'Andalousie et du Maroc.

Relation de la grande expédition d'Ez-Zallâqa en Andalousie [1].

(*Page* 111.)

Après que la dynastie des Omayyades se fut éteinte en Andalousie au début du Ve/XIe siècle, à la suite des violentes dissensions qui s'élevèrent parmi ses membres et des longs combats qu'ils se livrèrent, elle fut remplacée par la dynastie des Hammoûdites ; mais, au bout de peu de temps, les chefs de l'Andalousie s'en partagèrent l'empire et s'en répartirent les provinces ; la situation en arriva ainsi à être telle que l'a dépeinte Ibn el-Khatîb :

« Ce fut au point que, lorsque le fil du collier du califat se fut rompu et que la substance même et la trace en eurent disparu à la fois,

« Dans chaque canton se dressa un roitelet qui, comme un coq, se mit à chanter sur une branche. »

L'ennemi trouva là le moyen d'occuper les villes-frontières des musulmans et profita de cette occasion pour jeter la discorde parmi leurs rois et les tromper les uns par les autres. Ibn 'Abbâd régnait à Séville, Ibn el-Aftas à Badajoz, Ibn Dî-n-Noûn à Tolède, Ibn Hoûd à Saragosse, Moujâhid el-'Âmirî à Dénia, sans compter les autres ; chacun d'eux usait de ménagements avec le despote chrétien et se protégeait contre ses attaques en lui payant le tribut de capitation. Cette situation se prolongea jusqu'au moment où le roi Alphonse se mit à ravager le pays des musulmans, qu'il occupa Tolède après l'avoir assiégée durant sept ans et

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 203-216 ; *Berbères*, t. II, p. 77-78.

qu'il investit ensuite Saragosse. Lorsque les chefs d'Andalousie virent la pression que leur faisait subir l'ennemi de la religion et qu'ils constatèrent qu'il prolongeait sa campagne contre les villes-frontières des musulmans, ils furent unanimement d'avis de faire passer la mer à Yoûsouf ibn Tâchfîn. Les habitants de l'Andalousie, tous, principaux personnages et savants, lui écrivirent, le suppliant à grands cris de venir les dégager de l'ennemi qui les tenait à la gorge, afin de leur permettre de respirer, et lui promettant d'agir avec lui la main dans la main. Comme leurs messages et leurs missives se succédaient sans interruption auprès de lui, Yoûsouf envoya son fils, El-Mo'izz ibn Yoûsouf, à Ceuta, port d'embarquement pour la traversée, à la tête des armées des Almoravides ; celui-ci vint camper devant cette ville du côté de la terre, tandis que les flottes d'Ibn 'Abbâd l'encerclaient du côté de la mer ; ils l'enlevèrent de vive force au mois de Rabî' II de l'année 477/ (août 1084) ; le dynaste de Ceuta, Diyâ ed-Daoula Yahyâ ibn Saggoût le Baraghwâtî, fut pris et amené prisonnier à El-Mo'izz, qui le tua après l'avoir fait ligoter ; ensuite il adressa un message de victoire à son père, qui se trouvait à Fès, où il étudiait la question de la guerre sainte et faisait ses préparatifs dans ce dessein. Yoûsouf se réjouit de la prise de Ceuta et partit sur-le-champ pour se rendre dans cette ville afin de s'y embarquer pour passer en Andalousie.

Lorsque El-Mo'tamid ibn 'Abbâd eut appris la conquête de Ceuta, il s'embarqua pour le Maroc afin d'appeler Yoûsouf à la guerre sainte ; il le rencontra qui s'avançait dans la région de Tanger, en un endroit connu sous le nom de Boulaïta, à une distance de 3 étapes de Ceuta. (Selon Ibn Khaldoûn, cette rencontre aurait eu lieu à Fès.) Il l'informa de la situation de l'Andalousie, lui dit la faiblesse, l'épouvante et la confusion de ce pays et lui dépeignit comment, chaque jour, les musulmans étaient tués, faits prisonniers ou assiégés par leur ennemi. « Rentre dans ton pays, lui

répondit Yoûsouf, et dispose-toi à agir car j'arrive sur tes traces. » Ibn 'Abbâd regagna l'Andalousie et céda Algésiras à Yoûsouf afin que cette place lui servît de forteresse pour la guerre sainte qu'il allait entreprendre. Yoûsouf entra à Ceuta, en examina la situation et en fit réparer les navires ; c'est en cette ville que vinrent se présenter à lui les armées de Dieu provenant du Maroc, du Sahara, des pays du Sud-Est et du Zâb. Il commença à les faire passer en Andalousie et, une fois qu'elles furent toutes réunies sur le rivage d'Algésiras, il traversa lui-même la mer à leur suite, accompagné d'un cortège magnifique composé des généraux des Almoravides, de leurs héros et de leurs saints ; lorsqu'il fut bien installé sur le pont du navire, il leva les mains et dit : « O Dieu ! Si tu sais que notre passage doit être un bien pour les musulmans, rends-nous cette mer propice afin que nous la traversions ; si c'est le contraire qui doit arriver, rends-la difficile de façon que nous ne la traversions pas. » Dieu leur facilita le passage, qui s'accomplit tout à fait promptement ; il eut lieu l'après-midi du jeudi, jour de la Mi-Cha'bân de l'année 479 (25 novembre 1086).

Après avoir débarqué à Algésiras, Yoûsouf y fit le jour même la prière du *dohr* ; El-Mo'tamid ibn 'Abbâd, dynaste de Séville, Ibn el-Aftas, dynaste de Badajoz, et d'autres rois d'Andalousie vinrent le recevoir. La nouvelle de son arrivée étant parvenue au roi Alphonse, qui assiégeait Saragosse, il quitta cette ville et se dirigea contre le Commandeur des musulmans après avoir envoyé des messages à Ibn Radimîr, à Alvar Fanez [1] et à d'autres grands personnages de la Chrétienté afin qu'ils appelassent les habitants de la Castille, de la Galice et les autres nations chrétiennes avoisinantes. En ayant réuni ainsi une quantité innombrable, il se porta contre Ibn Tâchfîn et les musulmans.

C'est ainsi que cette expédition est rapportée par Ibn

1. Dans le texte arabe : *Albar Hânis* ; c'était un parent de Rodrigue et l'un des plus braves guerriers de son époque.

Khaldoûn, Ibn Abî Zar' et d'autres. Ibn el-Atîr, Ibn Khallikân et Ibn 'Abd el-Moun'im el-Himyarî [1] la racontent d'une façon différente ; mentionnons donc une partie de ce qu'ils ont relaté : « Lorsque Yoûsouf ibn Tâchfîn eût pris possession du Maroc et qu'il eut construit Marrâkech et la Nouvelle-Tlemcen, les Berbères, malgré leur intraitable indocilité, se soumirent à lui et l'ensemble des territoires, en long et en large, ne lui offrit plus de difficultés. Il désira alors passer la mer pour se rendre dans la péninsule d'Andalousie ; il y consacra ses soins et entreprit la construction de navires et de vaisseaux sur quoi il pût effectuer la traversée. Lorsque les rois d'Andalousie apprirent son projet, ils ne voulurent pas supporter qu'il s'occupât des affaires de leur péninsule et ils firent leurs préparatifs contre lui ; mais son armée leur inspira de l'effroi et ils considérèrent que lui résister serait une tâche trop pénible ; ils craignaient aussi de se trouver finalement entre deux ennemis, les Chrétiens au Nord et les « Voilés » au Sud. La pression que les Chrétiens exerçaient contre eux s'était cependant accentuée ; ceux-ci les attaquaient et les pillaient ; souvent la paix avait été faite entre eux à la condition que les musulmans verseraient chaque année une somme déterminée. Yoûsouf ibn Tâchfîn inspirait de la crainte aux Chrétiens, car il avait un grand nom et une renommée considérable à cause du succès qu'il avait remporté en dépossédant la dynastie des Zanâta et en s'emparant du Maroc en un laps de temps très court ; mais cette crainte était également motivée par la vaillance dont les héros des « Voilés » et les chaikhs des Sanhâja avaient fait preuve dans les combats, où leurs coups de sabre pourfendaient un cavalier et où leurs coups de lance transperçaient des séries de reins, en les disposant comme les perles d'un collier. Ils avaient acquis par là de la réputation et ils inspiraient de l'effroi

1. Cf. *Kâmil*, p. 482-485 ; *Wafayât*, t. II, p. 481-482.

aux cœurs de ceux qu'on appelait pour les combattre. C'est ainsi que les rois d'Andalousie se tournèrent vers Yoûsouf pour s'abriter à son ombre, cependant qu'ils le craignaient, par peur pour leur royauté, dès qu'il aurait passé la mer pour venir à eux et qu'il aurait de ses yeux vu leur pays.

Lorsqu'ils virent sa ferme décision de passer la mer, ils échangèrent des messages afin de réunir leurs avis au sujet de la conduite à tenir à son égard. Dans leur embarras, ils accoururent auprès d'El-Mo'tamid ibn 'Abbâd, car il était le plus vaillant et possédait le plus grand royaume ; quand ils furent bien assurés que Yoûsouf venait vers eux, ils lui écrivirent pour lui demander de se détourner d'eux, l'assurant de plus qu'ils se plaçaient sous son autorité ; un scribe d'Andalousie écrivit de leur part, après le préambule d'usage : « Si tu te détournes de nous, ce mouvement sera mis au compte de ta générosité et non à celui de ton impuissance ; quant à nous, en répondant à l'appel de ton envoyé, nous serons considérés comme des gens raisonnables et non comme des gens débiles ; nous avons choisi pour nous la plus belle solution : choisis pour toi la plus généreuse, car tu occupes une position dans laquelle il n'est pas permis que tu sois devancé dans l'accomplissement d'un geste généreux. En maintenant en place les représentants des grandes familles, tu assureras autant que tu le voudras la durée et la solidité de ton empire. Salut ! »

Le message parvint à Yoûsouf, accompagné d'objets précieux et de cadeaux. Il ne connaissait pas la langue arabe, mais il était d'un naturel subtil et excellait à deviner les intentions ; il avait un secrétaire connaissant les deux langues, arabe et almoravide, qui lui dit : « O roi, ce message provient des rois d'Andalousie ; ils t'y glorifient et te font savoir qu'ils ont embrassé ton parti et te sont soumis ; ils te prient de ne pas les traiter en ennemis, car ils sont musulmans et appartiennent à de grandes familles ; ne les attaque pas, mais contente-toi de faire la guerre aux enne-

mis infidèles qui habitent au delà d'eux. Leur pays est restreint et ne peut contenir des armées ; détourne-toi donc d'eux comme tu t'es détourné des gens du Maroc qui se sont soumis à ton autorité. — Quel est ton avis ? demanda Yoûsouf ibn Tâchfîn à son secrétaire. — O roi, répondit celui-ci, sache que la couronne du roi, son éclat et le témoin irréfutable qu'il est digne de la royauté qui lui est échue consistent en ce qu'il accorde le pardon ou des dons lorsqu'on lui demande l'une de ces faveurs ; chaque fois qu'il fait un don considérable, cela accroît sa puissance ; lorsque sa puissance s'accroît, son empire s'affermit ; quand son empire s'affermit, les gens s'honorent de lui obéir. Si lui obéir devient un honneur, les gens viennent à lui et il n'a plus à surmonter de difficultés pour aller à eux ; il hérite alors de la royauté sans risquer de perdre ses avantages dans l'autre monde. Sache encore que l'un des rois les plus grands, comptant parmi les plus sages doués de clairvoyance dans la façon d'acquérir la royauté, a dit : « Quiconque est généreux devient le maître ; quiconque devient le maître dirige et quiconque dirige finit par posséder les pays. » Lorsque le secrétaire eut tenu ce discours au sultan Yoûsouf, celui-ci le comprit et en reconnut le fondement. « Réponds-leur, dit-il au secrétaire, en leur écrivant ce qu'il faut en la circonstance, puis lis-moi ton message. » Le secrétaire écrivit alors : « Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux ! De la part de Yoûsouf ibn Tâchfîn. Que le salut soit sur vous, avec la miséricorde de Dieu et ses bénédictions !... Vous êtes absolument et complètement maîtres des royautés que vous détenez et nous vous assurons tout spécialement que nous vous honorons, vous préférons et sommes pour vous pleins de bonté ; faites que votre fidélité pour nous motive la constance de la nôtre à votre égard ; appréciez nos sentiments fraternels en amendant les vôtres. C'est Dieu qui nous patronne, les uns et les autres, de sa Providence. Salut ! » Quand il eut fini de rédiger son message, il

le lut à Yoûsouf ibn Tâchfîn en sa langue ; celui-ci le trouva bien et y joignit ce qui convenait à ses destinataires en fait d'objets précieux et de boucliers en peau de *lamt* [1], objets qui n'existaient que dans son pays ; puis il le leur expédia.

Lorsque le message parvint aux rois d'Andalousie et qu'ils le lurent, ils s'en réjouirent, glorifièrent le sultan et se sentirent puissants d'être patronnés par lui ; ils prirent courage à repousser les Chrétiens et décidèrent qu'au cas où ils constateraient de la part de ces derniers des tentatives inquiétantes, ils feraient passer la mer à Yoûsouf ibn Tâchfîn et l'aideraient à lutter contre eux. Le conseil donné à Yoûsouf par son ministre lui attira, ainsi qu'il l'avait désiré, l'affection des habitants de l'Andalousie et le dispensa de leur faire la guerre.

« El-Mo'tamid ibn 'Abbâd était le plus considérable des rois de l'Andalousie, dit Ibn el-Atîr dans le *Kâmil* [2], et c'est lui qui possédait les plus grandes villes comme Cordoue et Séville ; malgré cela, il remettait chaque année le tribut au roi Alphonse. Lorsque ce dernier se fut rendu maître de Tolède, El-Mo'tamid lui envoya le tribut comme à l'habitude, mais le roi chrétien le lui renvoya et refusa de l'accepter ; il lui adressa en outre un message dans lequel il le menaçait et où il lui promettait de marcher contre Cordoue pour la lui enlever à moins qu'il ne lui remît toutes les forteresses de la montagne et que la plaine seule restât aux musulmans. L'envoyé était accompagné d'un groupe important d'environ 500 cavaliers ; El-Mo'tamid lui donna l'hospitalité et répartit ses compagnons chez les généraux de son armée ; puis il ordonna à ceux-ci de tuer chacun l'hôte qu'il avait reçu. Il fit alors venir en sa présence l'envoyé et lui donna des soufflets jusqu'à ce que les yeux fussent sortis des orbites. Trois des gens de l'escorte s'en tirèrent sains et saufs ; ils retournèrent auprès du roi Al-

1. Sorte d'antilope du Désert.
2. Cf. *Kâmil*, p. 481.

phonse et lui apprirent l'événement ; le roi se dirigeait à ce moment vers Cordoue dans le but d'en faire le siège ; mais, lorsqu'il eut reçu cette nouvelle, il revint à Tolède afin d'y rassembler des engins de siège et de faire des préparatifs autres que ceux auxquels il avait déjà procédé. Quant à El-Mo'tamid, il revint à Séville, où il demeura, laissant Cordoue sans défenseurs. »

Voici, en résumé, ce que dit 'Abd el-Moun'im el-Himyarî dans son livre intitulé *Er-Raoud el-mi'târ* : « Une année, El-Mo'tamid ibn 'Abbâd tarda à envoyer le tribut qu'il versait au roi Alphonse ; lorsqu'il le lui envoya par la suite, le roi Alphonse s'emporta et, sans raison valable, réclama un certain nombre de forteresses en plus du tribut ; sa méchanceté ne connaissant plus de bornes, il alla jusqu'à demander que son épouse pût aller à la grande-mosquée de Cordoue pour y accoucher, car elle était enceinte ; il existait en effet, au côté occidental de cette mosquée, l'emplacement d'une ancienne église sur laquelle les musulmans avaient édifié la mosquée, et les médecins et les prêtres avaient indiqué au roi que son épouse, à l'approche de son accouchement, devait habiter à la Madînat ez-Zahrâ [1]. (Cette ville avait été construite par 'Abd er-Rahmân en-Nâsir li-dîn Allâh, qui avait réalisé des merveilles afin de l'embellir et de la décorer). La femme du roi devait en outre se rendre fréquemment à la mosquée susdite afin d'accoucher entre ce médecin qu'est le zéphyr d'Ez-Zahrâ et la vertu de l'emplacement de l'église. L'ambassadeur chargé de cette affaire était un Juif, ministre du roi Alphonse ; comme Ibn 'Abbâd refusait d'accéder à la demande, le Juif, insistant, lui parla grossièrement et adressa au dynaste une parole piquante qui l'irrita ; prenant alors une écritoire qui se trouvait devant lui, Ibn 'Abbâd en frappa la tête du

1. Ville de plaisance fondée à 6 kilomètres au Nord-Ouest de Cordoue par le Khalife omayyade 'Abd er-Rahmân III (m. 350/961) pour sa favorite Ez-Zahrâ.

Juif, dont la cervelle se répandit sur le cou ; puis il ordonna de le crucifier, la tête en bas, à Cordoue. Lorsque sa colère se fut apaisée, il demanda aux juristes une consultation juridique sur la sanction de son acte à l'égard du Juif. Le juriste Mohammad ibn et-Tallâ' se hâta de lui assurer qu'il avait pleine liberté d'agir de la sorte, car l'ambassadeur, sortant des limites de sa mission, s'était laissé aller à des agissements auxquels il n'avait aucun droit et qui nécessitaient sa mise à mort ; il dit ensuite aux autres juristes : « Je me suis hâté de donner cette consultation juridique de peur que notre homme ne vienne à éprouver quelque lassitude qui le détourne de sa décision de combattre l'ennemi ; peut-être Dieu fera-t-il que cette décision soit un bien pour les musulmans. » En apprenant ce qu'avait fait Ibn 'Abbâd, le roi Alphonse jura par son Dieu que certes il l'attaquerait à Séville et l'assiégerait dans son château ; puis, s'étant mis en marche avec deux armées, l'une sous son commandement, l'autre sous celui de l'un de ses généraux, il vint établir son camp sur la rive du Guadalquivir, à Séville, en face du palais de Ibn 'Abbâd. C'est durant son séjour en cet endroit que le roi Alphonse écrivit à Ibn 'Abbâd en se moquant de lui : « Comme il y a longtemps que je demeure sur le même emplacement, je souffre de l'abondance des mouches et de l'intensité de la chaleur ; fais-moi donc cadeau d'un éventail provenant de ton château et avec quoi je puisse me donner de l'air et chasser les mouches de mon visage. » Ibn 'Abbâd lui traça de sa main, au dos du billet, cette apostille en guise de réponse : « J'ai lu ton message et j'ai compris ton arrogance et ta présomption ; je vais te chercher des éventails constitués par des peaux de *lamt* qui nous débarrasseront de toi, mais ne te soulageront pas, s'il plaît à Dieu. » Lorsque la lettre d'Ibn 'Abbâd parvint au roi Alphonse et qu'il en eut compris l'intention après qu'on la lui eut lue, il baissa la tête comme quelqu'un à l'idée de qui une telle réponse n'était pas venue. La teneur

de l'apostille d'Ibn 'Abbâd se répandit dans l'Andalousie, ainsi que le bruit de sa décision de faire passer la mer à Yoûsouf ibn Tâchfîn et de lui demander secours contre l'ennemi ; les populations se réjouirent de cette bonne nouvelle et sentirent alors s'ouvrir les portes de l'espérance. Quant aux rois des petits Etats de l'Andalousie, lorsqu'ils furent bien assurés de la décision d'Ibn 'Abbâd, ils éprouvèrent du souci de le voir seul de cet avis ; les uns par lettre, les autres de vive voix, ils le mirent en garde contre les conséquences de son projet. « Le royaume est stérile, lui dirent-ils, et deux épées ne peuvent se réunir dans un même fourreau. » C'est alors qu'il leur répondit cette phrase qui passa en proverbe : « La pâture des chameaux vaut mieux que celle des pourceaux. » Il voulait dire par là que servir de pâture à Yoûsouf ibn Tâchfîn, comme prisonnier occupé à paître les chameaux au Sahara, était préférable à être mis en pièces par le roi Alphonse, et être son prisonnier, chargé de garder ses pourceaux. A ceux qui le blâmaient, il répondit : « O gens, j'ai, dans la situation où je me trouve, à choisir entre deux alternatives dont l'une est certaine et l'autre douteuse, et il me faut absolument opter pour l'une d'entre elles. Ce qui est douteux est ceci : Si je m'appuie sur Ibn Tâchfîn ou sur le roi Alphonse, il est possible qu'il me soit fidèle et observe fidèlement sa promesse ; il est possible aussi qu'il ne le fasse pas et c'est en cela que réside l'incertitude. Ce qui est certain, c'est qu'en m'appuyant sur Ibn Tâchfîn je contente Dieu, et que si je m'appuie sur le roi Alphonse, j'encourrai la colère divine. Si donc celle des deux alternatives qui est douteuse est en outre un danger, pourquoi laisserais-je de côté ce qui satisfera Dieu pour choisir ce qui suscitera son courroux ? » Dès lors, les autres dynastes, ses voisins, cessèrent de le blâmer. »

Lorsque Ibn 'Abbâd eut résolu de mettre son projet à exécution, il donna au dynaste de Badajoz, El-Moutawakkil 'alâ-llâh 'Omar ibn el-Aftas, et au dynaste de Gre-

nade, 'Abd Allâh ibn Habboûs le Sanhâjî, l'ordre de lui envoyer chacun le cadi de sa capitale ; c'est ce qu'ils firent. Il fit ensuite venir celui qui, à Cordoue, était cadi de la communauté, 'Abd Allâh ibn Mohammad ibn Adham, le plus sage des gens de son temps. Lorsque ces cadis furent assemblés auprès d'Ibn 'Abbâd à Séville, il leur adjoignit son ministre Aboû Bakr ibn Zaïdoûn ; puis leur fit savoir, à tous quatre, qu'ils allaient être ses ambassadeurs auprès de Yoûsouf ibn Tâchfîn ; il chargea les cadis, dont c'est le rôle, d'exhorter Yoûsouf et de l'inciter à la guerre sainte ; quant au ministre, il le chargea de conclure les arrangements officiels indispensables. Yoûsouf ibn Tâchfîn ne cessait de recevoir des délégations provenant des villes-frontières de l'Andalousie qui, les larmes aux yeux, venaient solliciter sa faveur, l'invoquant au nom de Dieu et de l'Islam et demandant l'assistance des juristes de sa capitale et des ministres de son empire ; il les écoutait, prêtait l'oreille à leurs doléances et s'apitoyait sur leur sort. Lorsque les ambassadeurs parvinrent auprès d'Ibn Tâchfîn, il les accueillit et leur offrit une hospitalité somptueuse ; ils échangèrent des assurances d'amitié ; puis les ambassadeurs s'en retournèrent auprès de celui qui les avait envoyés.

Yoûsouf passa la mer en une traversée facile et atteignit Algésiras ; les habitants de cette ville se portèrent à sa rencontre avec les vivres et les repas d'hospitalité dont ils disposaient ; ils établirent un marché où ils apportèrent tout ce qu'ils possédaient en fait de produits utiles à l'existence et ils autorisèrent les combattants de guerre sainte à pénétrer dans la ville et à y circuler à leur guise. Les mosquées et les places se remplirent de volontaires, que les habitants s'invitèrent mutuellement à bien traiter. »

Telle est la version de l'auteur d'*Er-Raoud el-mi'târ*. Ibn el-Atîr [1] dit de son côté : « Lorsque El-Mo'tamid ibn

1. Cf. *Kâmil*, p. 482-483.

'Abbâd fut revenu à Séville, laissant Cordoue sans défenseur, les chaikhs de cette ville apprirent comment Ibn 'Abbâd avait tué le Juif ; voyant la force des Francs et la faiblesse des musulmans, et remarquant que certains des rois de ces derniers recherchaient l'aide des Francs contre d'autres de leurs coreligionnaires, ils se réunirent et dirent : « Voici que les Francs dominent ce pays d'Andalousie dont il ne subsiste plus qu'une petite partie ; si la situation se prolonge telle que nous la voyons, il redeviendra chrétien comme il était. » S'étant rendus ensuite auprès du cadi Aboû Bakr 'Abd Allâh ibn Mohammad ibn Adham, ils lui dirent : « Ne vois-tu pas l'état de décadence et d'avilissement dans lequel se trouvent les musulmans qui paient la capitation après l'avoir perçue ? Nous venons d'avoir une idée que nous voudrions t'exposer. — Quelle est-elle ? leur demanda-t-il. — C'est, lui répondirent-ils, que nous écrivions aux Arabes de Tunisie en leur offrant comme condition que, dès qu'ils arriveront auprès de nous, nous partagerons avec eux nos biens et que nous partirons ensemble pour faire la guerre sainte dans la voie de Dieu. — Je crains, leur objecta-t-il, que, lorsqu'ils arriveront chez nous, ils ne ravagent notre pays ainsi qu'ils l'ont fait pour la Tunisie et que, négligeant les Francs, ils ne commencent par nous-mêmes. Les Almoravides valent mieux qu'eux et sont plus proches de nous. — Ecris-donc à Yoûsouf ibn Tâchfîn, lui dirent-ils alors, et supplie-le de passer la mer pour venir à nous, ou sinon qu'il expédie quelqu'un de ses généraux. » Pendant qu'ils étaient en train de converser, voici qu'Ibn 'Abbâd s'avança vers eux ; le cadi Ibn Adham lui exposa le sujet de leur entretien. « Tu seras mon ambassadeur auprès de Yoûsouf pour cette mission », lui dit Ibn 'Abbâd, mais le cadi refusa. Cependant, voulant se mettre à l'abri de toute accusation que l'on pourrait porter contre lui, il céda aux pressantes instances d'El-Mo'tamid et passa la mer pour se rendre auprès du Commandeur des musulmans,

Yoûsouf ibn Tâchfîn ; il lui transmit le message et lui apprit la terreur que le roi Alphonse inspirait aux musulmans. A cette époque, le Commandeur des musulmans était à Ceuta ; sur-le-champ, il ordonna à ses armées de passer la mer pour aller en Andalousie ; puis il envoya chercher à Marrâkech le reste de ses troupes qui vinrent à lui, les unes à la suite des autres ; lorsqu'il les eut toutes au complet auprès de lui, il traversa la mer. Poursuivant sa route, il se rencontra à Séville avec El-Mo'tamid ibn 'Abbâd ; ce dernier avait également réuni ses troupes et avait levé une grande armée parmi les habitants de Cordoue ; de plus, de toutes les autres contrées de l'Andalousie, des volontaires étaient venus à lui. Lorsque le roi Alphonse apprit ces préparatifs, il rassembla ses armées et groupa ses troupes ; puis il quitta Tolède et adressa au Commandeur des musulmans, Yoûsouf ibn Tâchfîn, un message qu'écrivit pour lui un lettré musulman « égaré » et dans lequel il lui parlait grossièrement en lui décrivant avec emphase les forces et la multitude de guerriers qui l'accompagnaient. Lorsqu'il eut reçu et lu ce message, Yoûsouf ordonna à son secrétaire, Aboû Bakr ibn el-Qasîra, de lui répondre ; celui-ci, qui était un secrétaire merveilleux, rédigea fort bien la réponse,mais, lorsqu'il la lut au Commandeur des musulmans, celui-ci lui dit : « Que voici un long message ! » Et, s'étant fait apporter la lettre du roi Alphonse, il écrivit au verso : « Tu verras ce qui arrivera », puis la lui expédia. Quand le roi Alphonse en eut pris connaissance, il fut rempli de crainte et comprit qu'il allait avoir à subir un homme plein de finesse et d'énergie.

Voici ce que relate Ibn Khaldoûn [1] : «Yoûsouf ibn Tâchfîn donna l'ordre de faire passer la mer aux chameaux et il en passa une telle quantité que la Péninsule put à peine les contenir et que leur écume s'éleva jusqu'au sommet du ciel.

1. Je n'ai pas retrouvé ce paragraphe chez Ibn Khaldoûn ; mais il figure dans les *Wafayât* d'Ibn Khallikân, t. II, p. 483.

Les habitants de la Péninsule, pas plus que leurs chevaux, n'avaient jamais vu de chameaux ; aussi les chevaux se mirent-ils à se cabrer en les voyant, eux et leur écume. Yoûsouf ibn Tâchfîn, en leur faisant passer la mer, avait eu une excellente idée, car il en entourait son armée et leur faisait prendre part au combat : les chevaux des Francs à leur vue s'emportaient. — Yoûsouf ibn Tâchfîn se fit précéder par un message qu'il adressa au roi Alphonse et dans lequel il lui proposait, ainsi que le veut la Coutume, soit d'entrer dans la religion de l'Islâm, soit de payer la capitation, soit de combattre ; entre autres choses, ce message contenait ces mots : « Nous avons appris, ô Alphonse ! que tu as invoqué Dieu pour lui demander de pouvoir te rencontrer avec nous, et que tu as souhaité d'avoir des vaisseaux sur lesquels tu puisses traverser la mer pour venir à nous ; voici que nous venons de passer pour venir à toi et Dieu vient de nous réunir dans cette place : tu vas voir la conséquence de ton invocation : l'invocation des mécréants n'a jamais pour fin que l'égarement. » Lorsque le roi Alphonse eut entendu lire ce que Yoûsouf lui avait écrit, la mer de sa fureur s'agita violemment ; son impiété s'accrut et il jura que Yoûsouf n'aurait pas le temps de quitter l'emplacement qu'il occupait avant qu'il l'ait rencontré. »

Revenons au récit de l'auteur d'*Er-Raoud el-mi'târ* : « Lorsque Yoûsouf et toutes ses troupes eurent passé la mer et gagné Algésiras, il se porta vers Séville dans le meilleur ordre, armée par armée, prince par prince et tribu par tribu. El-Mo'tamid envoya son fils à la rencontre de Yoûsouf et il donna l'ordre aux gouverneurs des localités d'apporter des vivres et des présents d'hospitalité dont la vue réjouit Yoûsouf et lui donna de l'entrain. Les armées arrivèrent successivement à Séville avec leurs princes ; El-Mo'tamid, accompagné de cent cavaliers choisis parmi les principaux de ses compagnons, sortit de Séville pour se porter à la rencontre de Yoûsouf ; puis ce dernier, tout seul, s'avança

vers lui ; ils se rencontrèrent en tête à tête, se serrèrent la main et se donnèrent l'accolade ; chacun d'eux manifesta à l'égard de son allié de l'amitié et du dévouement, remerciant Dieu de ses bienfaits. Ils s'invitèrent tous deux à la patience et à la mansuétude, et se firent part comme d'une bonne nouvelle des attaques qu'ils allaient effectuer contre les mécréants. Ils s'humilièrent devant Dieu en lui demandant de considérer cette entreprise comme un acte de pur dévouement à son égard et qu'ils lui offraient comme un sacrifice. Puis, s'étant séparés, Yoûsouf retourna à son camp et Ibn 'Abbâd s'en revint de son côté ; ce dernier, ayant rassemblé les cadeaux, les objets précieux et les présents d'hospitalité qu'il avait préparés, en fit largesse au camp de Yoûsouf ibn Tâchfîn ; puis ils passèrent la nuit. Au matin, après qu'ils eurent fait la prière du *sobh*, ils montèrent tous à cheval et, Ibn 'Abbâd ayant conseillé à Yoûsouf de s'avancer dans la direction de Séville, celui-ci le fit. Les populations se réjouirent de voir la grandeur de leur puissance et il ne resta aucun des rois des peuplades d'Andalousie qui ne se hâtât de venir apporter son assistance. Les Sahariens agirent de même à l'égard de Yoûsouf ; les habitants de chacune des régions placées sous sa dépendance s'engagèrent à lutter avec ténacité et endurance. Quand le roi Alphonse se fut rendu compte que toutes les énergies s'étaient concentrées pour le combattre, il comprit que l'année allait être malheureuse ; il appela les Francs à l'attaque ; les prêtres, les moines et les évêques élevèrent leurs croix et ouvrirent leurs Evangiles ; il rassembla ainsi une masse innombrable de Galiciens et de Francs. Les espions des deux partis allaient et venaient sans cesse ; le roi Alphonse envoya dire à Ibn 'Abbâd : « Votre compagnon Yoûsouf s'est donné la peine de venir de son pays en traversant la mer ; je veux, moi, lui éviter le reste de la peine afin de ne pas vous obliger à vous fatiguer : je vais me rendre vers vous pour vous rencontrer dans votre pays, par bonté

pour vous et dans le but de vous épargner du tourment. » Il dit ensuite à ses intimes et aux gens auprès desquels il prenait conseil : « J'ai considéré que, si je leur laissais la possibilité de pénétrer dans mon pays et de m'y combattre, il se pourrait que la fortune tournât contre moi et qu'alors ils s'empareraient de la contrée et faucheraient en un seul matin tous ceux qui s'y trouvent ; je fais au contraire en sorte que le combat qu'ils vont me livrer ait lieu sur le territoire de leur pays ; si la fortune m'est contraire, ils se contenteront de ce qu'ils auront obtenu et ils ne placeront les défilés derrière eux qu'après d'autres préparatifs : ce délai protégera mon pays et me permettra de réparer mes dommages ; si la fortune leur est adverse, je leur ferai, à eux et à leur pays, ce que je crains qu'ils ne fassent, à moi et à mon pays, au cas où ils m'y combattraient. » Puis il se porta en avant, à l'entrée de son défilé, accompagné de l'élite de ses contingents et des héros de ses troupes, et en laissant derrière lui le reste de ses effectifs.« Avec ces gens-ci, dit-il, en regardant ceux qu'il avait choisis, je combattrai les démons, les humains et les anges du Ciel. » Selon l'estimation la plus faible, ces troupes d'élite comprenaient 40.000 cavaliers revêtus d'une cotte de mailles et dont chacun avait des suivants ; quant aux Chrétiens, ils s'étonnent de ceux qui émettent cette opinion et ils rapportent qu'ils étaient plus nombreux que tout cela. Tous sont d'accord pour reconnaître que les musulmans étaient inférieurs en nombre aux mécréants. Le roi Alphonse vit, durant son sommeil, comme s'il était monté sur un éléphant avec, devant lui, un petit tambour sur lequel il frappait. Il raconta sa vision aux prêtres,qui n'en surent pas l'explication ; il fit alors venir un homme musulman, savant dans l'art d'expliquer les visions, et il lui raconta celle qu'il avait eue ; l'homme demanda à être dispensé de cette explication,mais le roi le lui refusa. « L'explication de cette vision, dit-il alors, doit être tirée du Livre de Dieu où le Très-Haut dit :

« N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a agi avec les gens « de l'éléphant, etc... jusqu'à la fin de la sourate [1], et où il dit également : « Lorsque l'on battra le tambour, ce jour-« là sera un jour difficile, et non aisé, pour les mécréants [2]. » Cette interprétation implique la perte de cette armée que tu réunis. » Lorsque le roi Alphonse eut rassemblé son armée et qu'il en vit l'importance, il fut rempli de fatuité et, ayant fait venir celui qui avait interprété la vision, il lui dit : « C'est avec cette armée que je vais rencontrer le dieu de Mahomet, l'auteur de votre Livre. » L'homme s'éloigna alors et dit à un musulman : « Ce roi va périr avec quiconque l'accompagne. » Puis il cita le *hadît* : « Trois choses provoquent la perte... », et où il est dit : « et la fatuité qu'éprouve l'homme pour lui-même. » Le roi Alphonse partit ensuite pour l'Andalousie et le sultan Yoûsouf s'avança également dans sa direction ; quant à Ibn 'Abbâd, il demeura en arrière, retenu par une affaire ; puis il se mit en mouvement et marcha à sa suite accompagné d'une armée comprenant les garnisons des villes-frontières et les chefs de l'Andalousie; il chargea son fils, 'Abd Allâh, du commandement de son avant-garde. Tout en marchant, il déclamait comme de bon augure un vers très connu, auquel il ajoutait un hémistiche dont il était l'auteur : « Il faut absolument un proche soulas, qui t'apportera une merveille étonnante ; cette expédition te sera bénie et se terminera par une victoire proche. Puisse Dieu t'accorder le bonheur ! Certes il va renverser la religion de la Croix ; il y aura de toute nécessité une bataille qui sera sœur de la bataille d'El-Qalîb. »

Les troupes au grand complet atteignirent Badajoz et campèrent à l'extérieur de la cité ; le dynaste de la ville, El-Moutawakkil 'Omar ibn Mohammad ibn el-Aftas, sortit vers eux, se portant à leur rencontre avec les présents d'hospitalité et les vivres nécessaires, en prodiguant ses efforts.

1. Cf. *Coran*, CV, v. 1-5.
2. Cf. *Coran*, LXXIV, v. 8-10.

C'est alors qu'ils reçurent la nouvelle que le roi Alphonse s'avançait vers eux.

Ibn Abî Zar' [1] dit : « Yoûsouf ibn Tâchfîn quitta Algésiras pour marcher contre le roi Alphonse ; il envoya devant lui, en avant-garde, son général, Aboû Soulaïmân Dâwoûd ibn 'Âïcha, un héros, à la tête de 10.000 cavaliers almoravides. Précédemment il avait envoyé en avant de lui El-Mo'tamid ibn 'Abbâd avec les princes d'Andalousie et leurs armées ; c'étaient Ibn Somâdih, dynaste d'Alméria, Ibn Habboûs, dynaste de Grenade, Ibn Maslama, dynaste de la ville-frontière supérieure, Ibn Dî-n-Noûn, Ibn el-Aftas et d'autres. Yoûsouf leur ordonna de se tenir avec El-Mo'tamid, de façon à ce que le camp des rois d'Andalousie fût un et distinct de celui des Almoravides. Ibn 'Abbâd partit avec eux en avant ; lorsque ce dernier quittait un emplacement, Yoûsouf s'y installait avec son camp ; ils continuèrent de la sorte jusqu'au moment où ils vinrent s'installer à Tortose, où ils demeurèrent durant trois jours. Yoûsouf écrivit de cette ville au roi Alphonse pour l'inviter à choisir de se convertir à l'Islam, de payer le tribut de capitation ou de faire la guerre : la réponse du roi Alphonse fut celle que l'on a rapportée précédemment. Puis Yoûsouf partit et le roi Alphonse partit également, si bien qu'ils campèrent ensemble à proximité de Badajoz ; Yoûsouf s'était installé sur un emplacement connu sous le nom d'Ez-Zallâqa. El-Mo'tamid, s'étant porté en avant, s'installa en un autre point où il se trouvait isolé de Yoûsouf par une hauteur ; la rivière de Badajoz séparait les musulmans des Francs, et les deux partis s'y abreuvaient ; ils demeurèrent ainsi trois jours, échangeant des émissaires, jusqu'au moment où survint la rencontre, ainsi que nous le mentionnerons. Alors qu'ils marchaient les uns contre les autres, El-Mo'tamid avait envoyé ses espions dans le camp des Sahariens,

1. Cf. *Qirtâs*, p. 206-207.

car il craignait pour eux les embûches du roi Alphonse parce qu'ils étaient étrangers et ne connaissaient pas le pays ; il se chargea lui-même de ce soin au point que l'on dit qu'un Saharien ne pouvait sortir sur la lisière du camp pour faire quelque chose ou pour satisfaire un besoin sans trouver Ibn 'Abbâd en personne faisant le tour du camp après avoir disposé aux portes les chevaux et les hommes. Puis vinrent les évêques et les moines qui levèrent leurs croix, ouvrirent leurs Evangiles et s'engagèrent réciproquement à mourir. Yoûsouf et Ibn 'Abbâd de leur côté exhortèrent leurs compagnons ; les lettrés et les saints haranguèrent les combattants en les conjurant d'être endurants et fermes, et en les mettant en garde contre l'accablement et la fuite. Les éclaireurs vinrent alors apporter la nouvelle que l'ennemi arriverait dans la matinée du même jour, qui était le mercredi. Lorsqu'arriva le matin, les musulmans avaient formé leurs rangs ; le roi Alphonse,intimidé, changea de tactique et se disposa à employer des procédés de fourberie et de traîtrise ; les hommes regagnèrent leurs camps et passèrent la nuit. Le jeudi matin, le roi Alphonse envoya dire ceci à Ibn 'Abbâd : « C'est demain vendredi, votre jour de fête, et le dimanche est le nôtre ; que le jour de notre rencontre se place donc dans leur intervalle, c'est-à-dire le samedi. » El-Mo'tamid avisa le sultan Yoûsouf de ce message. « C'est là, lui fit-il savoir, une ruse et une trahison de sa part, car son dessein est de fondre sur nous vendredi ; que les gens soient donc prêts à le recevoir vendredi durant tout le jour ». (On a rapporté également que le roi Alphonse leur avait donné rendez-vous pour le lundi). Les gens passèrent la nuit en faisant leurs préparatifs et montant la garde ainsi qu'Ibn 'Abbâd l'avait indiqué ; alors qu'une partie de la nuit s'était déjà écoulée, le juriste et ascète Aboû-l-'Abbâs Ahmad ibn Ramîla, natif de Cordoue, qui se trouvait dans le camp d'Ibn 'Abbâd, s'éveilla content et joyeux, disant qu'il avait vu le Prophète cette nuit-là

durant son sommeil, et qu'il lui avait annoncé la victoire et la mort en martyr pour le matin ; l'ascète fit alors ses préparatifs, prononça des invocations, s'humilia, s'oignit la tête et se parfuma ; la nouvelle de cet événement parvint à Ibn 'Abbâd, qui en envoya informer Yoûsouf comme confirmation de la traîtrise à laquelle il s'attendait de la part de l'ennemi mécréant. Durant la nuit, deux cavaliers du corps des éclaireurs vinrent trouver El-Mo'tamid pour l'informer que, s'étant approchés du camp du roi Alphonse, ils avaient entendu le tumulte fait par l'armée et le cliquetis des armes ; puis le reste des éclaireurs immédiatement, à la suite les uns des autres, vint confirmer que le roi Alphonse se mettait en mouvement. Les espions, provenant de l'intérieur du camp des ennemis, vinrent dire de plus qu'ayant prêté l'oreille, ils avaient entendu le roi Alphonse dire à ses compagnons : « Ibn 'Abbâd est le brandon de ces guerres. Ces Sahariens, même s'ils sont attentifs et clairvoyants dans le combat, ne connaissent pas ce pays, et c'est Ibn 'Abbâd qui les a guidés ; fondez donc sur lui et soyez endurants, car, si vous le mettez en fuite, il vous sera aisé par la suite de vaincre les Sahariens ; je ne pense pas qu'il soutienne votre choc, si vous le chargez énergiquement ». A ces mots, Ibn 'Abbâd expédia au sultan Yoûsouf le scribe Aboû Bakr ibn el-Qasîra pour l'avertir de l'avance du roi Alphonse et l'inviter à l'assister. Traversant rapidement les camps, Ibn el-Qasîra partit et arriva auprès de Yoûsouf ibn Tâchfîn, à qui il exposa la réalité de la situation. « Dis-lui, répondit Yoûsouf, que, s'il plaît à Dieu, je vais me rendre auprès de lui ». Puis il ordonna à l'un de ses généraux de partir avec un escadron qu'il lui attribua, de pénétrer dans le camp des Chrétiens et de l'incendier pendant que le roi Alphonse serait occupé avec Ibn 'Abbâd. Ibn el-Qasîra s'en revint auprès d'El-Mo'tamid, mais à peine l'atteignait-il que les troupes du despote chrétien l'enveloppèrent. Ibn 'Abbâd subit alors un choc qui lui enleva tout

espoir ; le roi Alphonse s'approcha de lui avec ses troupes et l'encercla de toutes parts ; un combat violent et ardent s'engagea ; les compagnons d'Ibn 'Abbâd furent chaudement combattus et lui-même fit preuve d'une endurance à laquelle on ne se serait pas attendu. Quant au sultan Yoûsouf, il s'attarda, car il devait observer son chemin et il avait à soutenir la lutte ; lui et ses compagnons furent durement éprouvés. On commença à concevoir des craintes et un groupe de partisans d'Ibn 'Abbâd, parmi lesquels son fils 'Abd Allâh ibn el-Mo'tamid, furent mis en fuite ; lui-même reçut des blessures à la tête et au corps ; il eut ce jour-là trois chevaux tués sous lui, et chaque fois que l'un d'eux périssait, on lui en présentait un autre ; en cette situation, il se souvint d'un jeune fils, qui portait le surnom d'Aboû Hâchim et qu'il avait laissé malade à Séville, et il dit :

« O Aboû Hâchim, les fers de lance m'ont tailladé.
« C'est à Dieu que je dois de supporter ce feu. J'ai évoqué
« ta frêle personne sous les tourbillons de poussière, et cette
« évocation m'a empêché de prendre la fuite. »

Le premier des généraux de Yoûsouf ibn Tâchfîn qui arriva auprès d'Ibn 'Abbâd fut Dâwoûd ibn 'Âïcha, homme héroïque et énergique, dont la venue permit à Ibn 'Abbâd de reprendre haleine ; puis, par la suite, Yoûsouf arriva, emplissant l'air du bruit de ses tambours. Lorsque le roi Alphonse l'aperçut, il tourna son attaque contre lui et se dirigea vers lui avec la majeure partie de ses troupes. Le sultan Yoûsouf se hâta au devant d'eux et lança contre eux une attaque qui les ramena à leur point de départ. Les troupes d'Ibn 'Abbâd s'étaient alors reformées en ordre ; les hommes avaient respiré le vent de la victoire et se félicitaient du succès. Ils firent tous une charge énergique, telle que la terre s'ébranla sous les sabots des chevaux et que le ciel fut obscurci par les tourbillons de poussière ; les che-

vaux entraient dans les flaques de sang. Les deux partis montrèrent une endurance à toute épreuve ; puis, Ibn 'Abbâd étant revenu auprès de Yoûsouf, il fit avec lui une charge qui détermina la victoire : en apprenant que les deux armées en étaient venues aux mains avec acharnement, les fugitifs de l'armée d'Ibn 'Abbâd rallièrent et chargèrent impétueusement. Le despote chrétien fut mis en déroute et il partit, en fuite et défait ; il avait reçu à un genou un coup de pointe qui le fit boiter durant le reste de sa vie. On rapporte que, ce jour-là, le Commandeur des musulmans, Yoûsouf ibn Tâchfîn, monté sur une jument, traversait les rangs des escadrons de sa garde, pour les exciter, les encourager à la guerre sainte et les inviter à l'endurance ; les soldats, ce jour-là, combattirent en gens qui recherchent le martyre et désirent la mort.

Selon ce que rapporte Ibn Khallikân [1], Ibn Tâchfîn s'était installé le mercredi à moins d'une parasange du camp de l'ennemi ; la date fixée pour l'engagement était le samedi, mais le roi Alphonse usa de traîtrise et de fourberie : vers la fin de la nuit du vendredi, qui se trouvait être la Mi-Rajab, les éclaireurs d'Ibn 'Abbâd arrivèrent, ayant les Chrétiens à leurs trousses ; les hommes étaient alors en pleine tranquillité. Ibn 'Abbâd monta à cheval en hâte et fit répandre la nouvelle dans les camps ; leurs occupants s'agitèrent, la terre trembla et les gens se trouvèrent en grand désordre, sans organisation ni préparatifs ; c'est alors que les cavaliers de l'ennemi tombèrent sur eux à l'improviste, submergeant Ibn 'Abbâd, renversant tout ce qui s'opposait à eux et laissant derrière eux le sol semblable à un champ moissonné. Ibn 'Abbâd fut renversé à terre et reçut une blessure en un endroit où elle ne fut pas mortelle. Les chefs de l'Andalousie s'enfuirent, abandonnant leurs camps et pensant que c'était là « une déchirure

1. Cf. *Wafayât*, t. II, 484, qui reproduit une citation du *Kitâb tadkîr el-'âqil wa-tanbîh el-ghâfil* d'El-Biyâsî.

irréparable et une calamité irrémédiable ». Le roi Alphonse pensait que le Commandeur des musulmans était du nombre des gens mis en déroute, car il ignorait que « l'issue des événements tourne en faveur de ceux qui craignent Dieu [1] » ; mais le Commandeur des musulmans s'avança, entouré de l'élite de ses cavaliers et de ses fantassins, d'entre les Sanhâja et les chefs des tribus ; ils gagnèrent le camp du roi Alphonse, fondirent subitement dessus et en tuèrent la garnison ; puis on battit les tambours et l'on joua des buccins ; le sol trembla, et les montagnes et les horizons se renvoyèrent les échos. Lorsque les Chrétiens apprirent que le Commandeur des musulmans se trouvait dans leur camp, ils marchèrent contre lui ; celui-ci le leur abandonna, puis, revenant à la charge, il les en expulsa. Les Chrétiens chargèrent à leur tour contre lui et il leur abandonna le camp. Les charges ne cessèrent de se succéder ainsi de part et d'autre sans interruption jusqu'au moment où, le Commandeur des musulmans ayant donné un ordre à sa garde de noirs, environ quatre mille d'entre eux mirent pied à terre et pénétrèrent sur le champ de bataille armés de boucliers en cuir de *lamt*, de sabres de l'Inde et de javelots de bois de *zân* [2] ; ils se mêlèrent aux cavaliers ennemis, dont ils frappèrent les chevaux de coups de pointe ; ceux-ci s'emportèrent avec leurs cavaliers et s'écartèrent de leurs congénères. Le roi Alphonse s'acharna contre un nègre qui avait épuisé ses javelots ; comme il se baissait vers lui pour le frapper de son sabre, le nègre s'accrocha à lui et saisit ses rênes ; puis, tirant un coutelas qu'il portait à sa ceinture, il le lui planta dans la cuisse ; l'arme rompit les mailles de la cotte et traversa la cuisse ainsi que le tapis de la selle. Cet événement prit place l'après-midi du vendredi de la Mi-Rajab de l'année 479 (26 octobre 1086) ; le vent de la victoire souffla et Dieu, ayant fait descendre sa grâce sur

1. Cf. Coran, VII, v. 152. — 2. Sorte de chêne.

les musulmans, donna une assistance victorieuse à sa religion bien établie. Les musulmans chargèrent énergiquement le roi Alphonse et ses compagnons et les expulsèrent de leur camp ; faisant alors volte-face, les Chrétiens montrèrent leurs nuques, tandis que les sabres les frappaient du tranchant et que les lances les perçaient de leurs pointes ; leur fuite se prolongea jusqu'au moment où, ayant atteint une hauteur, ils s'y réfugièrent et s'y maintinrent vaillamment, tandis que les cavaliers les entouraient. Lorsque la nuit fut devenue profonde, le roi Alphonse et ses compagnons quittèrent furtivement la hauteur et s'échappèrent après que le destin eut planté sur eux ses griffes. Les musulmans s'emparèrent des objets mobiliers, des vases, des matelas, des armes et de tout ce qu'il y avait d'autre dans le camp des Chrétiens. Ibn 'Abbâd ordonna de rassembler les têtes des « associationnistes » tués : on en réunit ainsi un énorme monticule.

« Le roi Alphonse, dit l'auteur de l'ouvrage intitulé *Er-Raoud el-mi'târ*, se réfugia sur un monticule voisin de son camp ; il était à la tête de 500 cavaliers dont aucun n'était sans blessure et dont les autres compagnons avaient été tués ou faits prisonniers ; les musulmans construisirent avec leurs têtes des minarets du haut desquels ils prononçaient l'appel à la prière ; quant au vaincu, il ne pouvait regarder le champ de bataille et le lieu de sa défaite sans voir autre chose qu'un châtiment l'entourant lui et ses compagnons. Ibn 'Abbâd se rendit auprès du sultan Yoûsouf, lui donna la main en le félicitant et en le remerciant. Yoûsouf fit l'éloge de l'endurance d'Ibn 'Abbâd, du rang qu'il avait tenu et de sa bravoure ; il lui demanda dans quel état il s'était trouvé lorsque ses hommes, s'enfuyant en déroute loin de lui, l'avaient abandonné. « Les voici qui sont présents devant toi, lui répondit-il ; qu'ils te renseignent. » Ibn 'Abbâd écrivit à son fils, à Séville, un message dont voici la teneur : « Mon message que voici t'est adressé du

camp victorieux, le vendredi, Mi-Rajab, après que Dieu a rendu la religion puissante et qu'il a accordé son assistance victorieuse aux musulmans ; il leur a donné une victoire éclatante et il a mis en déroute les mécréants « associationnistes », en leur faisant goûter un châtiment douloureux ainsi qu'une défaite terrible. Louange donc à Dieu, en raison de ce plaisir considérable et de ce bienfait important qu'il nous a accordés en rendant aisée et facile la dispersion des troupes rassemblées par le roi Alphonse et la prise de tous ses camps ! Puisse Dieu le faire brûler en lui infligeant le châtiment du feu infernal et puisse-t-il ne pas manquer de lui faire subir une peine considérable ! Ses camps ont été mis au pillage, tous ses héros et ses braves ont été tués et exterminés, au point que les musulmans ont édifié avec leurs têtes des minarets du haut desquels ils appellent à la prière. Louange à Dieu pour sa belle action ! — Je n'ai reçu, Dieu merci, que quelques blessures qui m'ont fait souffrir, mais qui par la suite se sont fermées. Louange et grâce à Dieu ! Salut ! » Une foule de gens de mérite et de savants moururent ce jour-là en martyrs, comme par exemple Ibn Ramîla, le personnage qui avait eu la vision précitée, le cadi de Marrâkech, Aboû Marwân 'Abd el-Malik le Masmoûdî et d'autres : puisse Dieu leur accorder à tous sa miséricorde !

On raconte [1] que, malgré l'étendue du champ de bataille, on n'y trouvait pas où poser le pied sinon sur un mort ou dans du sang. Les troupes restèrent sur place pendant quatre jours jusqu'à ce qu'elles eussent réuni le butin après en avoir demandé la permission au sultan Yoûsouf ; quant à lui, il s'en abstint et en fit abandon aux rois d'Andalousie, leur faisant savoir que son dessein était la guerre sainte ainsi que l'énorme rémunération et la récompense bien établie que l'on reçoit en retour auprès de Dieu. Lorsque les

1. Cf. *Wafayât*, p. 484.

rois d'Andalousie eurent vu que Yoûsouf leur faisait abandon du butin, ils admirèrent sa générosité, l'aimèrent et le remercièrent de sa belle action. Le Commandeur des musulmans ordonna de couper les têtes des tués et de les réunir ; on les coupa et on en rassembla devant lui des tas semblables à des montagnes ; il en envoya dix mille à Séville et un même nombre à Cordoue, à Valence, à Saragosse et à Murcie ; il en expédia au Maroc quarante mille qui furent réparties entre les villes de ce pays afin que les gens les vissent et remerciassent Dieu de la victoire et de l'éclatant succès qu'il leur avait accordés.

« Ce fut ce jour, rapporte Ibn Abî Zar' [1], que Yoûsouf ibn Tâchfîn reçut le nom de Commandeur des musulmans dont il n'avait pas été appelé auparavant. Dieu mit l'Islâm en relief et en glorifia les adeptes. Le Commandeur des musulmans adressa un message de victoire au Maroc et à Tamîm ibn el-Mo'izz le Sanhâjî, souverain de la Tunisie ; on procéda à des réjouissances dans toutes les contrées de la Tunisie, du Maghrib et de l'Andalousie ; l'Islâm n'eut plus qu'une seule voix : les gens donnèrent des aumônes et affranchirent des esclaves pour remercier Dieu ».

Quand le roi Alphonse eut atteint son pays, il s'enquit de ses compagnons et de ses braves ; il les rechercha, mais n'entendit que les lamentations des mères qui les avaient perdus ; son caractère s'assombrit et il demeura sans manger ni boire jusqu'à ce qu'il mourût de désespoir et d'affliction et s'en allât vers sa mère privée ainsi de son fils. Il ne laissait qu'une fille qui reçut le pouvoir et se fortifia dans Tolède. Quant à El-Mo'tamid, il gagna Séville accompagné du sultan Yoûsouf ibn Tâchfîn ; ce dernier séjourna à l'extérieur de la ville pendant trois jours ; il reçut alors la nouvelle de la mort de son fils, Aboû Bakr ibn Yoûsouf, qu'il avait laissé malade à Ceuta ; il en fut affligé et s'en retourna au Maroc ; Ibn 'Abbâd l'accompagna pendant un jour en-

1. Cf. *Qirtâs*, p. 212.

tier et une nuit, mais Yoûsouf l'obligea à rentrer chez lui, car ses blessures avaient enflé ; Ibn 'Abbâd fit alors partir son fils 'Abd Allâh, qui accompagna le sultan jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la mer et qu'il l'eût traversée pour gagner le Maghrib. Alors que le Commandeur des musulmans venait en Andalousie dans le dessein de se rencontrer avec le roi Alphonse, il avait adopté de préférence à toute autre la marche à travers la rase campagne, sans passer par aucune ville ni par aucun bourg, jusqu'au moment de son installation à Ez-Zallâqa, en face du roi Alphonse, et de sa réunion avec les armées de l'Andalousie ; c'est là ce que rapporte Ibn Khallikân. Lorsqu'il eut terminé la guerre, il s'en retourna par où il était venu la première fois, agissant de la sorte par piété scrupuleuse et par bonté d'âme, afin d'alléger les charges du peuple.

Lorsqu'Ibn 'Abbâd fut revenu à Séville, il tint séance pour le public et reçut les félicitations à l'occasion de la victoire ; les récitateurs du Coran procédèrent à des récitations et les poètes, se tenant auprès de lui, déclamèrent des poésies en son honneur. « J'étais présent ce jour-là, dit 'Abd el-Jalîl ibn Wahboûn, et j'avais préparé une *qasîda* que je voulais déclamer devant lui ; or un récitateur du Coran récita ce verset : « Ne l'aidez point,car Dieu l'a aidé ». « Fi de moi et de mes vers, dis-je alors ; par Dieu, ce verset ne m'a pas laissé une seule figure poétique à exposer ni à employer ! »

A partir d'ici, les historiens diffèrent dans leurs dires, pour ce qui a trait au rôle du Commandeur des musulmans dans la guerre sainte. On dit qu'après cette expédition il ne revint plus en Andalousie,mais qu'il y laissa ses généraux en leur prescrivant de continuer la guerre sainte et de faire des incursions contre le pays de l'ennemi. On dit encore qu'il revint une deuxième et une troisième fois, et même parmi ceux qui sont de cet avis, il y a divergence d'opinion sur l'époque et sur la date de ces retours.

Reste de l'histoire du Commandeur des musulmans durant la guerre sainte ; ce qui lui advint avec les rois d'Andalousie, notamment avec le principal d'entre eux, Ibn 'Abbâd [1].

(*Page* 119.)

Sache que les dires des historiens diffèrent sur le point de savoir ce que fit Yoûsouf ibn Tâchfîn après l'expédition d'Ez-Zallâqa.

Ibn Khallikân et d'autres racontent que lorsque le Commandeur des musulmans eut résolu de partir pour le Maghrib, il laissa en Andalousie son général, Sîr ibn Abî Bakr le Lamtoûnî, avec une armée afin de faire la guerre aux Chrétiens. Après s'être reposé peu de jours, Sîr ibn Abî Bakr pénétra dans le pays du roi Alphonse et procéda à des incursions, tuant, faisant des captifs et conquérant des citadelles solides ainsi que des forts d'accès difficile ; il s'enfonça dans le pays de l'ennemi, s'emparant de grandes richesses et de trésors considérables ; puis il installa des fantassins et des cavaliers dans tout le territoire dont il s'était emparé. Il envoya au sultan Yoûsouf tout ce qu'il avait pris et lui écrivit pour l'informer que les troupes, dans les villes du front, étaient continuellement occupées à supporter les attaques de l'ennemi et à combattre, et que leur existence était des plus difficiles et des plus pénibles, tandis que les rois d'Andalousie demeuraient dans leurs pays et que leurs gens menaient la vie la plus facile et la plus agréable ; par le même message, il lui demandait un ordre écrit. Le sultan lui répondit en lui disant d'ordonner aux rois d'Andalousie de quitter leur pays et de se transporter au Maroc. « Laisse en paix celui qui exécutera cet ordre ; quant à celui qui refusera, assiège-le et combats-le sans le laisser repren-

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 216-222 ; *Berbères*, t. II, p. 79-81.

dre haleine ; commence par ceux qui sont voisins des villes du front et ne t'attaque à Ibn 'Abbâd qu'après avoir occupé le pays ; installe comme gouverneur de chaque ville que tu auras enlevée un *amîr* choisi dans ton armée. » Sîr ibn Abî Bakr, se conformant à l'ordre du sultan, déposséda les rois d'Andalousie, l'un après l'autre. Ibn 'Abbâd étant demeuré le dernier, il lui fit subir le même sort et l'enfila (comme une perle) sur le fil de leur collier ainsi que nous le mentionnerons.

« Lorsqu'arriva l'année 481/1088-89, dit Ibn Abî Zar' [1], le Commandeur des musulmans passa en Andalousie pour la deuxième fois afin de faire la guerre sainte. Voici le motif de son passage : Après que le roi Alphonse (puisse Dieu le maudire !) eut été défait et blessé, et que ses troupes eurent été taillées en pièces, il gagna la forteresse de Labît [2], qui était proche du gouvernement d'Ibn 'Abbâd ; il la garnit abondamment de cavaliers, de fantassins et de tireurs auxquels il donna l'ordre de descendre de cette forteresse pour faire des incursions sur les confins du pays d'Ibn 'Abbâd, à l'exclusion des autres pays d'Andalousie, car ce souverain était la cause du passage du Commandeur des musulmans en Andalousie ; ils descendaient donc de la forteresse, cavaliers et piétons, et faisaient des incursions ; massacrant et enlevant des prisonniers, ils s'étaient fait de ces opérations comme une obligation de chaque jour. Cet état de choses peinait Ibn 'Abbâd, qui se sentait incapable de la faire cesser ; c'est pourquoi il traversa la mer afin de gagner le Maroc et d'implorer l'appui du Commandeur des musulmans ; il le rencontra à El-Ma'moûra, ville située sur l'estuaire de l'oued Saboû (cette ville d'El-Ma'moûra est celle qui est nommée aujourd'hui El-Mahdîya, dans les environs de Salé), et se plaignit à lui de la forteresse de Labît et du tort

1. Cf. *Qirtâs*, p. 216.
2. Alédo, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui entre Murcie et Lorca.

que ses occupants faisaient subir aux musulmans. Le sultan lui promit de passer la mer pour se rendre auprès de lui. El-Mo'tamid s'en revint alors ; Yoûsouf partit à sa suite et s'embarqua à Qasr el-Majâz, d'où il gagna Algésiras ; là, Ibn 'Abbâd vint à sa rencontre accompagné de mille bêtes de somme portant le ravitaillement et les repas d'hospitalité. Lorsque Yoûsouf fut installé à Algésiras, il écrivit de là aux princes d'Andalousie pour les convier à la guerre sainte. « Le lieu de rendez-vous convenu entre nous et vous, leur dit-il, sera la forteresse de Labît. » Puis, quittant Algésiras, il se mit en marche, au mois de Rabî' I de l'année précitée ; il alla placer son camp sous la forteresse de Labît (On lit dans le *Qâmoûs* : « Libtît, de la même structure syllabique que *zinbîl*, localité voisine d'Algésiras, en Andalousie » ; peut-être est-ce celle-ci ?) ; mais, lorsqu'il y fut installé, aucun des princes d'Andalousie auxquels il avait écrit ne vint auprès de lui, à l'exception d'Ibn 'Abd el-'Azîz, dynaste de Murcie, et d'Ibn 'Abbâd, dynaste de Séville, qui vinrent former leur camp avec lui sous la forteresse contre laquelle ils commencèrent à combattre et qu'ils bloquèrent. Yoûsouf, pendant ce temps, faisait faire chaque jour des incursions sur le territoire des Chrétiens. Le siège de la forteresse se prolongea pendant quatre mois, durant lesquels la lutte ne cessa pas un seul jour ; lorsqu'arriva l'hiver, des dissentiments et de la haine se manifestèrent entre Ibn 'Abd el-'Azîz et Ibn 'Abbâd ; El-Mo'tamid se plaignit d'Ibn 'Abd el-'Azîz au Commandeur des musulmans qui se saisit de ce dernier et le livra à Ibn 'Abbâd ; mais cet incident ébranla la situation du camp ; l'armée d'Ibn 'Abd el-'Azîz s'enfuit avec ses généraux et empêcha le ravitaillement de parvenir au camp, ce qui y provoqua la cherté des vivres. Lorsque leroi Alphonse eut appris cette situation, il rassembla toutes les nations de la Chrétienté et partit à la tête de peuplades innombrables pour protéger la forteresse ; mais, quand il en fut proche, Yoûsouf, s'écar-

tant de lui, s'en alla dans la région de Lorca, puis gagna Alméria, d'où il traversa la mer pour rentrer au Maroc ; il était en effet courroucé contre les princes d'Andalousie parce qu'aucun d'eux n'était venu se joindre à lui alors qu'il les avait conviés à la guerre sainte et à l'investissement de la forteresse. Lorsque le Commandeur des musulmans se fut retiré de devant la forteresse, le roi Alphonse s'avança et vint s'installer auprès ; il la vida des appareils de siège et du matériel qu'elle renfermait et il en fit sortir ce qui restait des Chrétiens échappés aux serres du destin ; puis il rentra à Tolède. C'est alors qu'Ibn 'Abbâd occupa la forteresse après qu'elle eut été évacuée et que toute la garnison en eut été anéantie par le feu ou par la faim à l'exception de ces débris qui purent s'échapper. Au moment où le Commandeur des musulmans vint l'assiéger, elle renfermait 12.000 combattants, sans compter les femmes ni les enfants ; le fer et la faim sévirent parmi eux au point qu'il n'en subsista qu'environ une centaine qui sont ceux qui purent s'enfuir lorsqu'on l'évacua.

Quand arriva l'année 483/1090-91, le Commandeur des musulmans traversa la mer pour la troisième fois afin de faire la guerre sainte ; il marcha jusqu'à Tolède, sous les murs de laquelle il s'installa et dans laquelle il assiégea le roi Alphonse ; il fit faire des incursions dans les alentours qu'il dévasta, ravageant les fruits et les céréales, saccageant les endroits habités, tuant et faisant des captifs. Aucun des rois d'Andalousie ne se rendit auprès de lui et cela le remplit de courroux ; aussi, lorsqu'il eut achevé son expédition contre Tolède, il se dirigea contre Grenade et l'assiégea ; le dynaste de cette ville était alors 'Abd Allâh ibn Boulouggîn ibn Bâdîs ibn Habboûs, qui avait fait la paix avec le roi Alphonse et l'avait assisté contre le Commandeur des musulmans en lui expédiant de l'argent ; en outre il s'était occupé à fortifier la ville et c'est à ce propos qu'un poète de son époque a dit : « Ainsi qu'un insensé, il construit pour se pro-

téger, comme s'il était le ver à soie ; laissez-le construire, car bientôt, lorsque la puissance du Tout-Puissant se manifestera, il saura ». Lorsque le Commandeur des musulmans arriva à Grenade, le dynaste de cette ville, 'Abd Allâh ibn Boulouggîn se fortifia pour lui résister et ferma les portes devant lui ; le Commandeur des musulmans l'assiégea pendant environ deux mois et lorsque 'Abd Allâh souffrit trop durement du siège, il envoya demander l'*amân* ; le Commandeur des musulmans le lui accorda, reçut le pays de ses mains et l'occupa ; quant à 'Abd Allâh et à son frère, Tamîm ibn Boulouggîn, dynaste de Malaga, il les expédia à Marrâkech avec leurs harems et leurs fils ; ils demeurèrent dans cette ville et le sultan leur accorda des pensions jusqu'au moment où ils y moururent. Lorsque le Commandeur des musulmans eut destitué les descendants de Bâdîs et qu'il se fut rendu maître de Grenade, de Malaga ainsi que des territoires qui y sont rattachés, El-Mo'tamid ibn'Abbâd eut peur de lui et s'en tint à l'écart. On a dit aussi qu'Ibn 'Abbâd désirait Grenade et souhaitait que le Commandeur des musulmans la lui donnât ; il le lui insinua, mais le sultan refusa. Ibn 'Abbâd eut alors peur de lui et se prépara à se révolter ; puis, des dénonciateurs s'étant interposés entre eux, le Commandeur des musulmans s'aigrit contre Ibn 'Abbâd et repassa la mer pour rentrer au Maroc au mois de Ramadân de l'année 483 (octobre-novembre 1090).

Lorsqu'il eut atteint Marrâkech, il nomma son général Sîr ibn Abî Bakr le Lamtoûnî gouverneur de l'Andalousie, le chargeant absolument de toutes les affaires s'y rattachant, mais sans lui donner aucun ordre au sujet d'Ibn 'Abbâd. Sîr ibn Abî Bakr partit pour Séville, pensant qu'Ibn 'Abbâd, à l'annonce de sa venue, sortirait au devant de lui pour se porter à sa rencontre à une certaine distance et lui apporter les cadeaux d'hospitalité comme à l'habitude ; mais celui-ci ne le fit point et se fortifia

au contraire pour lui résister sans lui prêter la moindre attention. Sîr ibn Abî Bakr lui écrivit alors pour l'inviter à lui livrer le pays et à se soumettre au Commandeur des musulmans ; Ibn 'Abbâd s'y étant refusé, Sîr s'avança pour l'assiéger et le combattre, tandis qu'il expédiait un de ses généraux pour assiéger Cordoue,dans laquelle se trouvait alors El-Ma'moûn, fils d'El-Mo'tamid ibn 'Abbâd ; il l'investit, à la tête des armées des Almoravides, et finit par l'enlever, le mercredi 3 Safar 484 (28 mars 1091) ; le dynaste de la ville, El-Ma'moûn, fut tué. Il conquit ensuite Baeza, Ubeda, la forteresse d'El-Bilât, Almodovar, Es-Sokhaïra et Seguro ; le mois de Safar n'était pas achevé que toutes les villes d'Ibn 'Abbâd avaient été prises par les Almoravides à l'exception de Carmona et de Séville. Puis Sîr ibn Abî Bakr se rendit à Carmona qu'il investit et finit par conquérir de vive force, dans l'après-midi du samedi 17 du mois de Rabî'I (9 mai 1091) de l'année précitée. La situation devenant pénible pour Ibn 'Abbâd et le siège qu'il subissait se prolongeant, il envoya un messager demander au roi Alphonse (puisse Dieu le maudire !) du secours contre les Lamtoûna, lui promettant, s'il le débarrassait du siège qu'il subissait, de lui donner des territoires et de lui prodiguer des richesses de toutes sortes ; le roi Alphonse lui envoya son général, le Comte [1], à la tête d'une armée de 20.000 cavaliers et de 40.000 fantassins. Lorsque Sîr eut appris que les Chrétiens s'avançaient vers lui, il choisit dans son armée 10.000 cavaliers parmi les braves et les intrépides et mit à leur tête Ibrâhîm ibn Ishâq le Lamtoûnî ; puis il l'envoya au devant des Chrétiens. Les deux partis se rencontrèrent à proximité de la forteresse d'Almodovar et se livrèrent un violent combat au cours duquel mourut une grande quantité d'Almoravides ; mais Dieu leur donna la victoire ; ils défirent les Chrétiens

1. Il paraît bien s'agir ici d'Alvar Fânez (cf. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 238.

et les massacrèrent si bien qu'un petit nombre seulement put s'échapper. Sîr ensuite mena vigoureusement le siège et le blocus de Séville, qu'il enleva de vive force ; après s'être saisi d'El-Mo'tamid et d'une foule de gens de sa famille, il les enchaîna et, les ayant chargés sur des navires, sur la rivière de Séville, il les expédia à Marrâkech, au Commandeur des musulmans ; celui-ci ordonna d'envoyer El-Mo'tamid à Aghmât où il fut emprisonné et où il demeura en prison jusqu'à ce qu'il mourût, le 11 Chawwâl 488/14 octobre 1091. Sîr ibn Abî Bakr entra à Séville le dimanche 22 Rajab 484/9 septembre 1091 ; les Almoravides s'emparèrent ensuite du reste de l'Andalousie si bien qu'elle finit par leur appartenir en entier et qu'il n'y subsista même plus le souvenir des « rois des peuplades. » Nous avons rapporté ces événements selon Ibn Abî Zar', en y ajoutant un peu de la relation d'autres ; nous nous sommes basés sur sa narration, car son ouvrage est, avant tout, destiné à l'histoire du Maroc ; aussi connaît-il mieux ce pays que tout autre.

On trouve dans l'histoire d'Ibn Khaldoûn [1] quelques différences avec ce qui vient d'être exposé. « Ce fut en l'année 486/1093-94[2], dit-il, que Yoûsouf ibn Tâchfîn passa pour la deuxième fois la mer afin de se rendre en Andalousie. Les princes d'Andalousie mirent peu d'empressement à se porter à sa rencontre, car ils avaient senti qu'il réprouvait les vexations, les taxes fiscales et les impositions réitérées dont ils accablaient leurs sujets ; le sultan les avait en effet sommés, avec des menaces, de supprimer les taxes et de suivre de préférence les règles de l'équité. Les juristes d'Andalousie, rapporte-t-il également, demandèrent à Yoûsouf ibn Tâchfîn d'être déchargés des taxes et des vexations ; ayant proposé cette réforme aux rois des peuplades, ceux-ci répondirent en

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 79.
2. Lire : 481/1088.

acquiesçant, mais, lorsqu'il s'en retourna et quitta leur pays, ils rétablirent le premier ordre de choses. Aussi, lorsque le sultan passa la mer pour la deuxième fois, se gardèrent-ils de venir à lui, à l'exception d'Ibn 'Abbâd, qui se hâta de se porter à sa rencontre et l'excita contre un grand nombre d'autres souverains ; c'est ainsi que le sultan se saisit d'Ibn Rachîq el-Bannâ et le livra à Ibn 'Abbâd à cause de l'inimitié qui existait entre eux deux. Il envoya de plus une armée contre Alméria, dont le dynaste, Ibn Somâdih, s'enfuit et alla s'établir à Bougie, qui dépendait du territoire de la Tunisie. Les « rois des peuplades » s'étant alors mis d'accord pour supprimer le ravitaillement aux armées du Commandeur des musulmans, celui-ci conçut d'eux une mauvaise opinion, et les juristes et les jurisconsultes du Maghrib et de l'Andalousie lui conseillèrent, en une consultation juridique, de les déposer et de leur enlever le pouvoir des mains ; il reçut également dans ce sens les avis des grands savants de l'Orient, tels qu'El-Ghazâlî, Et-Tartoûchî et d'autres. Marchant alors contre Grenade, il en destitua le dynaste, 'Abd Allâh ibn Boulouggîn ; il agit de même à l'égard du frère de celui-ci, Tamîm, pour la ville de Malaga, car tous deux étaient entrés en négociations avec le despote chrétien, dans le but d'engager des hostilités contre Yoûsouf ibn Tâchfîn ; puis il les expédia tous deux au Maghrib. C'est alors qu'Ibn 'Abbâd eut peur du sultan et qu'il évita de se porter à sa rencontre. A la suite de médisances rapportées de part et d'autre, le Commandeur des musulmans partit pour Ceuta, où il se fixa après avoir donné le commandement de l'Andalousie à l'*amîr* Sîr ibn Abî Bakr, auquel il fit passer la mer. Celui-ci étant arrivé en Andalousie et Ibn 'Abbâd s'étant abstenu de se porter à sa rencontre, il en fut irrité et le somma d'avoir à se soumettre au Commandeur des Musulmans et de se démettre du pouvoir. Cela gâta leurs relations et Sîr, ayant vaincu Ibn 'Abbâd, le déposséda de

tout son gouvernement ; le vaincu se dirigea vers Séville, où Sîr l'assiégea ; le despote chrétien, ayant réuni des troupes, tenta de le débloquer, mais cette tentative fut absolument inutile, et la résistance des Lamtoûna brisa son effort. Les Almoravides enlevèrent Séville de vive force en 484/1091-92 ; Sîr se saisit d'El-Mo'tamid et le conduisit prisonnier à Marrâkech, où il demeura dans les fers de Yoûsouf ibn Tâchfîn jusqu'à ce qu'il mourût en prison, à Aghmât, en 490/1096-97. Sîr se porta ensuite contre Badajoz, dont il s'empara du dynaste, 'Omar ibn el-Aftas, qu'il tua ainsi que ses deux fils, le jour de la Fête des victimes de l'année 489 (29 novembre 1096), comme conséquence de la certitude qu'il avait acquise de leurs tractations avec le despote chrétien, qu'ils devaient rendre maître de Badajoz. L'éloge funèbre de ces personnages a été prononcé par le lettré Aboû Mohammad 'Abd el-Majîd ibn 'Abdoûn dans sa *qasîda* célèbre au début de laquelle il dit :

« La fortune accable la trace après l'essence, à quoi bon donc des pleurs sur des apparences et des figures ».

C'est une *qasîda* étonnante dans la forme comme dans le fond, où l'auteur énumère les gens qui ont eu à supporter des calamités et que la fortune a trahis ; les faits qui y sont rapportés feraient pleurer les roches et feraient se soulever, pour les entendre, les lieux élevés et les plaines basses.

Puis Yoûsouf ibn Tâchfîn passa pour la troisième fois en Andalousie, en l'année 490/1096-97. Le despote chrétien marcha contre lui, mais le Commandeur des musulmans ayant expédié contre lui les armées des Almoravides sous la direction de Mohammad ibn el-Hâjj le Lamtoûnî, les Chrétiens se débandèrent devant lui et la victoire resta aux musulmans.

Ensuite, en l'année 493/1099-1100, le prince Yahyâ ibn

Abî Bakr ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn traversa la mer ; Mohammad ibn el-Hâjj et Sîr ibn Abî Bakr se joignirent à lui et arrachèrent la totalité de l'Andalousie des mains des « rois des peuplades »; seule subsista Saragosse, aux mains d'El-Mousta'în ibn Hoûd, qui se tenait sous la protection des Chrétiens ; le prince Mazdalî, gouverneur de Valence, fit une expédition jusqu'au territoire de Barcelone, qu'il ravagea ; puis, ayant atteint un point que nul autre avant lui n'avait atteint, il s'en revint. L'Andalousie prit place dans l'empire de Yoûsouf ibn Tâchfîn et l'autorité des rois des peuplades en disparut complètement, comme si elle n'y eût jamais existé. Le Commandeur des musulmans se trouva ainsi maître à la fois des deux rives du Détroit ; les vaillants Almoravides en vinrent plusieurs fois aux mains avec les Chrétiens et Dieu donna la victoire à son parti. » Telle est la relation d'Ibn Khaldoûn à propos de ces événements.

Sache que certains historiens ne reconnaissent pas à Yoûsouf ibn Tâchfîn le rang de Commandeur des musulmans et qu'ils ne l'estiment pas à sa valeur, soit parce qu'il était Berbère, originaire du Sahara, bien éloigné des splendeurs de la royauté et des belles-lettres comme des délicatesses de la vie des cours, soit encore à cause de ses préventions à l'égard des rois d'Andalousie, avec lesquels il se conduisit de la façon que nous avons vue, lorsqu'il eut constaté la beauté de leur pays et l'aisance de leur vie. Sache toutefois que c'est là une argumentation qu'il convient de réfuter ; elle a pris naissance auprès de certains littérateurs andalous qui avaient l'habitude de vivre dans la compagnie de leurs rois, de s'abriter sous leur ombre, d'aller et de venir, jouissant de leurs bienfaits ; lorsque le Commandeur des musulmans se fut ainsi conduit à l'égard de leurs seigneurs et de leurs chefs, ils furent pris par ce sentiment bien humain qui fait défendre et protéger, même par la langue, l'ami contre

l'étranger. Ceci mis en évidence, le Commandeur des musulmans était, comme tu le sais, religieux et scrupuleusement pieux ; il chevauchait dans le grand chemin et avait choisi la voie de l'équité, ainsi que tu l'as entendu relater. En outre Ibn Khaldoûn, le maître de l'art historique, qui adopte toujours de préférence le parti de la sincérité, rapporte que les rois de l'Andalousie tyrannisaient leurs sujets en leur imposant des taxes et autres charges ; de plus ils prêtèrent assistance au despote chrétien et lui prodiguèrent des richesses afin qu'il les aidât à vaincre le Commandeur des musulmans ; enfin celui-ci ne se détermina à les combattre et à les détrôner qu'après avoir obtenu dans ce sens de nombreuses consultations juridiques des plus fameux docteurs de l'Orient et de l'Occident. Comprends donc et sache !

Fin de l'histoire du Commandeur des musulmans, Yoûsouf ibn Tâchfîn.

(*Page* 122.)

Le Commandeur des musulmans, Yoûsouf ibn Tâchfîn, était, dit Ibn Khallikân [1], plein d'énergie, bon politique dans les affaires et s'occupait avec fermeté des intérêts de son empire ; il aimait plus que tous autres les gens de science et de religion, et prenait fréquemment leur avis. Il m'est revenu que, lorsque l'« argument de l'Islam », l'*imâm* Aboû Hâmid el-Ghazâlî, eut entendu parler de ses louables qualités et de son penchant pour les gens de science, il décida de se diriger vers lui ; mais, étant arrivé à Alexandrie et ayant commencé à préparer ce dont il avait besoin, il reçut la nouvelle de la mort de Yoûsouf ibn Tâchfîn et dut revenir sur sa décision. J'ai lu ce détail dans un livre, mais j'ai oublié, pour le moment, d'où je l'ai tiré. »

1. *Wafayât*, t. II, p. 488.

Le Commandeur des musulmans, Yoûsouf, était de taille moyenne, de teint brun et de corps fluet ; il avait très peu de barbe sur les joues et sa voix était grêle. Il prononçait le prêche en faveur des 'Abbâsides et fut le premier qui s'appela Commandeur des musulmans. Sa puissance, sa gloire et son empire subsistèrent jusqu'à sa mort, qui survint le lundi 3 du mois de Moharram de l'an 500/4 septembre 1106 ; il avait vécu 90 ans, dont cinquante de règne.

« Yoûsouf ibn Tâchfîn, rapporte Ibn Khaldoûn [1], prit le nom de Commandeur des musulmans ; il écrivit au calife de Baghdâd de son époque, l'abbâside Aboû-l-'Abbâs Ahmad el-Moustadhir Billâh, et lui envoya 'Abd Allâh ibn Mohammad ibn el-'Arabî el-Ma'âfirî le Sévillan avec son fils, le célèbre *imâm*, le cadi Aboû Bakr ibn el-'Arabî ; ces deux personnages, parlant avec habileté, menèrent à bien leur mission et demandèrent au calife qu'il nommât le Commandeur des musulmans souverain du Maghrib et de l'Andalousie ; le calife accepta et mentionna cette faveur en un rescrit émanant de lui qui circula dans le public. Puis les deux ambassadeurs s'en revinrent auprès de Yoûsouf, porteurs du diplôme d'investiture délivré par le calife et par lequel il lui donnait la souveraineté des pays et des régions qui dépendaient de lui. Yoûsouf reçut également des messages de l'*imâm* El-Ghazâlî et du cadi Aboû Bakr et-Tartoûchî, dans lesquels ceux-ci l'engageaient à être équitable et à agir constamment en conformité avec le bien.

Puis, en 497/1103-04, pour la quatrième fois, Yoûsouf ibn Tâchfîn passa en Andalousie. »

Ici prend fin la narration d'Ibn Khaldoûn. En fait, le Commandeur des musulmans eut besoin de l'investiture du calife El-Moustadhir Billâh, bien qu'il en fût éloigné et qu'il fût plus puissant que lui, afin que sa souveraineté fût appuyée sur la loi religieuse ; c'est à cause de sa scrupuleuse

1. Cf. *Berbères*, t. II, p. 81-82.

piété qu'il agit ainsi : puisse Dieu lui faire miséricorde ! Il prit le nom de Commandeur des musulmans, et non celui de Commandeur des croyants, par respect pour le calife et afin de ne pas porter le même titre honorifique que lui. Le titre de Commandeur des croyants est en effet particulier au calife, et le calife doit être de la tribu de Qoraïch ainsi que cela est mentionné dans la Tradition prophétique : saisis donc !

Voici un autre détail de l'histoire de Yoûsouf ibn Tâchfîn qui a été rapporté par divers maîtres [1] : « Le Commandeur des musulmans ayant demandé aux habitants du Maghrib et de l'Andalousie de l'aider d'un peu d'argent pour la guerre sainte qu'il se proposait de faire, il écrivit à ce propos au cadi d'Alméria, Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn Yahyâ, connu sous le nom de Ibn el-Barrâ, pour lui donner l'ordre de répartir la contribution incombant à Alméria et de la lui envoyer. Mohammad ibn Yahyâ refusa de la répartir et écrivit au sultan pour l'informer que cela ne lui était pas possible. Le Commandeur des musulmans lui répondit alors : « Les cadis et les juristes, chez moi, en ont déclaré la répartition permise : 'Omar ibn el-Khattâb lui-même, de son temps, l'a répartie. » Le cadi lui répondit sur ce point en une lettre où il disait : « Louange à Dieu, vers qui nous retournerons et à qui incombe notre règlement de compte ! Ensuite, j'ai reçu le message où le Commandeur des musulmans relate la nécessité de la contribution et le retard que j'ai mis à m'exécuter ; il y mentionne également qu'Aboû-l-Walîd el-Bâjî ainsi que tous les cadis et juristes du Maroc et de l'Andalousie lui ont dit dans leurs consultations que 'Omar ibn el-Khattâb l'a rendue obligatoire. Eh bien ! les cadis et les juristes iront au feu infernal sans gardiens pour les y conduire. En effet, si 'Omar a imposé la contribution, il était compagnon de l'Envoyé de Dieu et

1. Cf. *Wafayât*, t. II, p. 485, où le cadi est nommé Ibn el-Farrâ.

son ministre ; il est couché avec lui dans sa tombe ; on ne peut donc douter de son équité. Mais le Commandeur des musulmans n'est ni le compagnon de l'Envoyé de Dieu, ni son ministre ; il n'a pas été couché avec lui dans sa tombe ; il n'est pas non plus de ceux dont l'équité est insoupçonnable. Si donc les cadis et les juristes t'ont mis à son rang au point de vue de l'équité, c'est Dieu qui les interrogera et leur demandera compte de la responsabilité qu'ils ont prise à ton égard. Quant à 'Omar, il n'a rendu la contribution obligatoire qu'après être entré dans la mosquée de l'Envoyé de Dieu où, après avoir fait venir les Compagnons qui étaient avec lui, il jura qu'il ne disposait pas, dans le Trésor des musulmans, d'un seul dirham qu'il pût dépenser pour eux. Que le Commandeur des musulmans entre donc dans la grande mosquée en présence des gens de science qui se trouveront là-bas et qu'il jure qu'il ne dispose pas, dans le Trésor des musulmans, d'un dirham qu'il puisse dépenser pour eux ; à ce moment, la contribution qu'il demandera sera obligatoire et Dieu sera favorable à tout cela. Que le salut soit sur toi, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions ! »

Lorsque son message parvint au Commandeur des musulmans, Dieu lui fit de son texte une admonestation, et le sultan ne répondit rien à ce sujet ; les actions doivent être jugées d'après les intentions !

Lorsque le Commandeur des musulmans eut reçu l'investiture du calife, il frappa la monnaie à son nom ; il grava sur le dînâr : « Il n'y a pas d'autre divinité que Dieu ; Mahomet est l'envoyé de Dieu ! » et au-dessous : « Le Commandeur des musulmans, Yoûsouf ibn Tâchfîn » ; sur le pourtour, il inscrivit : « Et quiconque suit une autre religion que l'Islâm, on ne l'acceptera pas de lui et, dans l'autre monde, il sera du nombre des perdants ». Sur l'autre face, il inscrivit : « L'esclave de Dieu, Ahmad, Commandeur des

croyants, l'Abbâside » avec, sur le pourtour, la date de la frappe et l'emplacement de l'atelier monétaire.

L'empire [1] de Yoûsouf ibn Tâchfîn s'était étendu jusqu'à la ville de Fraga [2], à l'extrémité orientale de l'Andalousie, et jusqu'à la ville de Lisbonne, sur l'Océan Atlantique, à l'ouest de l'Andalousie, ce qui représente une étendue de 33 jours de marche en longueur, sur une largeur presque égale. Au Maghrib, il se rendit maître du pays s'étendant depuis Alger, jusqu'à Tanger, et de là, jusqu'à l'extrémité du Sous ultérieur, jusqu'aux Montagnes de l'Or qui font partie du pays des Nègres. En aucune de ses villes et en aucune de ses provinces on ne vit, pendant tout son règne, trace de taxe ou d'impôt foncier, ni à la ville, ni à la campagne, à l'exception des impôts ordonnés par Dieu ou imposés par le Coran et la Coutume prophétique, comme les aumônes canoniques, les dîmes, les capitations des tributaires et les quints prélevés sur le butin ; il recueillit, de cette provenance, des sommes telles que nul avant lui n'en avait recueilli de semblables. On dit qu'à sa mort on trouva dans le trésor 13.000 boisseaux d'argent monnayé et 5.040 boisseaux d'or frappé d'une empreinte. Le sultan était détaché des ornements et de la parure de ce bas monde; il était d'une piété scrupuleuse et vivait dans la mortification ; son costume était de laine et il n'en porta jamais d'autre ; il se nourrissait d'orge, de la viande et du lait des chameaux, se contentant de ce genre de nourriture, sans en changer sa vie durant, malgré l'empire étendu que Dieu lui accorda et les biens de ce bas monde qu'il lui assigna. Il restitua la juridiction des territoires aux cadis et fit disparaître toutes les juridictions non canoniques. Il parcourait lui-même ses états, examinant chaque année la situation de ses sujets. Il aimait les juristes ainsi que les gens

1. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, est tiré du *Qirtâs*, p. 191-193.
2. Ville de la province de Huesca, à 27 kilom. au Sud-Ouest de Lérida.

de science et de mérite ; il les traitait généreusement et suivait leurs avis ; il leur faisait des pensions sur le Trésor. En plus, il était de bonnes manières, humble, plein de modestie et doué de toutes les vertus.

HISTOIRE DU RÈGNE DU COMMANDEUR DES MUSULMANS ABOU-L-HASAN 'ALI IBN YOUSOUF IBN TACHFIN LE LAMTOUNI [1].

(*Page* 123.)

Lorsque le Commandeur des musulmans Yoûsouf ibn Tâchfîn fut mort à la date indiquée précédemment, les gens prêtèrent le serment d'allégeance à son fils, 'Alî ibn Yoûsouf, à Marrâkech, car son père l'avait désigné comme son héritier présomptif ; il prit le nom de Commandeur des musulmans. Au jour de sa reconnaissance comme souverain, il était âgé de 23 ans ; son empire s'étendit sur des contrées que son père n'avait pas possédées, car il trouva, à son avènement, le pays calme et de l'argent à profusion ; de plus, le peuple était tranquille, car les séditieux avaient été abattus et l'union s'était cimentée. Il suivit en toutes choses la voie tracée par son père et observa la même sage conduite.

Révolte de Yahyâ ibn Abî Bakr ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn contre son oncle paternel, le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn [2].

(*Page* 123.)

Lorsque le Commandeur des musulmans, Yoûsouf ibn Tâchfîn fut mort, son fils, 'Alî ibn Yoûsouf, l'enveloppa

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 224-225.
2. Tiré du *Qirtâs*, p. 225-228.

dans son habit, comme dans un linceul ; puis il sortit pour se rendre auprès des Almoravides, la main dans la main de son frère, Aboû-t-Tâhir Tamîm ibn Yoûsouf, et leur annonça la mort de son père. Plaçant alors sa main dans celle de son frère 'Alî, Aboû-et-Tâhir lui prêta le serment d'allégeance et dit aux Almoravides : « Venez prêter le serment d'allégeance au Commandeur des musulmans ! » Tous ceux qui étaient présents, des Lamtoûna et des autres tribus des Sanhâja, le reconnurent pour souverain ; puis ce fut le tour des juristes et des chaikhs des tribus, et la cérémonie de sa reconnaissance fut ainsi terminée pour Marrâkech. Il écrivit ensuite aux autres villes du Maghrib, de l'Andalousie et des pays du Sud-Est pour les avertir que son père était mort et qu'il le remplaçait, ainsi que pour leur donner l'ordre de lui prêter le serment d'allégeance. Toutes les villes le lui adressèrent et lui expédièrent des délégations chargées de lui présenter leurs condoléances et leurs félicitations, à l'exception cependant de la ville de Fès. Cette ville en effet avait pour *amîr* le fils de son frère, Yahyâ ibn Abî Bakr ibn Yoûsouf, qui avait été nommé à cette fonction par son grand-père Yoûsouf ; lorsque la nouvelle lui parvint de la mort de ce dernier et de l'avènement de son oncle paternel, il en fut énormément contrarié et il se refusa par orgueil à le reconnaître pour souverain ; il se souleva donc contre lui avec l'assentiment sur ce point d'un certain nombre de généraux des Lamtoûna. 'Alî ibn Yoûsouf, quittant Marrâkech, marcha contre lui, mais, lorsqu'il se fut approché de Fès, Yahyâ ibn Abî Bakr craignit pour sa personne et, comprenant qu'il ne disposait pas de la force nécessaire pour combattre son oncle, il lui abandonna Fès, dont il sortit, effrayé et guettant les événements. 'Alî ibn Yoûsouf entra dans la ville le mercredi, huitième jour du mois de Rabî' II de l'année 500 (6 décembre 1106). Sa puissance dès lors ne rencontra plus d'obstacle.

On raconte que, lorsque 'Alî ibn Yoûsouf fut proche de

Fès, il campa dans la ville des Maghîla, située dans les environs de cette capitale ; de là il écrivit au fils de son frère pour le réprimander de ce qu'il avait commis en s'opposant à lui et l'inviter à rentrer dans l'obéissance comme l'avaient fait les gens. Il adressa un autre message aux chaikhs de la ville dans lequel il les conviait à lui prêter le serment d'allégeance et où il les menaçait en leur promettant de les châtier. Lorsque la lettre parvint à Yahyâ et qu'il l'eut lue, il assembla les habitants de la ville et prit leur opinion sur le point de savoir si l'on combattrait et si l'on soutiendrait un siège ; mais ils ne furent pas d'accord avec lui ; désespérant alors d'eux, il partit et s'enfuit vers Mazdalî ibn Tîlikkân, qui était gouverneur de Tlemcen. Celui-ci le rencontra sur la Moulouya, alors qu'il venait apporter à 'Alî ibn Yoûsouf le serment d'allégeance. Yahyâ l'informa de sa situation, mais Mazdalî, s'étant porté garant de lui obtenir le pardon et l'oubli de la part de son oncle, il revint avec lui ; en arrivant à Fès,Mazdalî entra auprès du Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf, et Yahyâ s'installa incognito dans le quartier de l'oued Cherdoû'[1]. Lorsque Mazdalî eut rencontré le Commandeur des musulmans et qu'il l'eut salué, il constata qu'il le traitait avec générosité et affabilité ; il l'informa alors de l'histoire de Yahyâ et lui dit comment il s'était porté garant de son pardon ; le sultan acquiesça à sa demande ; il pardonna à Yahyâ et lui accorda l'*amân*. Celui-ci vint alors lui prêter le serment d'allégeance et le Commandeur des musulmans lui donna à choisir entre deux solutions : soit d'aller habiter l'île de Mayorque, à l'Est de l'Andalousie, soit de s'en aller au Sahara. Ayant choisi le Sahara, Yahyâ s'y en alla ; de là, il partit au Hijâz, où il accomplit le pèlerinage de la Ka'ba ; à son retour auprès de son oncle, il lui demanda l'autorisation de faire partie de sa suite et d'habiter avec lui la capitale de Marrâ-

1. Peut-être s'agit-il de l'oued Sadarwâgh ?

kech. Le sultan l'y autorisa et il demeura avec lui un certain temps ; puis, son oncle l'ayant soupçonné d'exciter les gens contre lui, il s'en saisit et l'expédia à Algésiras, où il resta jusqu'à sa mort.

Histoire des gouverneurs au Maghrib et en Andalousie [1].

(*Page* 124.)

Lorsque le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf, eut reçu le serment d'allégeance, il destitua l'*amîr* Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn el-Hâjj le Lamtoûnî du gouvernement de Cordoue et le remplaça par le général Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn Abî Zoulfâ ; celui-ci fit une expédition contre Tolède et, s'étant jeté sur les Chrétiens, il les prit à l'improviste et les tailla brusquement en pièces à Bâb el-Qantara.

En l'année 501/1107-08, le Commandeur des musulmans destitua son frère, Tamîm ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn, et lui enleva le gouvernement du Maghrib, qu'il donna à Aboû 'Abd Allâh ibn el-Hâjj ; celui-ci demeura gouverneur de Fès et des autres provinces du Maghrib durant environ six mois ; puis le sultan le destitua et le nomma gouverneur de Valence et des provinces qui en dépendent, dans la partie orientale de l'Andalousie.

Lorsque le Commandeur des musulmans eut destitué son frère, Tamîm ibn Yoûsouf, du gouvernement du Maghrib, il le nomma gouverneur de Grenade et des provinces qui s'y rattachent ; ce fut lui qui vainquit les Chrétiens à la bataille d'Uclès [2]. Voici comment cela arriva : Etant parti pour faire une expédition sur le territoire des Chrétiens, en l'année 502/1108-09, il vint mettre son camp sous les murs

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 225, 228-229, 230-231.
2. Ville de la province de Cuenca (Nouvelle-Castille).

de la ville forte d'Uclès, dans laquelle se trouvait une troupe considérable de Chrétiens ; après les avoir assiégés, il leur enleva la ville ; les Chrétiens se réfugièrent alors dans la citadelle, où ils se retranchèrent. Le roi Alphonse, ayant appris leur situation, fit ses préparatifs pour se porter à leur secours ; mais sa femme lui conseilla d'envoyer, à sa place, son fils, puisque Tamîm ibn Yoûsouf était le fils du roi des Musulmans, de même que Sancho était le fils du roi des Chrétiens. Se conformant à son conseil, il expédia son fils Sancho à la tête d'une armée importante composée des chefs et des héros des Chrétiens ; celui-ci se mit en route et, lorsqu'il approcha d'Uclès, il informa Tamîm ibn Yoûsouf de sa venue. Ce dernier résolut d'abandonner la place forte pour se rencontrer avec les Chrétiens ; mais les généraux des Lamtoûna, entre autres 'Abd Allâh ibn Mohammad ibn Fâtima, Mohammad ibn 'Âïcha et d'autres, lui conseillèrent de rester et l'encouragèrent en lui dépeignant leur situation comme aisée. « Ils viennent au nombre de trois mille, lui dirent-ils, et une grande distance nous sépare d'eux. » Il se rangea donc à leur avis, mais à peine le soir de ce jour-là était-il arrivé que les armées des Chrétiens, composées de nombreux milliers d'hommes, les atteignirent. Tamîm pensa à fuir, mais il n'en trouva pas la possibilité ; les généraux des Lamtoûna se décidèrent alors à combattre l'ennemi et se dirigèrent contre lui ; un violent combat, comme il y avait longtemps que l'on n'en avait vu, s'engagea entre eux ; Dieu mit l'ennemi en déroute et donna la victoire aux musulmans ; le fils du roi Alphonse fut tué et, avec lui, périrent un peu plus de 23.000 Chrétiens. Les musulmans entrèrent dans Uclès de vive force, le sabre à la main ; un grand nombre de musulmans moururent dans cette bataille de la mort du martyr. Lorsque la nouvelle parvint au roi Alphonse, il fut affligé de la mort de son fils, de la prise de sa ville et de la perte de son armée ; il tomba malade et mourut de désespoir vingt jours après la bataille. Tamîm

ibn Yoûsouf écrivit au Commandeur des musulmans pour lui annoncer la victoire.

Sache que l'on appelle El-Adfoûnch, et aussi Alfounch, les rois des Galiciens que nous nommons aujourd'hui les Espagnols. « El-Oudfoûnch, dit Ibn Khallikân, est le nom du plus grand des rois des Francs ; c'est lui le dynaste de Tolède ». — « Les Banoû Adfoûnch, dit Ibn Khaldoûn, sont constitués par la descendance d'Adfoûnch ibn Batroh (Alphonse, fils de Pedro), le premier des rois des Galiciens ». Quant à Alfoûnch, c'est le nom propre de certains de leurs rois et non le titre de tous.

Durant son séjour à Valence, Mohammad ibn el-Hâjj avait serré de très près les Chrétiens, faisant contre eux des incursions et les pillant ; c'est ainsi qu'étant parti pour une expédition, il suivit le chemin de la pleine campagne, ramassant du butin et des captifs ; il était accompagné d'un certain nombre de généraux des Lamtoûna, qu'il envoya avec le butin par la grand'route, tandis qu'il passait lui-même par une campagne qui le rapprochait du territoire des musulmans ; la plupart de ses gens étaient avec le butin, et le chemin de campagne que suivait Mohammad ibn el-Hâjj était tellement difficile qu'il ne permettait le passage que d'une seule file d'hommes. Lorsque Mohammad ibn el-Hâjj fut arrivé au milieu de ce chemin et qu'il se trouva avec des passages difficiles et étroits, devant lui et derrière lui, il s'aperçut que les Chrétiens l'attendaient en embuscade en un de ces points ; il les combattit en homme sûr de périr et heureux de saisir l'occasion de mourir en martyr puisqu'il ne pouvait trouver de porte de salut. Il mourut donc en martyr et avec lui périrent un certain nombre de volontaires ; le général Mohammad ibn 'Aïcha se tira d'affaire avec quelques individus grâce à un artifice qu'il employa. La nouvelle du combat parvint au Commandeur des musulmans et la mort d'Aboû 'Abd Allâh ibn el-Hâjj le remplit de désespoir ; il nomma à sa place Aboû Bakr ibn Ibrâhîm

ibn Tâfalwat, qui est le personnage dont Ibn Khafâja [1] a chanté la louange et qui fut servi par le « sage » Aboû Bakr ibn Bâjja [2], célèbre sous le nom d'Ibn es-Sâïgh ; il était auparavant gouverneur de Murcie et c'est alors qu'il était dans cette dernière ville que lui parvint le rescrit lui conférant le gouvernement de Valence, de Tortose et des pays voisins.

Il partit avec l'armée de Murcie pour se rendre à Valence ; là, le détachement de l'armée qui s'y trouvait s'étant joint à lui, il marcha à leur tête contre Barcelone, devant laquelle il mit son camp ; il y resta vingt jours durant lesquels il pilla les alentours, coupa les arbres fruitiers et ruina les villages. Le fils de Radimîr, qui était de la parenté du roi Alphonse, s'étant porté contre lui à la tête d'armées nombreuses composées des contingents de la plaine de Barcelone et du territoire de Narbonne, ils se livrèrent un combat terrible, dans lequel mourut une grande quantité de Francs et où périrent en martyrs environ sept cents musulmans.

Evénements de la guerre sainte menée par le Commandeur des Musulmans 'Alî ibn Yoûsouf. — Son premier passage en Andalousie [3].

(*Page* 125.)

Lorsqu'arriva l'année 503/1109-10, le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn, passa la mer pour se rendre en Andalousie afin de faire la guerre sainte. Il traversa, en partant de Ceuta, au milieu du mois de Moharram, à la tête d'armées considérables comptant plus de 100.000 cavaliers. Ayant atteint Cordoue, il y séjourna

1. Poète andalous mort en 533/1138.
2. Philosophe et savant andalous, plus connu sous le nom déformé d'Avenpace ; durant vingt ans environ, il fut ministre d'Aboû Bakr ibn Ibrâhîm et fut son gouverneur pour Grenade, puis Saragosse. Il mourut en 533/1138.
3. Tiré du *Qirtâs*, p. 231-232.

un mois ; puis il en partit pour faire une expédition contre la ville de Talâyoût, qu'il conquit de vive force, le sabre à la main ; il enleva, dans les provinces dépendant de Tolède, 27 places fortes et conquit également Madrid et Guadalaxara. Etant arrivé jusqu'à Tolède, il l'assiégea durant un mois, ravageant les alentours et faisant le plus de dommage possible ; puis il revint à Cordoue après avoir subjugué le pays.

En l'année 504 (1110-11), l'*amîr* Sîr ibn Abî Bakr conquit Santarem, Badajoz, Evora, le Portugal, Lisbonne et d'autres pays de l'Ouest de l'Andalousie ; cela eut lieu au mois de Doû-l-Qa'da de l'année citée et il écrivit au Commandeur des musulmans pour lui annoncer la victoire.

En 507/1113-14, l'*amîr* Sîr ibn Abî Bakr mourut à Séville, où il fut enterré ; Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn Fâtima fut nommé gouverneur de Séville à sa place et en conserva le gouvernement jusqu'à sa mort, qui survint en 510/1116-17.

En la même année 507/1113-14, l'*amîr* Mazdalî fit une expédition contre Tolède et les provinces qui en dépendent ; il subjugua la contrée et conquit de vive force la place forte d'Arjona, dont il massacra les combattants et réduisit en captivité les femmes et les enfants. A cette nouvelle, Alvar Fanez, qui était le chef des Francs, vint pour les assister et leur faire rendre la liberté ; mais, le général Mazdalî s'étant porté à sa rencontre, il s'enfuit devant lui de nuit, et Mazdalî revint à Cordoue victorieux et chargé de butin ; il livra encore aux Francs d'autres combats jusqu'au moment où il mourut alors qu'il faisait une expédition sur le territoire des Francs, en 508/1114-15. Le Commandeur des musulmans nomma alors à sa place, comme gouverneur de Cordoue, son fils, Mohammad ibn Mazdalî, qui conserva cette charge durant trois mois, puis mourut, également en martyr, au cours de l'une de ses expéditions.

L'ennemi s'empare de Saragosse [1].

(*Page* 125.)

La ville de Saragosse et les provinces qui en dépendaient dans l'Est de l'Andalousie étaient aux mains des Banoû Hoûd, les Joudâmites, qui s'y étaient emparés du pouvoir au début du Ve/XIe siècle, au temps des « peuplades » : ils s'en transmirent la souveraineté par héritage jusqu'au règne d'Ahmad ibn Yoûsouf, qui portait le titre honorifique d'El-Mousta'in Billâh ; le fils de Radimîr [2] ayant marché contre lui en 503/1109-10, El-Mousta'in sortit au devant de lui ; ils se rencontrèrent devant Saragosse, les musulmans furent mis en déroute et un grand nombre d'entre eux périrent en martyrs, notamment El-Mousta'in ibn Hoûd.

En 512 1118-19, alors que le dynaste de Saragosse était 'Abd el-Malik ibn el-Mousta'in ibn Hoûd, qui portait le titre de 'Imâd ed-daoula, le fils de Radimîr marcha contre Saragosse, devant laquelle il mit son camp ; de son côté, le roi Alphonse, à la tête des nations de la Chrétienté, se mit en marche contre Lérida, localité du Nord, et vint s'installer sous ses murs. Le Commandeur des musulmans, ayant appris cette nouvelle, écrivit aux *amîrs* de la partie occidentale de l'Andalousie pour leur ordonner de se rendre auprès de son frère Tamîm ibn Yoûsouf, qui était alors gouverneur de la partie orientale de l'Andalousie, et de l'accompagner afin de dégager Saragosse et Lérida. C'est ainsi que 'Abd Allâh ibn Mazdalî et Aboû Yahyâ ibn Tâchfîn, gouverneur de Cordoue, se portèrent auprès de Tamîm à la tête de leurs armées. Ayant quitté Valence, accompagné des *amîrs* de l'Andalousie, Tamîm ibn Yoûsouf se dirigea

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 233-235.
2. Il s'agit du fils de Sancho Ramirez, roi d'Aragon, qui fut lui-même roi d'Aragon et de Navarre et, ensuite, de Castille et de Léon, sous le nom d'Alphonse Ier d'Aragon ou d'Alphonse VII, dit le Batailleur.

vers Lérida ; il livra au roi Alphonse un combat terrible, qui eut pour résultat de chasser ce dernier d'auprès de Lérida, affaibli et diminué, après qu'il eut dépensé ses efforts à en faire le siège et qu'il eut perdu à cette occasion plus de 10.000 cavaliers de ses armées. Tamîm revint à Valence.

Lorsque le fils de Radimîr se fut rendu compte de la situation, il envoya demander l'aide des nations chrétiennes afin de s'emparer de Saragosse. Les Chrétiens vinrent, nombreux comme les fourmis, et assiégèrent la ville avec lui ; ils engagèrent la lutte et fabriquèrent des tours en bois qui se déplaçaient sur des roues ; ils les approchèrent de la ville et y disposèrent des balistes ; de plus ils montèrent contre celle-ci vingt mangonneaux. Leur désir de s'emparer de la place s'étant accru, le siège devint rigoureux et se prolongea jusqu'au moment où les vivres furent épuisés et que la majorité des habitants eut péri de faim. Les musulmans de la ville écrivirent alors au fils de Radimîr pour lui demander de ne plus les combattre et de leur accorder une trêve, lui promettant d'évacuer la ville et de la lui remettre si personne ne venait les secourir. Il s'y engagea et comme, à l'expiration de la trêve, personne n'était venu à eux, ils lui livrèrent la ville et partirent pour Murcie et Valence ; cet événement eut lieu en 512/1118-19.

Après que les Chrétiens eurent occupé Saragosse, une armée comprenant 10.000 cavaliers arriva du Maroc, expédiée par le Commandeur des musulmans dans le but de dégager la ville ; mais ils la trouvèrent évacuée, alors que le décret de Dieu pris à son égard avaït déjà été exécuté.

En l'année 513/1119-20, le fils de Radimîr se rendit maître de la partie orientale de l'Andalousie et s'empara de Calatayud, place telle qu'il n'en était point de plus forte dans l'Est de l'Andalousie ni d'où partissent plus d'incursions contre les pays du Nord. Ces nouvelles étant parvenues au Commandeur des Musulmans alors qu'il était à

Marrâkech, il passa la mer afin de se rendre en Andalousie pour faire la guerre sainte et organiser solidement les places du front ; ce fut son deuxième passage. Il fut accompagné par une multitude d'Almoravides et de volontaires appartenant aux Arabes, aux Zanâta, aux Masâmida et au reste des tribus berbères. Lorsqu'il fut arrivé avec ses armées à Cordoue, il campa à l'extérieur de la ville et reçut les délégations des Andalous venues pour le saluer ; il les interrogea sur la situation de leurs territoires et de leurs places, ville par ville, et ils l'informèrent de ce qui était ; il destitua Aboû-l-Walîd ibn Rouchd de ses fonctions de cadi de Cordoue et nomma à sa place Aboû-l-Qâsim ibn Hamdîn ; on raconte cependant qu'il destitua Ibn Rouchd parce que celui-ci lui avait demandé d'obtenir sa démission, car il était alors occupé à la composition de l'ouvrage intitulé *El-Bayân wal-tahsîl.* Puis le Commandeur des musulmans alla placer son camp sous les murs de Santa Maria, qu'il enleva de vive force ; il parcourut ensuite le pays des Chrétiens, massacrant et faisant des captifs, coupant les arbres fruitiers et ravageant les bourgs ainsi que les maisons, jusqu'à ce qu'il eut subjugué la partie occidentale de l'Andalousie. Les Chrétiens s'enfuirent devant lui et se retranchèrent dans des forteresses inexpugnables.

En l'année 515/1121-22, le Commandeur des musulmans rentra au Maroc après avoir investi son frère, Tamîm ibn Yoûsouf, de la charge de gouverneur de toute l'Andalousie, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui survint en 520/1126-27.

Gouvernement de l'Andalousie par l'amîr Tâchfîn ibn 'Alî ibn Yoûsouf ; événements de sa guerre sainte [1].

(*Page* 126.)

Lorsque l'*amîr* Tamîm ibn Yoûsouf fut mort, à la date

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 235-236.

indiquée précédemment, le Commandeur des musulmans le remplaça par son fils, Tâchfîn ibn 'Alî ibn Yoûsouf, à qui il donna le gouvernement de l'Andalousie moins les îles orientales, car il avait donné le commandement de celles-ci à Mohammad ibn 'Alî le Massoûfî, connu sous le nom d'Ibn Ghâniya. L'*amîr* Tâchfîn traversa la mer à la tête de cinq mille hommes de l'armée régulière pour se rendre en Andalousie et envoya aux armées des différents territoires l'ordre de venir se joindre à lui. Il partit alors pour faire une expédition contre Tolède, dont il conquit de vive force quelques-uns des forts et dont il ravagea les alentours.

En la même année, c'est-à-dire en 520/1126-27, l'*amîr* Tâchfîn défit les Chrétiens au lieu dit Fahs es-Sabbâb et les massacra promptement ; il conquit ensuite trente des places fortes situées dans la partie occidentale de l'Andalousie et écrivit à son père pour lui annoncer la victoire.

En l'année 530/1135-36, l'*amîr* Tâchfîn défit les troupes des Chrétiens au lieu dit Fahs 'Atiya et il en fit périr une grande quantité par le sabre.

En l'année suivante, 531/1136-37, l'*amîr* Tâchfîn, entra, le sabre à la main, dans la ville de Karaka, où il ne laissa aucun être humain.

En l'année suivante, 532/1137-38, l'*amîr* Tâchfîn traversa la mer, d'Andalousie au Maroc, après avoir attaqué et conquis de vive force la ville de Achkoûniya ; il en ramena, avec lui, au Maroc, 6.000 captives. Lorsqu'il atteignit Marrâkech, le Commandeur des musulmans sortit, en grand appareil et plein d'une joie intense, pour se porter à sa rencontre.

En l'année suivante, 533/1138-39, le Commandeur des musulmans reçut le serment d'allégeance en faveur de son fils Tâchfîn.

En l'année 537/1142-43, survint la mort du Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn le Lam-

toûnî, alors qu'il s'était déjà écoulé sept jours du mois de Rajab de l'année susdite.

« Aboû-l-Hasan 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn, dit Ibn Khallikân [1], était un homme doué de mansuétude, de dignité, de piété et d'équité ; il était naturellement porté vers la vérité et vers les savants. Des différents territoires de son empire, on lui adressait les richesses recueillies ; jamais aucun événement ne l'ébranla de sur son trône et il n'eut jamais rien de dangereux à redouter autour de lui. »

Pourtant,à la fin de son règne,il fut en butte au plus grand des dangers, Mohammad ibn Toûmart, qui surgit sous son aisselle dans les montagnes des Masâmida, ainsi qu'on en rapportera la relation.

HISTOIRE DU RÈGNE D'ABOU-L-MO'IZZ TACHFIN IBN 'ALI IBN YOUSOUF LE LAMTOUNI [2]

(*Page* 127.)

Lorsque le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf, eut trépassé à la date indiquée précédemment, son fils Aboû-l-Mo'izz Tâchfîn ibn 'Alî fut investi à sa suite, conformément à l'engagement pris par son père à son égard. Les habitants de l'Andalousie et du Maroc se placèrent en son obédience et lui prêtèrent le serment d'allégeance, de concert, ainsi qu'ils étaient sous le règne de son père. C'est à cette époque que la puissance de 'Abd el-Moumin ibn 'Alî avait commencé à s'affirmer à Tînmallal et dans les autres pays des Masâmida, habitants de la montagne de Daran.

« Tâchfîn ibn 'Alî, dit Ibn el-Khatîb, avait été institué par son père lieutenant pour l'Andalousie ; puis il le plaça

1. Cf. *Wafayât*, p. 113.
2. Tiré du *Qirtâs*, p. 236-238 ; *Berbères*, t. II, p. 85-86, 177-178.

à la tête du mouvement de défense contre les partisans de Mohammad ibn Toûmart, le *mahdî* des Almohades ; mais son entreprise ne réussit pas, alors qu'au contraire Dieu, en Andalousie, l'avait habitué à la victoire, et cela parce que Dieu avait décrété de faire connaître le déclin à leur dynastie ».

Lorsque 'Abd el-Mou'min ibn 'Alî eut quitté Tînmallal dans le dessein de conquérir les contrées du Maghrib, il suivit le chemin des montagnes ; le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf, expédia son fils, Tâchfîn déjà mentionné, s'opposer à sa marche par la route de la plaine. Ils demeurèrent dans cette situation pendant un certain temps,et sur ces entrefaites le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf, mourut ; le pouvoir échut à son fils Tâchfîn, qui était alors en guerre. Les habitants de Marrâkech mirent à leur tête Ishâq ibn 'Alî ibn Yoûsouf comme lieutenant de son frère Tâchfîn pour Marrâkech et ses provinces. Après avoir reçu le serment d'allégeance, Tâchfîn partit à la poursuite de 'Abd el-Mou'min jusqu'au moment où ils eurent atteint tous deux Tlemcen. 'Abd el-Mou'min s'installa alors au lieu dit Kahf ed-Dahhâk entre les deux rochers qui font partie de la montagne du Tîtarî, qui surplombe la ville ; quant à Tâchfîn, il mit son camp dans la plaine, dans la partie qui avoisine le lieu dit Es-Safsâf ; il reçut là l'armée de secours des Sanhâja, expédiée de la part de Yahyâ ibn el-'Azîz, dynaste de Bougie, sous la conduite de son général Tâhir ibn Kabâb, secours provoqué par l'esprit de clan sanhâjien ; le jour de son arrivée, ce général examina l'armée des Almohades et, comme il faisait parade de hardiesse et de bravoure, il dit à l'armée des Lamtoûna : « Je ne suis venu à vous que pour vous débarrasser de votre « homme », 'Abd el-Moumin, que voici et m'en retourner ensuite vers mon peuple. » Ces paroles piquèrent profondément Tâchfîn, qui lui donna l'autorisation d'engager les hostilités ; il chargea alors les ennemis, mais ceux-

ci, montant à cheval, se portèrent avec vigueur à sa rencontre : ce fut la fin de lui et de son armée. Les Almohades auparavant avaient tué Er-Roûbartîr, qui était le général de Tâchfîn chargé du commandement des troupes chrétiennes, et ils en avaient massacré l'armée au cours d'une expédition. Ils écrasèrent ensuite une troisième armée appartenant à Tâchfîn, sur lequel ils remportèrent le plus grand succès.

« Les Almoravides, lit-on dans le *Qirtâs* [1], marchèrent pour combattre les Almohades, mais Tâchfîn le leur interdit; sans observer son interdiction, ils s'accrochèrent à la montagne pour les combattre ; les Almohades descendirent alors contre eux et leur infligèrent une terrible défaite ».

Lorsque Tâchfîn eut subi cette série de revers, il rassembla ses bagages et les expédia à Oran ; il envoya ensuite son fils et héritier présomptif, Ibrâhîm, à Marrâkech, à la tête d'une troupe de Lamtoûna et accompagné, comme secrétaire, d'Ahmed ibn 'Atiya ; quant à lui, il se transporta à Oran, en l'année 539/1144-45, et demeura un mois dans cette ville, en attendant la venue du commandant de sa flotte, Mohammad ibn Maïmoûn, qui finit par arriver, venant d'Alméria, avec 10 navires de guerre et jeta l'ancre à proximité du camp de Tâchfîn. 'Abd el-Moumîn s'avança alors, venant de Tlemcen, après avoir envoyé, en avant-garde, le chaikh Aboû Hafs 'Omar ibn Yahyâ ; ils vinrent à Oran et dispersèrent les troupes almoravides qui s'y trouvaient ; Tâchfîn s'étant réfugié sur une colline, ils encerclèrent celle-ci et allumèrent des incendies tout autour ; lorsque la nuit les eut enveloppés, Tâchfîn sortit du château-fort monté sur son cheval, mais il tomba d'une falaise de la montagne et périt, le 27 du mois de Ramadân de l'année 539 (22 février 1145). Les débris de l'armée se réfugièrent à Oran ; ils y furent assiégés avec la population de

1. Cf. *Qirtâs*, p. 237.

la ville, jusqu'au moment où, tourmentés par la soif, ils se rendirent à la discrétion de 'Abd el-Moumin, le jour de la Fête de la rupture du jeûne de l'année susdite, et furent mis à mort.

« Tâchfîn ibn 'Alî, est-il dit dans le *Qirtâs* [1], fit une nuit une sortie, alors qu'il était à Oran, pour attaquer le camp des Almohades, mais, repoussé par des cavaliers et des fantassins en grand nombre, il s'enfuit devant eux ; étant sur une montagne élevée dominant la mer et s'imaginant que le sol continuait au delà, il tomba d'un endroit élevé auprès de la *râbita* d'Oran et mourut. Cet événement advint en une nuit obscure et pluvieuse, la vingt-septième du mois de Ramadân de l'année précédemment mentionnée. Tâchfîn fut trouvé mort le lendemain auprès de la mer ; sa tête fut tranchée et portée à Tînmallal, où elle fut suspendue à un arbre ; et cela, après qu'il eut fait sans trêve la guerre aux Almohades dans la campagne et sans que jamais, du jour où il reçut le serment d'allégeance jusqu'à sa mort, il se fût abrité à l'ombre ; la durée de son gouvernement fut de deux ans et d'un mois et demi. »

« Lorsque Tâchfîn ibn 'Alî, rapporte Ibn Khallikân [2], se fut rendu compte avec certitude que la dynastie des Almoravides allait disparaître, il vint à Oran, ville sise au bord de la mer, dans l'intention d'en faire sa résidence : au cas où il serait défait, il s'y embarquerait pour gagner de là l'Andalousie. Il existait à l'extérieur d'Oran, sur le bord de la mer, une colline nommée Solb el-Kalb au sommet de laquelle était un *ribât* où se retiraient les gens livrés à la dévotion. Dans la nuit du 27 Ramadân de l'année 539 (22 février 1145), Tâchfîn monta à ce *ribât* afin d'assister à la *khatma* [3] de la récitation du Coran en compagnie d'un

1. Cf. *Qirtâs*, p. 237.
2. Cf. *Wafayât*, t. II, p. 489-490.
3. C'est encore la coutume, dans la nuit qui précède le 27 Ramadân (*Lailat el-qadr*), de procéder à une récitation complète (*Khatma*) du Coran.

petit nombre de gens de son entourage immédiat ; 'Abd el-Moumin avec son armée se trouvait à Tâgrârat [1], sa patrie. Il advint par hasard qu'ayant envoyé vers Oran une troupe de cavaliers dont le chef était le chaikh Aboû Hafs 'Omar ibn Yahyâ, le compagnon du Mahdî, ceux-ci atteignirent cette ville le 26 Ramadân ; s'étant mis en embuscade et ayant été informés que Tâchfîn se trouvait seul dans ce *ribât*, ils se dirigèrent vers celui-ci, l'encerclèrent et en incendièrent la porte ; les occupants se rendirent alors nettement compte qu'ils allaient périr. Tâchfîn sortit monté sur son cheval, qui s'élança en faisant des bonds provoqués par l'épouvante ; la bride ne put le retenir et il finit par se précipiter du haut d'une falaise qui se trouvait là, du côté de la mer ; il tomba sur un rocher en un endroit abrupt. Le cheval se fracassa et Tâchfîn périt à l'instant ; les gens de son entourage qui étaient avec lui furent tués. Son camp était installé en un autre point et l'on n'y savait rien de ce qui s'était passé en cette nuit. La nouvelle en parvint à 'Abd el-Moumin, puis arriva à Oran ; l'endroit où se trouvait le *ribât* reçut le nom de Solb el-fath. A partir de ce moment, 'Abd el-Moumin descendit de la montagne dans la plaine ; il se dirigea vers Tlemcen, qui comprend deux villes [2], l'ancienne et la nouvelle, séparées par un temps de galop de cheval ; de là, il se dirigea vers Fès, qu'il assiégea et dont il se rendit maître en l'année 540/1145-46 ; puis il gagna Marrâkech en l'année suivante, 541/1146-47 et l'assiégea durant 11 mois. Dans cette ville se trouvait Ishâq ibn 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn avec une certaine quantité de chaikhs de leur dynastie qui l'avaient mis à leur tête après la mort de son père, 'Alî ibn Yoûsouf, comme lieutenant de son frère Tâchfîn. 'Abd el-Moumin s'empara de la ville après que les habitants eurent souffert de la

1. Erreur ; 'Abd-el-Mou'min était originaire de Tâjra, localité des Goûmîya, entre Nedroma et Honaïn.
2. C'est-à-dire les villes d'Agâdîr et de Tâgrârt ; cf. *Kâmil*, p. 541.

disette autant qu'il est possible d'en souffrir ; on lui amena, ligotés, Ishâq ibn 'Alî accompagné de Sîr ibn el-Hâjj, qui était l'un de leurs braves et l'un des principaux personnages de leur dynastie ; comme Ishâq n'avait pas encore atteint l'âge de la puberté, 'Abd el-Moumin pensa à lui pardonner en raison de son jeune âge ; mais les gens de son entourage ne s'accordèrent pas avec lui sur ce point et, comme il ne les contredisait pas, il les leur abandonna tous deux : ils les tuèrent. Puis 'Abd el-Moumin s'installa dans le château en l'année 542 (1147-48).

« Les Almohades, rapporte Ibn Khaldoûn [1], demeurèrent 9 mois devant Marrâkech. Le prince des « Voilés » était alors Ishâq ibn 'Alî ibn Yoûsouf, auquel on avait prêté le serment d'allégeance alors qu'il était tout jeune garçon, au moment où parvint la nouvelle de la mort de son frère. Lorsque les habitants furent lassés par la longueur du siège et qu'ils eurent été tourmentés par la famine, ils firent une sortie pour repousser les Almohades ; mais ils furent défaits et les Almohades les poursuivirent en les massacrant ; ils leur enlevèrent la ville dans les derniers jours du mois de Chawwâl de l'année 541 (mars-avril 1147). Le commun des Almoravides fut tué ; quant à Ishâq, accompagné des gens de sa suite et des notables de son peuple, il se réfugia à la citadelle, où il demeura jusqu'au moment où ils se rendirent à la discrétion des Almohades. Ishâq fut amené devant 'Abd el-Moumin et les Almohades le tuèrent de leurs mains ; ce fut l'un d'eux, Aboû Hafs 'Omar ibn Wâggâg, qui commit ce forfait. Toute trace des « Voilés » fut ainsi effacée et les Almohades s'emparèrent de tous les pays ».

« Les Lamtoûna, a dit Ibn Gannoûn [2], étaient des gens religieux, sincères et bien intentionnés, qui suivaient un rite sain ; ils s'emparèrent de l'Andalousie, depuis le pays

1. Cf. *Berbères*, II, p. 180-181.
2. Cité d'après le *Qirtâs*, p. 238.

des Francs jusqu'à l'Atlantique vers l'Occident, et de la rive africaine depuis la ville de Bougie jusqu'aux monts de l'Or, qui font partie du pays des Nègres. On prononça le prêche en leur faveur du haut de plus de 2.000 chaires. Leurs jours furent une période de tranquillité, d'abondance, de bon marché permanent, de bien-être et de sécurité. Le blé, de leur temps, en arriva à se vendre à raison de 4 *wasq*-s pour un demi-*mitqâl*, les fruits à raison de 8 *wasq*-s pour un demi-*mitqâl* ; quant aux légumineuses, elles ne se vendaient ni ne s'achetaient ; cette situation dura autant que leur empire. En aucune de leurs provinces, il n'y eut ni impôt foncier, ni aide, ni taille, ni aucune des taxes d'Etat, à l'exception de l'impôt canonique et de la dîme. Les biens s'accrurent sous leur dynastie, les pays se peuplèrent et l'abondance régna. Il n'y eut, sous leur règne, ni imposteurs, ni coupeurs de route, ni personne qui se soulevât contre eux. Les gens aimèrent les Almoravides jusqu'au moment où ils furent attaqués par Mohammad ibn Toûmart, le *Mahdî* des Almohades, en l'année 515/1121-22.

Résumé des événements qui survinrent sous leur règne [1].

(*Page* 128.)

En l'année 467/1074-75, au mois de Doû-l-hijja, apparut au Maghrib l'étoile à tresse de cheveux (la comète).

En 471/1078-79, le soleil subit une éclipse totale, telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable auparavant ; cet événement eut lieu le lundi, 28 du mois [2], au moment où le soleil commença à décliner.

En 472/1079-80, eut lieu le tremblement de terre intense, tel que les gens n'en avaient pas vu de semblable au Maghrib ; il démolit les édifices, fit crouler les tours et les minarets,

1. Tiré du *Qirtâs*, p. 239-242.
2. Cette date est donnée ainsi, sans que le mois soit précisé, par le *Qirtâs*, p. 240.

et de nombreuses personnes périrent de ce fait sous les décombres ; le tremblement de terre dura sans interruption, chaque jour et chaque nuit, du 1er jour du mois de Rabî' I au dernier jour de Joumâdâ II.

En l'année 474/1081-82, naquit le juriste et cadi Aboû 'Abd Allâh Mohammad ibn Asbagh, connu sous le nom d'Ibn el-Mounâsif, auteur de l'*Ourjoûza*.

En l'année 497/1103-04 mourut le docte juriste 'Abd Abû Allâh Mohammad ibn et-Tallâ'.

En 513/1119-20, mourut à Qal'at Hammâd Aboû-l-Fadl Yoûsouf ibn Mohammad ibn Yoûsouf, connu sous le nom d'Ibn en-Nahwî ; il fut compagnon d'Aboû-l-Hasan el-Lakhmî ainsi que d'autres maîtres. Aboû-l-Fadl était d'entre les gens de science et de religion qui suivent la bonne direction des vertueux prédécesseurs ; son invocation était exaucée. Lorsque les juristes du Maghrib eurent donné une consultation juridique concluant à la destruction par le feu des livres du maître Aboû Hâmid el-Ghazâlî et que le Commandeur des musulmans, 'Alî ibn Yoûsouf, ordonna de les brûler, Aboû-l-Fadl appuya Aboû Hâmid et écrivit à ce sujet au Commandeur des musulmans. L'auteur du *Tachawwouf*, Aboû Ya'qoûb Yoûsouf ibn Yahyâ et-Tâdilî, de Marrâkech, connu sous le nom d'Ibn ez-Zayyât, raconte ce qui suit en s'appuyant sur Aboû-l-Hasan 'Alî ibn Hirzihim : « Lorsqu'arriva à Fès le message du Commandeur des musulmans ordonnant de rechercher activement le livre dit *El-Ihyâ* et de faire jurer aux gens, avec des serments aux conséquences terribles, qu'il ne se trouvait pas chez eux, je me rendis auprès d'Aboû-l-Fadl pour lui demander une consultation juridique au sujet de ces serments ; il me répondit qu'ils n'engageaient pas. Comme il avait, à son côté, des volumes, il me dit : « Ces volumes font partie du livre d'*El-Ihyâ* et je voudrais de ma vie n'en avoir vu d'autres. » Aboû-l-Fadl avait copié le livre d'*El-Ihyâ* en 30 parties ; lorsque le mois de Ramadân débutait, il en

lisait chaque jour une partie ; les traits édifiants de sa vie sont nombreux. »

Il ne survint pas sous la dynastie des Almoravides d'événement plus abominable que celui-ci, à savoir le fait d'avoir brûlé le livre d'*El-Ihyâ* ; en effet, lorsque les exemplaires en parvinrent au Maghrib, une grande quantité de juristes les lurent page par page, entre autres le cadi Aboû-l-Qâsim ibn Hamdîn ; ils y trouvèrent quelques points à propos desquels ils critiquèrent le maître Aboû Hâmid ; ils informèrent le sultan de cette affaire et lui donnèrent l'avis juridique que ces volumes devaient être brûlés et qu'en aucune façon il n'était licite de les lire. 'Alî ibn Yoûsouf était, comme son père, prêt à écouter les indications des juristes et des gens de science, à qui il avait confié toutes les décisions à prendre ; aussi, lorsqu'ils lui donnèrent l'avis juridique de brûler le livre d'*El-Ihyâ*, écrivit-il aux habitants de son empire, dans toutes les villes et dans toutes les contrées, en donnant l'ordre de rechercher activement les exemplaires d'*El-Ihyâ* et de brûler tous ceux qui seraient rencontrés. On en rassembla ainsi en Andalousie un grand nombre d'exemplaires ; ils furent déposés dans la cour intérieure de la grande mosquée de Cordoue ; on versa de l'huile dessus et on y alluma le feu ; on agit de la même façon avec les exemplaires qui furent trouvés à Marrâkech et ils furent également brûlés dans tous les autres pays du Maghrib. On raconte que cet événement se produisit du vivant du maître Aboû Hâmid et que, pour ce motif, il prononça contre les Almoravides une invocation dans laquelle il demandait que leur empire fût déchiré : son invocation contre eux fut exaucée. S'il en était ainsi, la date de la destruction des livres par le feu se placerait entre 500/1106-07 et 505/1111-12, car le serment d'allégeance à 'Alî ibn Yoûsouf fut prêté au début de l'année 500 et la mort du maître Aboû Hâmid el-Ghazâlî eut lieu le lundi 14 Joumâdâ II de l'année 505/ (18 décembre 1111).

En l'année 536/1141-42, mourut le juriste, le maître Aboû-l-'Abbâs Ahmad ibn Mohammad ibn Moûsâ ibn 'Atâ Allâh le Sanhâjî, connu sous le nom d'Ibn el-'Arîf ; ce personnage possédait à un point extrême le mérite supérieur, la religion et le renoncement à ce bas monde ; il s'était retiré du monde pour se consacrer au bien ; les gens venaient le trouver pour vivre avec lui et louaient l'agrément de sa compagnie. Comme on avait médit de lui auprès du Commandeur des musulmans 'Alî ibn Yoûsouf, celui-ci donna l'ordre de l'amener à la capitale, Marrâkech ; il y parvint et y mourut dans la nuit du vendredi 23 du mois de Safar de l'année susmentionnée ; les gens suivirent son enterrement en grande cérémonie et le Commandeur des musulmans se repentit de la conduite qu'il avait suivie à son égard durant sa vie ; des prodiges apparurent en sa faveur. Il fut enterré près de la grande mosquée ancienne, qui se trouve au milieu de Marrâkech, dans l'enclos funéraire du cadi Moûsâ ibn Ahmad le Sanhâjî. Son tombeau, dit l'auteur, est actuellement célèbre au Soûq el-'Attârîn de Marrâkech ; il y a, dessus, une construction splendide.

En cette même année, c'est-à-dire en l'année 536/1141-42, mourut Aboû-l-Hakam ibn Barrajân. « C'est, a dit Ibn Khallikân, Aboû-l-Hakam 'Abd es-Salâm ibn 'Abd er-Rahmân ibn Mohammad ibn 'Abd er-Rahmân el-Lakhmî, connu sous le nom d'Ibn Barrajân ; c'était un saint adorateur ; il est l'auteur d'un commentaire du Coran et la plupart des discours qu'il y tient sont basés sur la méthode des gens à extases et à stades mystiques ». — « Lorsque Aboû-l-Hakam ibn Barrajân, dit l'auteur du *Tachawwouf*, était venu de Cordoue à la capitale de Marrâkech, les juristes du temps l'avaient critiqué sur certaines questions ; Aboû-l-Hakam dit alors : « Par Dieu ! puissé-je ne pas vivre et puisse ne pas vivre après ma mort celui qui m'a fait venir ! » voulant désigner par là le Commandeur des musulmans 'Alî ibn Yoûsouf. Aboû-l-Hakam étant mort, le Comman-

deur des musulmans ordonna qu'on le jetât au dépotoir sans prier sur son corps, sous la responsabilité des juristes qui l'avaient critiqué. Aboû-l-Hasan 'Alî ibn Hirzihim était alors à Marrâkech ; un nègre qui le servait et assistait à son cours entra auprès de lui et l'informa de l'ordre qu'avait donné le sultan à l'égard d'Aboû-l-Hakam. « Si tu veux vendre ton âme à Dieu, lui dit Aboû-l-Hasan, fais ce que je vais te dire ! — Ordonne-moi ce que tu voudras, lui répondit le nègre, je le ferai. — Tu crieras ceci, dit Aboû-l-Hasan, dans les rues et les marchés de Marrâkech : « Ibn Hirzihim vous dit d'assister à l'enterrement du maître, du juriste saint et ascète, Aboû-l-Hakam ibn Barrajân ; quiconque aura eu la possibilité d'y assister et s'en sera abstenu, que la malédiction de Dieu soit sur lui ! » Le nègre fit ce qui lui avait été ordonné ; le Commandeur des musulmans, l'ayant appris, dit : « Quiconque aura connu son mérite supérieur et n'aura pas assisté à son enterrement, que sur lui soit la malédiction de Dieu ! »

« Aboû-l-Hakam ibn Barrajân, dit Ibn 'Abd el-Malik [1], auteur du *Kitâb ed-dail wat-takmila*, est enterré à Marrâkech sur la place du marché au blé (*rahbat el-hinta*) ; c'est lui que le peuple nomme Sayyîdî Aboû-r-Rijâl [2].

Le maître Aboû Yannoûr el-Mouchtarâ'î existait à cette époque, mais je n'ai pu trouver la date de sa mort. « C'est, est-il dit dans le *Tachawwouf*, Aboû Yannoûr [3] Wâkrîs le Doukkâlî, originaire de Mouchtarâya, l'un des maîtres d'Aboû Cho'aïb Ayyoûb es-Sâriya ; ce fut un personnage d'un rang important parmi les gens de renoncement et de piété scrupuleuse. On a raconté à son sujet que, son frère étant mort, il en épousa la femme ; celle-ci lui ayant présenté de la nourriture afin qu'il la mangeât, il lui vint à

1. Aboû-l-Qâsim Khalaf ibn 'Abd el-Malik Ibn Bachkouwâl.
2. C'est aujourd'hui Sîdi Berrejâl.
3. Aujourd'hui Sîdi Bennôr, enterré à Boû-Skâoun, chez les Doukkâla, sur la route de Mazagan à Marrakech.

l'esprit qu'il s'y trouvait une partie de ce qui revenait aux orphelins, qui étaient les enfants de son frère ; il s'abstint donc d'y toucher et passa la nuit le ventre creux. — L'un des maîtres de Mouchtarâya vint lui dire : « Le gouverneur nommé par 'Alî ibn Yoûsouf m'a menacé de me tuer et de me mettre en croix ; or, il vient de quitter Marrâkech, se dirigeant vers les Doukkâla. — Puisse Dieu l'écarter de toi ! » lui répondit Aboû Yannoûr. Le gouverneur poursuivit sa marche jusqu'au moment où, arrivé à une distance d'une demi-journée de marche du bourg de Yalîskâwan (qui est celui que le peuple appelle Boûskâoun), il fut atteint d'une souffrance dont il mourut sur l'heure. »

En l'année 539/1144-45, le cadi Aboû-l-Qâsim ibn Hamdîn se révolta à Cordoue, avec le peuple, contre les Almoravides et les massacra.

INDEX ALPHABÉTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

IDRISIDES ET ZÉNÈTES

A

Abbas (El-) ben Bakhta El-Maghraoui : 83.
Abbas (El-) ben Mohammed ben Ali : 9.
Abbasides : 5, 7, 8, 17.
Abdallah El-Achtar : 7.
Abdallah Ech-Cherif (Moulay) : 40.
Abdallah ben Ibrahim ben Mousa ben Abil-Afiya : 61.
Abdallah ben Idris II : 37, 38.
Abdallah ben Malek El-Khazraji : 26, 30.
Abdallah ben Taher El-Khouzaï : 32.
Abdallah ben Thaalaba, dit Aboud : 47, 57.
Abdelkerim ben Thaalaba : 75.
Abdelmalek El-Moudhaffer : 94, 95, 96, 98, 101.
Abdelmalek El-Ouarraq (Abou Merouan) : 23, 35.
Abderrahman ben Abdelkerim ben Thaalaba : 89.
Abderrahman ben Abi Sahl El-Joudhami : 45.
Abderrahman ben Ibrahim ben Mousa ben Abil-Afiya : 61.
Abderrahman ben El-Mançour ben Abi Amer : 101.
Abderrahman En-Naçer, calife omayyade d'Espagne : 43, 57, 64, 67, 68.
Abderrazzaq El-Fihri : 46.
Abdessalam ben Mechich (Moulay) : 110.
Abou Abdallah El-Meghili : 33.
Abou Abdallah El-Mohtaseb : 50.
Aboul-Aïch Ahmed ben El-Qasem Kennoun, dit El-Fadhel, 67, 68, 69.
Abou Ali ben Hadhim : 99.
Aboul-Attaf : Cf. Dounas.
Aboul-Bahar ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji : 87.
Abou Bekr ben Et-Tayyeb : 110.
Abou Bekr Biyach : 85.
Aboul-Fadhl ben En-Nahoui : 33.
Aboul-Fath Et-Tsouli : 56, 58.
Aboul-Hakam Amr, dit Askellaja : 78, 84.
Abou Hanifa : 5.
Aboul-Hasan El-Gabsi : 110.
Aboul-Hasan ben Malek El-Khazraji : 26, 30.
Abou Imran El-Fasi : 110.
Aboul-Kemal Temim ben Ziri El-Ifreni : 102.
Abou Mohammed Qasem ben Amer El-Asdi : 89.

Abou Meïmouna Darras ben Ismaïl : 80.
Aboul-Qasem ben Obeïdallah El-Mehdi : 59, 60.
Abou Saïd El-Miçri, dit Abou Selhama : 65.
Abou Yézid Makhled ben Kidad el-Ifreni : 52.
Abou Yousef ben Moharib El-Azdi : 61.
Achir : 97.
Aghlabites : 37.
Aghmat : 34, 38.
Aguisa ben Dounas El-Maghraoui : 105.
Ahmed ben Abi Bekr Ez-Zenati : 43, 69, 72.
Ahmed ben Beker El-Joudhami : 59, 60.
Ahmed ben Idris II : 37, 38.
Ahmed ben El-Qasem ben Idris : 53.
Aïn Alloun : 31.
Aïn Ishaq : 58.
Aïn Amiyar ou Aïn Omeïr : 29.
Aïsa ben Hamim : 64.
Aïsa ben Idris ben Mohammed ben Souleïman ben Abdallah : 38.
Aïsa ben Idris II : 37, 38, 39, 40.
Aïsa ben Mousa El-Abbasi : 7, 8.
Aïsa ben Saïd : 96.
Aït Attab : 40.
Akersif : 60.
Alam (Jebel) : 40.
Alamiïn (Chorfa) : 40.
Alexandrie : 32.
Algérie : 16, 87, 102.
Algésiras : 69, 74, 75, 82, 94.
Ali : 2, 34.
Ali ben Mohammed ben Abi Ali ben Qachchouch : 89.
Ali ben Mohammed ben Idris II, dit Haïdara : 40, 41.
Ali ben Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya : 7.
Ali ben Omar ben Idris II : 40, 46.
Ali ben Souleïman El-Hachemi : 11, 12.
Alides : 3, 4, 5, 6, 7, 8.
Alkai : 52, 59.
Alloun : 31.
Alméria : 77.
Almoravides : 103, 105, 107.
Amer (Beni) : 101.
Amer ben Mohammed ben Saïd El-Qeïsi : 26.
Andalous : 47.
Andalous (mosquée des) : 108.
Andalous (rive des) : 46, 47, 57, 61, 75, 85, 89, 91, 104.
Année de la Brume : 65.
Année du Feu : 62.
'anza : 42.
Aouraba : 11, 14, 15, 25, 46.
Arabes : 25, 27, 31.
Ardh (Jebel El-) : 108.
Askellaja : 78, 84.
Atika, fille de Ali ben Omar ben Idris : 45.
Azd : 26.
Azemmour : 33, 38, 39.
Aziz (El-) Billah Nizar ben El-Mouezz, calife obeïdite : 77.

B

Bab Aguisa : 105.
Bab El-Ftouh : 105.
Bab El-Guisa : 105.
Bab El-Hofat, de la mosquée d'el-Qaraouiïn : 44.
Bab El-Selsela : 31.
Baçra : 8.
Baçra du Maroc : 38, 54, 68, 73, 74, 84.
Badis ben Mançour ben Bologguin ben Ziri ben Manad : 97.
Baghdad : 10, 20, 110.
Bahloul ben Abdelouahed El-Madghari : 27.
Bahloula : 16.
Barqa : 13.
Berbères : 14, 15, 21, 26, 36.

Berghouata : 102, 103.
Bernousi (El-) : 37.
Bologguin ben Mohammed ben Hammad Eç-Cenhaji : 106.
Bologguin ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji : 73, 77, 82.
Bouri (El-), fils de Mousa ben Abil-Afiya : 60.
Branès : 11.
Byzantins : 32.

C

Çadaf : 26.
Çafroun : 46, 53.
Califat : 1.
Çaoulat ben Ouzemmar El-Maghraoui : 69, 81.
Cedina : 14.
Cefrou : 46.
Cenhaja : 15, 25, 38, 40, 70, 93, 97.
Ceuta : 38, 39, 57, 68, 74, 75, 78, 84, 93, 94, 107.
Chammakh (Ech-) : 18, 19, 20.
Chelif : 36, 88, 97.
Chella : 38, 56, 102.
Cherchel : 88.
Chibouba : 29.
Chiïtes : 66.
Çofrites : 48, 72.
Cordoue : 32, 62, 64, 75, 76, 78, 92, 94, 96, 98, 100.
Crète : 32.

D

Dabbou : 64.
Daoud ben Idris II : 37, 38.
Daoud ben El-Qasem El-Jaafari : 35.
Dar El-Qeïtoun : 31.
Deïlem : 10.
Dounas ben Hamama El-Maghraoui : 103, 104.

E

Egypte : 11.
Ephémérides : 48, 62.
Espagne : 68, 69, 89, 96, 110.

F

Fadhl (El-) ben Yahya le Barmécide : 10.
Fakhkh (bataille de) : 9.
Fatma bent Mohammed El-Fihri, dite Oumm El-Baneïn : 42.
Fazaz : 16, 38, 106.
Fejj El-Faras : 40.
Fendlaoua : 16.
Fès : 27, 29-34, 37, 40, 41, 46, 48, 49, 50, 54, 57, 58, 59, 62, 63, 67, 68, 72, 75, 85, 87, 88, 91, 93, 95, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109.
Fès (oued) : 29.
Fostat : 77.
Francs : 70.
Ftouh ben Dounas El-Maghraoui : 104.

G

Ghaleb, général omayyade : 74.
Ghiatha : 15, 16, 38, 46.
Ghomara : 15, 25, 38, 63, 93, 106, 107.
Guerouaoua : 30.

H

Hadhar (gué d'El-) : 65.
Haïdara : 40.
Hajar En-Nesr : 38, 56, 58, 67, 74, 79.
Hajjam (El-) : 53-55.
Hakam (El-) ben Hicham, calife omayyade d'Espagne : 32.
Hakam (El-) El-Mostançir billâh, calife omayyade d'Espagne : 77.
Hamama ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui : 101, 102-103.
Hamama ben Yeddou El-Ifreni : 83.

Hamed ben Hamdan El-Hamadani : 54, 58.
Hamim El-Ghomari : 63.
Hamim (Jebel) : 63.
Hammad ben Moançir : 104.
Hammâd (fossé de) : 104.
Hammoudites : 79, 110.
Hammoudites (Chorfa) : 40.
Hamza ben Idris II : 37, 38.
Haouara : 15, 38.
Haroun Er-Rechid : 17.
Hasan (El-) ben Abil-Aïch : 57.
Hasan ben Ahmed b. Abdelouadoud Es-Salami : 85, 86.
Hasan (El-) ben Kennoun : 70-79.
Hasan (El-) ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris, dit El-Hajjam : 53-55.
Hasan ben Qasem El-Louati : 59, 60.
Hicham El-Mouayyad billah, calife omayyade d'Espagne : 77.
Homeïd ben Içliten El-Miknasi : 58.
Homeïd ben Qahtaba : 7.
Honeïn : 44.
Hoseïn (El-) ben Ali : 8.

I

Iahçoub : 26.
Ibn El-Aghlab : 26.
Ibn El-Ajouz : 110.
Ibn Hammoud : 76.
Ibrahim ben Abdallah : 7.
Ibrahim ben El-Aghlab : 18, 23.
Ibrahim ben Mousa ben Abil-Afiya : 61.
Içam (Beni) : 57.
Idris ben Abdallah : 8-21.
Idris II : 21-37.
Ifren (Beni) : 16, 68, 69, 71, 81, 88, 90, 102.
Irghech (Beni) : 29.
Ishaq ben Mohammed ben Abdelhamid El-Aourabi : 11, 27.

J

Jafar ben Ali ben Hamdoun : 84.
Jaouhar ben Abdallah Er-Roumi, dit El-Katib : 70.
Jaouza (gouffre d'El-) : 31.
Jouta : 47.
Joutiïn (Chorfa) : 31, 47.
Juifs : 102.

K

Kairouan : 13, 41, 60, 70, 73, 110.
keddan : 42.
Keddan (El-) : 105.
Kenza : 21, 37.
Ketama : 50, 70.
Khaoulan : 28.
Kharéjisme : 34.
Khazr (Beni) : 82.
Khazroun ben Felfel (Beni) : 100.
Kheir (Beni El-) : 29.

L

Larache : 38, 39.
Lemta : 38.
Lemtouna : 61, 62, 105, 106.
Louata : 53.

M

Maçamida : 34, 38.
Maçmouda (Qçar des) : 74
Maçrakh (Fahs des Beni) : 74.
Madhhaj : 26.
Maghraoua : 16, 61, 68, 81, 85-109.
Maïdi (El-) : 90.
Malek ben Anas : 5, 26.
Mançour (El-), calife abbaside : 5, 6, 7.
Mançour (El-) ben Abi Amer : 78, 82, 86-94, 98.
Mançour ben Bologguin ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji : 88.
Mannallah (Abou Ikhlef) : 63.

Maroc : 13, 37.
Mçala ben Habbous El-Miknasi : 50.
Mechichiïn (Chorfa) : 40.
Mecque (La) : 8, 9.
Médin : 53.
Médin ben Mousa ben Abil-Afiya : 57.
Médine : 4, 6, 7, 8.
Médiouna : 16, 46.
Meghila : 14.
Mehdi ben Yousef El-Gzennaï : 106.
Mehediya : 52, 55, 59, 60, 72, 73, 88.
Meïsour El-Khaççi : 59, 60, 62.
Meknasa : 51.
Meknès : 106, 107.
Meljoum (Beni El-) : 29.
Melilla : 57.
Mena (oued) : 94.
Merouanites : 56, 59, 66, 72.
Mesila (El-) : 97.
Miknasa : 15, 38, 51, 53, 62 95.
Minhal ben Mousa ben Abil-Afiya : 54.
Mjaksa : 63.
Moançir ben Hammad El-Maghraoui : 106, 107.
Moançir ben El-Mouezz : 98, 101.
Moçaab : 26.
Mohammed ben Abdallah En-Nefs Ez-Zakiya : 4-7.
Mohammed ben Abdallah ben Ibrahim ben Mousa ben Abil-Afiya : 61.
Mohammed ben Abi Ali ben Qechchouch : 82.
Mohammed ben Abil-Fath ben Mimoun ben Midrar : 71, 72.
Mohammed ben Amer El-Miknasi: 85.
Mohammed ben Ibrahim ben Mohammed ben El-Qâsem ben Idris : 56.
Mohammed ben Idris II : 37-40.
Mohammed ben Khazr : 16, 61.
Mohammed ben El-Kheir El-Maghraoui : 68, 69, 84.
Mohammed ben Mouqatil El-Akki : 23.
Mohammed ben El-Qasem ben Tamlas : 73.
Mohammed ben Salah (Beni) : 84.
Mohammed ben Souleïmân ben Ali : 8-9.
Mohammed ben Thaalaba : 57.
Moharib ben Abboud : 47.
Mohleb (El-) ben Abi Çofra : 47.
Mosquée des Chaïkhs : 30, 43.
Mosquée des Chorfa : 30, 31, 43.
Moudhaïaq El-Haïa : 95.
Mouezz (El-) lidinallah El-Obeïdi : 70.
Mouezz (El-) ben Ziri : 89-97, 101.
Moulouya : 13, 20, 57, 60, 94, 102
Mounadir El-Berberi : 68.
Mouqatil ben Atiya : 85, 86.
Mousa ben Abil-Afiya El-Miknasi : 51-61.
Mousa El-Hadi, calife abbaside : 8.
Mqarmeda (El-) : 30.
Mtahan (rivière des) : 54.

N

Nefis : 34, 38.
Nefs (En-) Ez-Zakiya : Cf. Mohammed.
Nefza : 34.
Nekour : 57, 60, 94.

O

Obeïdallah El-Mehdi : 51, 58.
Obeïdites : 38, 50, 51, 55.
Omar ben Abdelaziz : 8.
Omar ben Idris II : 37-40.
Omeïr ben Moçaab El-Meljoum : 26, 28.
Omeyyades : 61, 67, 110.
Oran : 88.
Ouadheh El-Feta : 93, 94, 96.
Ouadheh El-Meskin : 11.

Ouazzaniïn (Chorfa) : 40.
Ouchqa : 46.
Ouergha : 38.
Oujda : 92, 102.
Outat : 60.

P

Persans : 31.

Q

Qalaa (El-) : 106.
Qaraouiïn (mosquée des) : 41-44, 96, 108.
Qaraouiïn (rive des) : 47, 57, 75, 85, 88, 104, 105.
Qasem (El-) ben Idris II : 37, 38, 39.
Qasem (El-) Kennoun : 67.
Qasem (El-) ben Mohammed : 61.
Qçar Faraoun : 13.
Qçar des Maçmouda : 38, 64, 74.
Qeïs : 26.
Qeïsariya de Fès : 31.
Qoreïchites : 1.

R

Rabadh : 47.
Rabbah ben Othman : 7.
Rabi (Er-) ben Souleïman : 48.
Rached : 11, 21, 22, 23, 25.
Rechid (Er-), calife abbaside : 10, 27.
Redat (ouadi) : 93.
Reïhan El-Ketami : 53.
Rif : 39, 52, 56, 66.

S

Sahara : 60, 96.
Saïs : 28, 29.
Salé : 38, 39, 89, 102.
Satar (Montée d'Es-) : 105.
Sebou : 28, 47.
Sedrata : 15.
Sekkout El-Berghouati : 107.
Sellam : 95.
Send : 7.
Sijlamasa : 67, 68, 71, 100, 110.
Sofyan Eth-Thaouri : 26.
Souleïman ben Abdallah : 8-9, 15, 38.
Souleïman ben Abi Jaafar El-Mançour : 8.
Souleïman ben Jerir Ech-Chemmakh : 18.
Sous citérieur : 13.
Sous ultérieur : 36, 38, 88.

T

Tadla : 15, 38, 102.
Tahaddart : 39.
Tahart : 51, 58, 62, 68, 71, 97, 110.
Talia : 64.
Talout le Fqih : 32.
Tamesna : 15, 38, 39.
Tamzit ben Darri : 14.
Tanger : 13, 38, 39, 64, 68, 69, 74, 90, 91, 93, 94, 106.
Taoual ben Abi Yézid : 57.
Targha : 38.
Taza : 38, 51, 54.
Temim ben Moançar El-Maghraoui : 107.
Temim : Cf. Aboul-Kemal.
Ténès : 102.
Tétouan : 38, 63.
Thaalaba ben Moharib ben Abdallah El-Azdi : 47.
Tiguessas : 38, 39.
Tlemcen : 13, 16, 17, 34, 35, 38, 44, 57, 61, 88, 89, 94, 97, 107.
Tsoul : 38, 51, 58.
Tunis : 77, 88.
Tunisie : 17, 49, 52.

V

Volubilis : 11, 13, 14, 16, 17, 20, 22, 26, 27, 28, 37, 38.

Y

Yahya ben Abdallah : 8, 10.
Yahya El-Addam ben El-Qasem ben Idris : 47-48.
Yahya ben Idris II : 37, 38.
Yahya ben Idris ben Omar ben Idris : 49-52.
Yahya ben Khaled le Barmécide : 17.
Yahya ben Mohammed ben Idris II : 41.
Yahya ben Yahya El-Leïthi : 30.
Yahya ben Yahya ben Mohammed ben Idris II : 45.
Yala ben Mohammed El-Ifreni : 69, 70.
Yamlah ben Mechich (Moulay) : 40.
Yeddou ben Yala ben Mohammed El-Ifreni : 71, 84, 91-92.
Yézid (Abou Khaled) ben Elyas El-Abdi : 23.
Yousef ben Tachfin : 61, 106, 107.

Z

Zab : 88, 94, 97.
Zad (Fahç Ez-) : 54.
Zadat (ouadi) : 93.
Zahra (mosquée d'Ez-) : 96.
Zalagh : 28.
Zenata : 15, 17, 25, 38, 62, 71, 87, 102.
Zénètes : 15, 36, 39, 43, 68, 81, 94.
Zerhoun : 13.
Ziri ben Atiya : 85, 86, 87-97.
Ziri ben Manad Eç-Cenhaji : 72.
Zouagha : 15, 29.
Zouaoua : 15.

SECONDE PARTIE

ALMORAVIDES

A

'Abbâd (Ibn) : 157-190.
'Abbâs (El-) ibn Bakhtî le Maghrâwî : 153.
'Abd Allâh (Aboû-l-Ansâr) le Baraghwâtî : 132.
'Abd Allâh (Aboû Hafs) le Baraghwâtî : 134.
'Abd Allâh ibn Boulouggîn ibn Bâdîs : 185, 186, 189.
'Abd Allâh ibn Habboûs le Sanhâjî : 165.
'Abd Allâh ibn Mohammad ibn Adham : 165, 166.
'Abd Allâh ibn Mohammad ibn Fâtima : 201.
'Abd Allâh ibn Mohammad el-Ma'âfirî : 193.
'Abd Allâh ibn Yâsîn le Gouzoûlî : 118-136.
'Abd el-'Azîz (Ibn) : 184.
'Abd el-Jalîl ibn Wahboûn : 181.
'Abd el-Majîd (Aboû Mohammad) ibn 'Abdoûn : 190.
'Abd el-Moumin ibn 'Alî : 209.
'Abd el-Malik (Aboû Marwân) le Masmoûdî : 179.
'Abd er-Rahmân ibn Mo'âwiya : 114.
Achkoûniya : 208.
Afrîqîch : 111.
Aftas (Ibn el-) : 155.
Agarsîf : 153.
Aghmât : 128, 129, 136, 137, 138, 151, 188.
Aghzâz : 146, 147.
Ahmad ibn 'Atiya : 211.
Ahmad el-Moustadhir billâh : 193.
Ahmad ibn Ramîla : 173, 179.
'Aïn el-Fitr : 145.
Alédo : 183.
Alger : 154, 196.
Algésiras : 157, 165, 184, 200.
'Alî ibn 'Abd Allâh el-Bajalî : 127.
Alméria : 172, 185, 189, 194, 211.
Almodovar : 187.
'Aloûdân : 151.
Alphonse : 154, 161, 162, 167, 168, 170, 185, 201, 202.
Alvar Fanez : 157, 204.
Amghâr (Banoû) : 145.
Andalous (mosquée d'El-) : 149.
Andalousie : 154.
'Aousaja : 148.
'Arîf (Ibn el-) : 217.
Arjona : 204.
'Atiya le Maghrâwî : 125.

B

Bâb el-Qantara : 200.
Badajoz : 155, 164, 171, 172, 190.
Baeza : 187.
Bahloûla : 147.
Bajalites : 127.
Bakkâr ibn Ibrâhîm : 147.
Bakr (Aboû) ibn el-'Arabî : 193.

Bakr (Aboû) ibn Bâjja : 203.
Bakr (Aboû) ibn Ibrâhîm ibn Tâfalwat : 202, 203.
Bakr (Aboû) ibn 'Omar le Lamtoûnî : 127-140.
Bakr (Aboû) ibn el-Qasîra : 167, 174.
Bakr (Aboû) ibn Yoûsouf : 180.
Bakr (Aboû) ibn Zaïdoûn : 165.
Baraghwâta : 129-134.
Barânis : 111.
Barbât : 130.
Barcelone : 191, 203.
Barrâ (Ibn el-) : 194.
Barrajân (Ibn) : 219.
Bilât (El-) : 187.
Bougie : 189, 210.
Boulaïta : 156.

C

Cairouan : 115, 133.
Calatayud : 206.
Carmona : 187.
Ceuta : 148, 149, 151, 156, 157, 180, 203.
Chafchâwa : 128.
Cham : 111.
Chanaan : 111.
Chélif : 154.
Cherdoû' (oued) : 199.
Cordoue : 125, 162, 180, 187, 203, 204, 207.

D

Dakhîr (Banoû) : 111.
Dar'a : 125, 126, 151.
Daram : 128, 144, 209.
Dâwoûd (Aboû Soulaïmân) ibn 'Aïcha : 151, 172, 175.
Denia : 155.
Dimma (Ed-) : 150.
Diyâ ed-Daoula : 153, 156.

F

Fahs 'Atiya : 208.
Fahs es-Sabbâb : 208.
Fandalâwa : 149.
Fâzâz : 137, 147, 148, 149, 151.
Fès : 146, 147, 148, 149, 150, 156, 198, 213.
Fichtâl (Banoû) : 111.
Fraga : 196.

G

Gadmîwa : 128.
Ghâniya (Ibn) : 207.
Ghayyâta : 151.
Ghazâlî (El-) : 189, 192, 193, 216.
Ghofaïr (Aboû) le Baraghwâtî : 131.
Ghomâra : 148, 149, 152.
Goudâla : 111, 115, 118, 122.
Gouzoûla : 127, 147.
Grenade : 165, 172, 185, 186, 189, 200.
Guadalaxara : 204.

H

Hâha : 128.
Hammoûd (Banoû) : 148, 151.
Hijâz : 199.
Himyar : 111, 112, 114.
Hoûd (Banoû) : 205.

I

Ibrâhîm ibn Ishâq le Lamtoûnî : 187.
Ibrâhîm ibn Yahyâ le Goudâlî : 115.
Ihyâ (*El-*) : 216.
Ilyâs ib Sâlih : 131.
'Imrân (Aboû) le Fâsî : 115, 116.
'Isâ (Aboû Mansoûr) le Baraghwâtî : 132, 133.
Ishâq ibn 'Alî : 213.

K

Kahf ed-Dahhâk : 210.

Karaka : 208.
Khafâja (Ibn) : 203.
Khazroûn ibn Falfal ibn Khazr : 125.
Korîfla : 135.
Koutâma : 111.

L

Labît : 183, 184.
Lamâya : 147.
lamt : 161.
Lamtoûna : 111, 113, 114, 118, 122, 123, 214.
Laqqoût ibn Yoûsouf ibn 'Alî : 128, 129.
Lawâta : 137, 147.
Lérida : 205.
Lisbonne : 196.
Lorca : 185.

M

Madâsa : 111.
Madînat ez-Zahrâ : 162.
Madrid : 204.
Madyoûna : 147.
Maghîla : 147, 199.
Maghrâwa : 126, 140, 148.
Mahdî ibn Toûlî le Yahfachî : 147.
Mahdî ibn Yoûsouf le Gaznâî : 147, 148.
Mahdîya (El-) : 183.
Maklâta : 151.
Makoûd (Banoû) : 151.
Malaga : 186.
Mamoûn (El-) ibn el-Mo'tamid ibn 'Abbâd : 187.
Ma'moûra (El-) : 183.
Marâsan (Banoû) : 149.
Marrâkech : 142-146, 151, 153, 154, 186, 188, 197, 198, 206, 208.
Masâmida, Masmoûda : 116, 117, 123, 127, 128, 143, 151, 209.
Maslama (Ibn) : 172.
Mas'oûd ibn Wânoûdîn : 125.
Masrâta : 111.
Mâssa : 127.
Massoûfa : 111.
Mayorque : 199.
Mazdalî ibn Tîlîkkân le Lamtoûnî : 153, 191, 199, 204.
Mecque (La) : 115.
Meknès : 146, 147.
Melilla : 153.
Midrâr (Banoû) : 125.
Miknâsa : 148, 151.
Mina (oued) : 153.
Mo'ansir le Maghrâwî : 147.
Mohammad ibn 'Aïcha : 201, 202.
Mohammad ibn 'Alî le Massoûfî, 207.
Mohammad ibn el-Hâjj le Lamtoûnî : 190, 200, 202.
Mohammad ibn Ishâq Amghâr : 145.
Mohammad ibn Maïmoûn : 211.
Mohammad ibn Mazdalî : 204.
Mohammad ibn et-Tallâ' : 163.
Mohammad ibn Tamîm le Goudâlî : 141.
Mohammad ibn Tîfâwat, dit Tâsart : 115.
Mohammad ibn Tînaghmar le Massoûfî : 153.
Mohammad ibn Toûmart : 209.
Mohammad ibn Abî Zoulfâ : 200.
Mo'izz (El-) ibn Yoûsouf : 156.
Montagnes de l'Or : 140, 196.
Mo'tamid (El-) ibn 'Abbâd : 152, 154, 156, 172-190.
Mo'tazz (El-) billâh : 125.
Mouchtarâya : 219.
Moudrik le Talkânî : 141.
Moujâhid el-'Amirî : 155.
Moulouya : 141, 199.
Mounâsif (Ibn el-) : 214.
Moûsâ (Banoû) : 111.
Mousta'in (El-) ibn Hoûd : 154-191.
Moutawakkil (El-) 'alâ-llâh 'Omar ibn el-Aftas : 164, 171.
Murcie : 180, 184, 203, 206.

N

Naffîs : 116, 128, 143.
Nahwî (Ibn en-) : 216.
Nakoûr : 153.
Narbonne : 203.
Nègres : 112, 119, 123, 124, 135, 138, 140, 196.

O

'Omar ibn el-Aftas : 190.
'Omar ibn Soulaïmân le Massoûfî : 141, 151.
'Omar ibn Wâggâg : 214.
'Omar ibn Yahyâ : 211, 213.
Oran : 154, 211, 212.
Oujda : 153.

Q

Qâdir (El-) ibn Dî-n-Noûn : 155.
Qal'at Hammâd : 216.
Qarawîyîn (mosquée d'El-) : 149.
Qâsim (El-) le Miknâsî : 149.
Qâsim (Aboû-l-) ibn Hamdîn : 207, 217, 220.
Qasr el-Badî' : 145.
Qasr el-Majâz : 184.

R

Rachîq (Ibn) el-Bannâ : 189.
Radimîr (Ibn) : 157, 205, 206.
Râfidites : 127, 128.
Ragrâga : 128.
Rahîna (Banoû) : 151.
Rîf : 149, 153.
Roûbartîr (Er-) : 210.
Rouchd (Ibn) : 144, 207.
Roûda : 128.

S

Saddîna : 147.
Sadrâta : 147.
Safsâf (Es-) : 210.
Saggoût le Baraghwâtî : 148, 151, 152, 153.
Sahara : 112, 116, 118, 122, 123, 124, 137, 138, 157, 199.
Sa'îd ibn Hichâm le Masmoûdî : 132.
Sâïgh (Ibn es-) : 203.
Salé : 129.
Sâlih ibn 'Imrân : 152.
Sâlih ibn Tarîf le Baraghwâtî : 130.
Sancho : 201.
Sanhâja : 111, 112, 114, 120, 147, 210.
Santa Maria : 207.
Saragosse : 155, 180, 191, 204.
Seboû (oued) : 183.
Sefrou : 147.
Seguro : 187.
Séville : 152, 154, 162, 168, 180, 181, 186, 187, 188, 190.
Sidonia : 154.
Sîfîr (oued) : 149.
Sijilmâsa : 124, 126, 138, 151.
Sîr ibn Abî Bakr le Lamtoûnî : 141, 151, 182, 183, 186, 187, 188, 204.
Sîr ibn el-Hâjj : 213.
Sokhaïra (Es-) : 187.
Solb el-Fath : 213.
Solb el-Kalb : 212.
Somâdih (Ibn) : 172, 189.
Soujaïna (Es-) : 144.
Soûr el-Hajar : 144.
Soûs : 117, 127, 151, 196.

T

Tâchfîn ibn 'Alî ibn Yoûsouf : 207.
Tâdlâ : 129, 138, 151.
Tâgrârat : 153, 212.
Tâhir ibn Kabâb : 210.
Talâyoût : 204.
Tâmasnâ : 129, 151.
Tamîm ibn Boulouggîn : 186.

Tamîm ibn Mo'ansir le Maghrâwî : 148.
Tamîm ibn el-Mo'izz le Sanhâjî : 180.
Tamîm (Aboû-t-Tâhir) ibn Yoûsouf : 151, 198, 200, 205, 207.
Tâmloûkâlat : 131.
Tanger : 148, 149, 150, 151, 152, 153, 156, 196.
Tarifa : 154.
Târoûdânat : 127.
Tartoûchî (Et-) : 189, 193.
Tâsalakhat : 132.
Ténès : 154.
Tînmallal : 209, 210.
Tîtarî : 210.
Tlemcen : 150, 153, 199, 210, 213.
Tolède : 155, 162, 167, 180, 185, 200, 204, 208.
Tortose : 172, 203.
Tunisie : 166.

U

Uclès : 200.
Ubeda : 187.

V

Valence : 180, 191, 202, 203, 206.

W

Wâggâg ibn Zalwâ le Lamtî : 117.
Wâkrîs (Aboû Yannoûr) : 219.
Walîd (Aboû-l-) el-Bâjî : 194.
Wâncharîs : 154.
Wânoûdîn ibn Khazroûn : 125.
Wargha : 149.
Warîka : 129.
Warît (Banoû) : 111.
Wartantoû (Banoû) : 114.
Watât : 150.

Y

Yafran (Banoû) : 129, 137, 140, 148.
Yahfach (Banoû) : 147.
Yahyâ ibn 'Abd el-'Azîz : 210.
Yahyâ ibn Abî Bakr ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn : 191, 197.
Yahyâ ibn Ibrâhîm le Goudâlî : 115.
Yahyâ ibn 'Omar ibn Taglâgîn le Lamtoûnî : 123.
Ya'lâ ibn Yoûsouf : 149.
Yalîskâwan : 220.
Ya'qoûb el-Mansoûr : 145.
Yaznâsan (Banoû) : 153.
Yoûnous ibn Ilyâs : 131.
Yoûsouf ibn 'Alî ibn 'Abd er-Rahmân ibn Wattâs : 129.
Yoûsouf ibn Tâchfîn le Lamtoûnî : 127.

Z

Zâb : 157.
Zaïnab bint Ishâq la Nafzâwie : 129, 137, 139.
Zallâqa (Ez-) : 172.
Zanâta : 130, 137, 140, 147, 148
Zawâgha : 147.
Zîrî ibn Manâd (Banoû) : 112.
Ziyâd (Banoû) : 111.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Généalogie des Idrisites VII
PRÉFACE. IX

DYNASTIE DES IDRISITES

PRÉLUDE DE LEUR AVÈNEMENT 1

Le droit d'accession au califat 1
Califes orthodoxes : Omeyyades et Abbasides. 2
L'Alide Mohammed En-Nefs Ez-Zakiya : sa proclamation à Médine ; il refuse de se soumettre au calife ; défaite des Alides. 4-8
Nouvelle révolte des Alides à Médine : proclamation d'El-Hoseïn ; bataille de Fakhkh (169 = 786) 8-9

IDRIS Ier

Idris ben Abdallah : échappé de Fakhkh, il arrive au Maroc avec son affranchi Rached (172 = 788) 10
Proclamation de l'imam Idris ben Abdallah 14
Campagne d'Idris au Maroc ; conquête du pays. 15
Campagne d'Idris en Algérie ; prise de Tlemcen. 16
Mort d'Idris 17
Les Berbères après la mort d'Idris 21

IDRIS II

Son enfance 22
Meurtre de Rached 23
Proclamation d'Idris II 24
La cour et le Makhzen : des groupes d'Arabes viennent se former autour d'Idris ; mécontentement des Berbères . . . 25-27
Construction de la ville de Fès : recherche d'un emplacement ; les villages des Beni el-Kheïr et des Beni Irghech ; les travaux de construction ; Rive des Qaraouiïn et Rive des Andalous ; fin des travaux ; les merveilles de Fès 27-33

Conquête du Sud du Maroc et de la région de Tlemcen : Idris II soumet les deux Maghreb à son autorité. 34
La bravoure d'Idris II 35
Mort d'Idris II. 36

LES SUCCESSEURS D'IDRIS II

Mohammed ben Idris II : partage de l'Empire ; luttes entre les fils d'Idris II ; mort de Mohammed ben Idris 37-40
Ali ben Mohammed ben Idris. 40
Yahya ben Mohammed ben Idris : prospérité de son règne ; construction de la mosquée des Qaraouiïn à Fès ; un faux prophète se lève à Tlemcen 41-44
Yahya ben Yahya ben Mohammed ben Idris : dérèglement de sa conduite ; la descendance de Mohammed ben Idris II est écartée du trône 45
Ali ben Omar ben Idris : il est vaincu et détrôné par les Berbères 46
Yahya El-Addam ben El-Qasem ben Idris 47
Éphémérides de l'an 253 a l'an 285 (J.-C. 867-898) . . 48
Yahya ben Idris ben Omar ben Idris : apogée de l'empire Idrisite 49

Déclin des Idrisites

Conquête du Maroc par les Chiïtes Obeïdites : le général Obeïdite Mçala ben Habbous arrive à Fès ; partage du gouvernement du Maroc entre Yahya ben Idris et Mousa ben Abil-Afiya. Rivalité entre les deux gouverneurs ; Yahya se retire dans le Rif ; sa mort 50-52
Tentative de restauration Idrisite : révolte d'El-Hasan El-Hajjam ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris contre Mousa ben Abil-Afiya ; il part le combattre, mais est vaincu et fait prisonnier 53-54

DYNASTIE DES BENI ABIL-AFIYA (ZÊNÈTES MIKNASA)

Généalogie des Beni Abil-Afiya 55
Mousa ben Abil-Afiya : prise de Fès ; expulsion des Idrisites par Mousa ben Abil-Afiya, qui les poursuit et va les assiéger aux Hajar en-Nesr ; conquête de la région et de la ville de Tlemcen. 54-57
Mousa ben Abil-Afiya répudie la souveraineté des Obéïdites pour celle des Beni Mérouan : conséquences de cet acte ; défaite de Mousa par les Obeïdites 57-59
Révolte d'Ahmed ben Beker El-Joudhami : Fès repasse sous

la souveraineté de Mousa ben Abil-Afiya et des Mérouanites ; le général obeïdite Meïsour marche sur le Maroc . . 59
Guerre entre Meïsour et Mousa ben Abil-Afiya : défaite et mort de ce dernier. 60-61

Successeurs de Mousa ben Abil-Afiya : fin de l'histoire des Beni Abil-Afiya. 61

Éphémérides de l'an 299 a l'an 344 (J.-C. 912-956) : le faux prophète Hamim El-Ghomari 62-66

RESTAURATION ET CHUTE DES IDRISITES

Les Idrisites reprennent le pouvoir dans le Rif 66
El-Qasem Kennoun ben Mohammed ben El-Qasem ben Idris : son gouvernement 67
Aboul-Aïch Ahmed ben El-Qasem Kennoun : proclamation des Omeyyades d'Espagne ; l'Omeyyade Abderrahman En-Nacer met la main sur le Maroc, où il ruine l'autorité d'Aboul-Aïch ; Aboul-Aïch part en Espagne pour la guerre sainte. 67-70
El-Hasan ben Kennoun : début de son règne. Le général Obeïdite Jaouhar arrive de Tunisie au Maroc et s'empare du pays 70-73
Bologguîn ben Ziri ben Manad Eç-Cenhaji Ech-Chiï arrive de Tunisie au Maroc : El-Hasan ben Kennoun se range de son côté 73-74
Le général omeyyade Ghâleb débarque au Maroc : les Idrisites sont exilés en Espagne 74
Rupture entre El-Hakam et El-Hasan ben Kennoun ; celui-ci part en Orient 76
Retour d'El-Hasan ben Kennoun au Maroc : ce qu'il advint de lui jusqu'à son meurtre ; fin des Idrisites 77-79
Éphémérides de 355 a 380 (J.-C. 966-990) 80

DYNASTIES ZÉNÈTES

MAGHRAOUA ET BENI IFREN

Généalogie des Maghraoua et Beni Ifren 83
Maghraoua et Beni Ifren 81
Le droit des Maghraoua au commandement 81
Les Maghraoua et Beni Ifren, refoulés par Bologguîn, s'enfuient à Ceuta 82
Les Beni Ifren, partisans des Idrisites, subissent le contre-coup de leur défaite 84

Les Maghraoua, partisans des Omeyyades, arrivent au pouvoir 85

ZIRI BEN ATIYA EL-MAGHRAOUI

Débuts de son règne : Ziri asseoit son pouvoir à Fès et dans le Maroc 87
Conquête de l'Algérie. Le Cenhaji Aboul-Bahar s'étant révolté en Algérie contre El-Mançour ben Abi Amer, Ziri s'empare de ses États 87
Voyage à la cour des Omeyyades : Ziri ben Atiya se rend en Espagne auprès d'El-Mançour ben Abi Amer ; mécontentement de Ziri 89-90
Tentative d'usurpation du trône par les Beni Ifren : l'Ifrenite Yeddou ben Yala s'empare de Fès ; il est tué 90
Construction d'Oujda 92

RUPTURE ENTRE ZIRI BEN ATIYA ET EL-MANÇOUR BEN ABI AMER ; SES CONSÉQUENCES.

Causes de la rupture 92
Zénètes contre Omeyyades : l'armée omeyyade vient se concentrer à Tanger ; victoire de Ziri. Les Omeyyades reçoivent des renforts ; levée générale des Zénètes ; défaite et fuite de Ziri 93-95
La victoire omeyyade : entrée à Fès d'Abdelmalek ben El-Mançour ben Abi Amer ; ce qu'il y fit 96
Histoire de Ziri ben Atiya : suite et fin 97

LES SUCCESSEURS DE ZIRI BEN ATIYA EL-MAGHRAOUI

El-Mouezz ben Ziri El-Maghraoui : la famille de Ziri ben Atiya rentre en grâce auprès des Omeyyades. Chute du califat de Cordoue 97

Hamama ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui : heureux débuts de son règne. Révolte de l'Ifrenite Aboul-Kemal Temim ben Ziri, qui s'empare de la ville et du territoire de Fès. Aboul Kemal est rejeté sur Chella ; ses campagnes contre les Berghouata 101-103

Dounas ben Hamama ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui 103-104

Ftouh ben Dounas El-Maghraoui : sa rivalité avec son frère Aguisa. Apparition des Almoravides ; Ftouh abandonne le pouvoir 104-106

Moançir ben Hammad ben Moançir ben El-Mouezz ben Atiya El-Maghraoui : la lutte contre les Almoravides 106

Temim ben Moançir El-Maghraoui : écrasement des Zénètes par les Almoravides 107
Le Maroc sous les Maghraoua : développement de Fès ; excès des derniers Maghraoua 108

ÉPHÉMÉRIDES DE 381 A 430 (J.-C. 991-1039) 109-110

DYNASTIE DES ALMORAVIDES

Tableau des souverains almoravides.

Son origine 111

YAHYA IBN IBRAHIM LE GOUDALI

Commandement de Yahya ibn Ibrâhîm le Goudâlî ; ce qui lui advint avec le maître Aboû 'Imrân le Fâsî 115
'Abd Allâh ibn Yâsîn pénètre dans le Sahara ; les débuts de son action dans ce pays 118
'Abd Allâh ibn Yâsîn entreprend la guerre sainte ; il proclame sa cause. 120

YAHYA IBN 'OMAR LE LAMTOUNI

Commandement de Yahyâ ibn 'Omar ibn Taglâgîn le Lamtoûnî 123
Relation de l'expédition de 'Abd Allâh ibn Yâsîn et de Yahyâ ibn 'Omar contre Sijilmâsa ; son motif 124

ABOU BAKR IBN 'OMAR LE LAMTOUNI

Commandement d'Aboû Bakr ibn 'Omar le Lamtoûnî ; conquête du Soûs 127
Conquête du pays des Masâmida. Guerre sainte qui la suivit contre les Barghawâta et conquête de leur pays 128
Aboû Bakr ibn 'Omar attaque le reste du Maghreb et s'en empare 136
Aboû Bakr ibn 'Omar retourne au Sahara ; motif de son retour. 137

YOUSOUF IBN TACHFIN LE LAMTOUNI

Règne du Commandeur des musulmans Yoûsouf ibn Tâchfîn le Lamtoûnî 140
Construction de la ville de Marrâkech 142
Conquête de Fès et d'autres villes du reste du Maghrib . . . 146
Conquête de Ceuta et de Tanger. Guerre sainte en Andalousie qui en fut la conséquence 151
Relation de la grande expédition d'Ez-Zallâqa en Andalousie . 155

Reste de l'histoire du Commandeur des musulmans 182
Fin de l'histoire du Commandeur des musulmans Yoûsouf ibn Tâchfîn 192

'ALI IBN YOUSOUF IBN TACHFIN LE LAMTOUNI

Histoire du règne du Commandeur des musulmans Aboû-l-Hasan 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn le Lamtoûnî 197
Révolte de Yahyâ ibn Abî Bakr ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn contre son oncle paternel, le Commandeur des musulmans 'Alî ibn Yoûsouf ibn Tâchfîn. 197
Histoire des gouverneurs au Maghrib et en Andalousie 200
Evénements de la guerre sainte menée par le Commandeur des musulmans 'Alî ibn Yoûsouf. Son premier passage en Andalousie 203
L'ennemi s'empare de Saragosse 204
Gouvernement de l'Andalousie par l'*amîr* Tâchfîn ibn 'Alî ibn Yoûsouf ; événements de sa guerre sainte 207

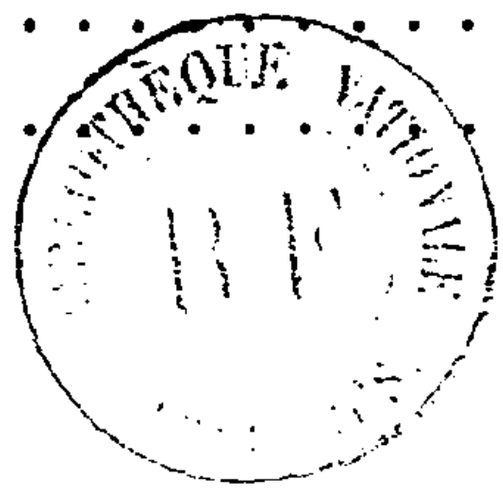
TACHFIN IBN 'ALI IBN YOUSOUF LE LAMTOUNI

Histoire du règne d'Aboû-l-Mo'izz Tâchfîn ibn 'Alî ibn Yoûsouf le Lamtoûnî 209

Résumé des événements qui survinrent sous leur règne . 215

Index alphabétique. 221

Table des matières. 233



Établissements André Brulliard, Saint-Dizier (Haute-Marne). — 1925.